

UN PAMPHLET MÉDICAL AU XVIII^e SIÈCLE

**LA POLITIQUE
DU MÉDECIN DE MACHIAVEL**

DE JULIEN OFFRAY DE LA METTRIE

Thèse complémentaire de doctorat ès-lettres

PAR LE D^r RAYMOND BOISSIER

STOMATOLOGISTE DES HOPITAUX

LICENCIÉ ÈS-SCIENCES

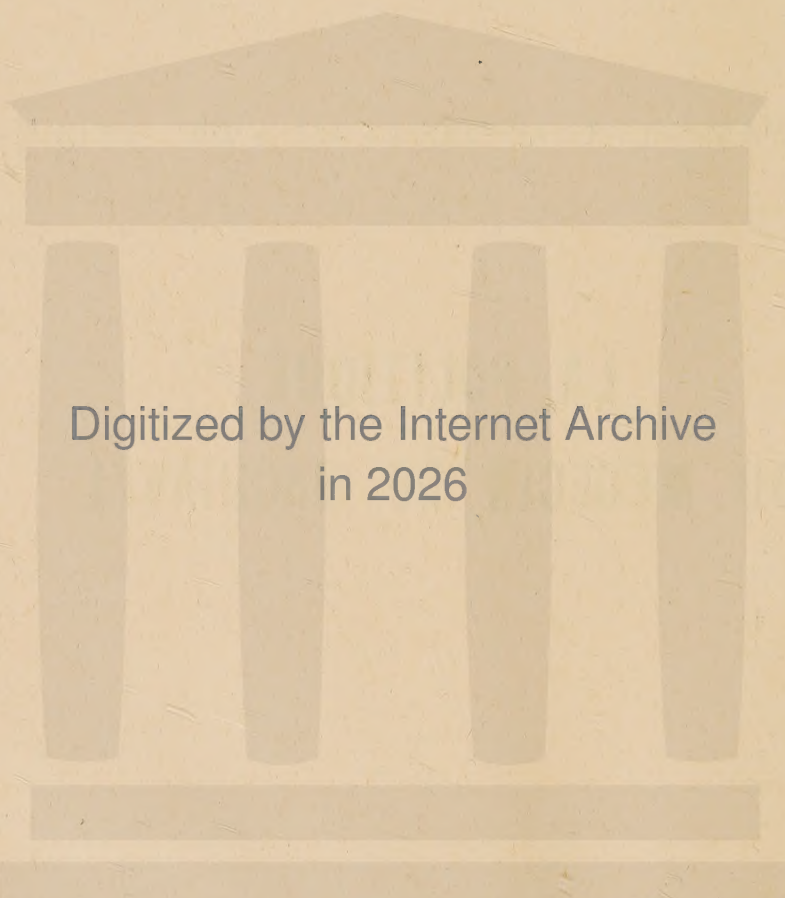
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE



1930

UN PAMPHLET MÉDICAL AU XVIII^E SIÈCLE

**LA POLITIQUE
DU MÉDECIN DE MACHIAVEL**



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551827_0064

UN PAMPHLET MÉDICAL AU XVIII^e SIÈCLE

**LA POLITIQUE
DU MÉDECIN DE MACHIAVEL**

DE JULIEN OFFRAY DE LA METTRIE

Thèse complémentaire de doctorat ès-lettres

PAR LE D^r RAYMOND BOISSIER

STOMATOLOGISTE DES HOPITAUX

LICENCIÉ ÈS-SCIENCES

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE





ERRATA

Page :	Ligne :	Lire :	Au lieu de :
6	6	monographies	monographies
8	14	sans	dans
11	46	tels	tets
18	10	loueroit	louerait
18	20	connoissent	connaissent
19	3	pensoient	pensaient
19	15	je	le
20	14	surnom	surnon
23	37	personnage	personnages
40	4	avoit	avait
54	12	ne	de
70	18	encense	encence
71	2 (note)	majeure	moyenne
73	8	avoit	avait
79	11	avoit	avait
92	30	ils	il

Un Pamphlet Médical au XVIII^e siècle

LA POLITIQUE DU MEDECIN DE MACHIAVEL

par Julien OFFRAY DE LA METTRIE

L'historien désireux de faire revivre les grands et les petits Médecins du passé, de présenter en une fresque animée les aïeux disparus se trouve dans un étrange embarras.

Non point que les sources manquent, on pourrait presque dire qu'elles sont trop ! Mais ces sources sont pétrifiées. Où lui faudra-t-il puiser sa documentation ? Essayons de classer les matériaux divers qui seront soumis à sa critique :

1°. — En premier lieu il s'adressera aux ouvrages de fonds dont la connaissance est formellement indispensable ; les Dictionnaires de Dechambre, de Dezeimeris, d'Eloy, ou de Jal, les Biographies de Hoefer ou de Michaud, la Bibliothèque Littéraire de la médecine ancienne et moderne de Carrère.

Mais outre que la plupart de ces ouvrages sont fort anciens, — et l'Histoire est, après la Biologie, la science qui vieillit le plus vite, — leur lecture devient rapidement fastidieuse. Obligé de les parcourir en entier pour souvent n'en extraire que quelques lignes utilisables, le lecteur se rebute aisément. Défaut plus grave, les renseignements qu'ils apportent se ressemblent — et comment en pourrait-il être autrement ? — au lieu de se compléter : la plupart du temps on a l'impression d'une copie servile. La qualité des auteurs dans une œuvre immense comme le Dechambre qui couvre 170 volumes, est fort inégale. On ne sait jamais quel degré de créance accorder à l'auteur du paragraphe, parfois des plus obscurs.

2°. — En second lieu viennent les commentaires de la Faculté. On sait que la Faculté de Médecine de Paris presque depuis sa fondation tenait registre de tous ses actes même les plus minimes, au jour le jour. Ces précieux témoins de sa vie intime et de son activité, après d'inquiétantes vicissitudes ont bravé les rigueurs des siècles et nous sont parvenus intégralement ; on conçoit combien de renseignements un tel sommaire peut renfermer ; malheureusement ils se rapportent tous à la Faculté et uniquement à elle ; et malgré leur sécheresse, leur laconisme, leur impartialité apparente, on ne doit pas oublier qu'ils concernent les médecins, et sont écrits par eux : ils disent bien la vérité, mais pas toujours, ni toute la vérité, ni rien que la vérité, parce que l'auteur, surtout dans les périodes

troublées, ne pouvait dépouiller tout à fait le partisan. Donc intérêt capital mais restreint.

3°. — En marge de ces livres généraux dont on ne saurait malgré leurs imperfections se passer, l'Historien compulsera — et il ne s'agit bien entendu encore ici que de Bibliographie générale — d'une part les monographies hospitalières dont certaines constituent des Thèses remarquables, et d'autre part la collection des éloges.

Or les monographies sont loin d'être complètes ; certains hôpitaux ou hospices ont inspiré une riche et savante littérature, par exemple l'Hôtel-Dieu auquel M. Fosseyeux consacra une thèse de Doctorat ès-lettres, la Salpêtrière, Saint-Lazare, Bicêtre, ou Saint-Antoine. La plupart ont été délaissés ; même dans les meilleures études, le personnel médical semble avoir été sacrifié à la partie purement historique, immobilière ou économique. Cette source qui devrait nous éclairer sur la personnalité de nos devanciers ne nous est que d'un piètre secours.

Les éloges funèbres prononcés au XVIII^e siècle dans les diverses compagnies savantes constituent un fonds dont l'importance ne saurait être négligée. Hazon, à la Faculté, Louis à l'Académie de Chirurgie, Vicq d'Azyr à la Société Royale, sans compter les éloges prononcés aux Académies des Sciences ou de médecine nous permettent de connaître bien des praticiens aujourd'hui oubliés et qui n'ont guère laissé d'autres traces dans la mémoire des hommes que ces paroles fleuries prononcées sur leur tombe. Le terme même d'Eloge suffit à mettre en garde contre la sincérité des appréciations. Un mort c'est un ennemi parfois, un concurrent toujours de moins. L'usage académique par une charmante hypocrisie et une mansuétude inaccoutumée exige que l'on tempère la sévérité du jugement par des louanges immodérées : à lire l'éloge de quelque pâle inconnu, on se croirait en présence d'un novateur de génie, dont les théories ou les méthodes bouleversèrent la science de son temps ; la plus banale de ses œuvres devient un monument impérissable et l'on s'étonne qu'il ait laissé, par une inconcevable étourderie, quelque chose à découvrir à ses indignes successeurs. Autant en emporte le vent ! Mais si les contemporains possèdent tous les éléments pour faire le procès de cette béatification prématurée, le curieux qui deux siècles plus tard feuillette ces superbes morceaux d'éloquence ne sait plus qui croire. Est-ce le panégyriste qui s'est trompé lourdement en couronnant de lauriers un médiocre ou bien la Postérité n'honore-t-elle pas à son mérite un oublié de valeur ? A chaque instant le même dilemme se pose, et sa résolution devient souvent pleine de difficultés.

4°. — La clef de l'énigme est donnée par l'examen approfondi des textes c'est-à-dire des œuvres complètes du personnage visé. Lorsque l'enquête porte sur un siècle cette recherche devient un travail de bénédictin. Ajoutons que pour comble d'infortune, la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris ne possède pas de catalogue à jour pour les fonds anciens et l'on comprendra que beaucoup de ses richesses demeurent ignorées. Une autre difficulté, dans l'examen critique des œuvres de médecine ancienne est l'obscurité déconcertante d'un vocabulaire périmé. Nous pa-

raitrons aussi ridicules, aussi obscurs à nos petits neveux, mais cette certitude ne diminue en rien la peine que l'on prend à traduire ses devanciers.

5°. — Parmi les sources extra-médicales, l'une des plus exploitées est sans contredit les Mémoires et correspondances du temps : Bachaumont, Grimm, Diderot, de Luynes, d'Argenson ou Mercier, sont d'inépuisables mines d'anecdotes et nul des faits qu'ils rapportent ne manque d'intérêt. Les deux principaux reproches que l'on pourrait leur adresser, c'est qu'ils jugent les docteurs en profanes, en amateurs et qu'ils font, selon une tendance générale aux gens du monde, une sorte de médecine de salons ou de bonne femme qui n'a avec la science que des accointances lointaines. De plus ils sont presque toujours tendancieux et de parti-pris. Ces réserves faites, et préparé à la prudence, on peut leur demander un certain nombre de renseignements.

Telles sont les principales sources originales auxquelles l'enquêteur aura recours pour établir une vérité aussi proche que possible de la vérité vraie. En outre, il puisera dans le fonds laissé par les précédents historiens de notre art : de tout temps il y eut des praticiens lettrés, d'avantage du temps que les humanités étaient exigibles au seuil de la carrière, que de notre malheureuse époque de médecine sociale. Mais que de gazettes à parcourir avant de tomber sur l'article utilisable ! Les bulletins de la Société Française d'Histoire de médecine ; Esculape, La France Médicale, la Chronique Médicale, la Revue des Alcaloïdes, la Médecine Internationale, contiennent des rubriques historiques extrêmement bien rédigées, dont la lecture s'impose.

6°. — Reste une dernière catégorie de Documents, mais leur nombre est singulièrement restreint : il s'agit des œuvres d'ensemble : citons par exemple pour la période qui nous intéresse les travaux de Corlieu sur l'ancienne Faculté de Paris, de Fauvelle sur les Etudiants en Médecine sous le Grand roi, ou mieux encore le livre magistral de Delaunay sur le Monde Médical Parisien au XVIII^e siècle.

Mais c'est là une rare fortune et l'on peut dire que les ouvrages généraux sur la vie interne de notre art restent pour la plupart à écrire. Mettons de côté ces sources modernes et revenons aux originales.

Quand nous aurons tout lu, tout compulsé, fouillé les Bibliothèques, les Archives, les Cabinets d'Estampes, quand nous aurons noirci d'innombrables fiches et dressé d'inquiétantes statistiques, quand nous aurons aligné des dates et des faits, aurons-nous réussi à faire revivre les morts ?

Hélas non ! La vie, qui donc leur donnera la vie ? qui donc les fera s'agiter devant nous, qui donc les fera s'animer au feu des passions d'autrefois ? Qui donc les rendra véritablement humains, pétris de fange, accablés des mille petites misères quotidiennes, capables certes de nobles sentiments, mais surtout bien partagés de défauts et de vices ? Qui donc les déboulonnera de leur piédestal de faux grands hommes pour nous les montrer tels qu'ils furent, méchants, jaloux, imposteurs, inquiets du succès des autres, trafiquant de leur influence, sensibles aux injures qui ne les ménageaient point, esclaves des honneurs et de la fortune, en somme de

pauvres gens ? Ce tableau parfaitement vivant nous sera brossé par les nombreux pamphlets qui couraient de main en main sous le manteau.

Pour qui veut impartialement juger, il faut nécessairement comparer l'éloge et le blâme, le panégyrique et la calomnie, la louange et la satire. Nul ne s'étonnera donc de nous voir compulsier et sans ennui la montagne de libelles amoncelée par de féconds folliculaires. La Bibliothèque Nationale apparait à cet égard d'une richesse incomparable, elle hérita en effet du fonds patiemment constitué par Quesnay, par Hévin son gendre et le fils de ce dernier. S'il est assez difficile de s'orienter dans ce dédale, car les pièces ont été reliées en un désordre apparent, on y parvient avec un peu d'habitude et l'on ne regrette plus alors les tourments de l'initiation. Presque tous les pamphlets sont annotés à la main et les clefs manuscrites — précieux fils d'Ariane — permettent de percer les ténèbres qui dans cette heureuse circonstance eussent défié la sagacité des curieux.

La connaissance parfaite de ces pièces rarissimes est indispensable et nous nous sommes appuyé sur un certain nombre d'entre elles.



Le premier objet d'étonnement pour l'observateur impartial est le nombre considérable de productions de ce genre pour une époque donnée, le XVIII^e siècle notamment ; il y a là une étonnante floraison d'une magnificence incroyable et d'une variété inouïe. L'étonnement s'accroît encore si l'on compare cette période avec la nôtre : alors que le nombre des journaux et revues de médecine générale ou spéciale s'accroît dans des proportions inquiétantes, on observe parallèlement la disparition du genre pamphlet, si en honneur jadis. A quoi ce phénomène peut-il correspondre ?

En premier lieu et c'est là une constatation que l'on peut faire pour tous les genres de l'activité, nous vivons au régime accéléré : nous manquons de temps, et nous pouvons à grand peine suffire à la tâche journalière : de là une fatigue chronique, un âpre besoin de repos, une tendance à l'engourdissement qui frappent les classes contemplatives. On lit peu et ce qu'on lit, on le choisit en dehors du métier.

Plus de 6.000 médecins dans la capitale sans compter ceux de Province qui ne restent plus éloignés comme autrefois, mais entrent dans la grande famille, et voici la seconde raison. Il y a deux cents ans, les Maîtres de Montpellier restaient aussi étrangers à ceux de Paris que les Eskimos aux Papous. Chaque faculté se barricadait dans sa tour d'ivoire et ses huissiers en défendaient jalousement les abords. On s'ignorait de ville à ville. Les barrières sont tombées.

Dans la capitale, comme aujourd'hui dans une grande ville de Province, tous les praticiens se connaissaient ; les rencontres soit dans le monde soit au chevet des malades se faisaient fréquentes ; les actes de la faculté, se déroulant au milieu d'une pompe majestueuse, attiraient un nombreux public, en plus de tous les docteurs. Il était impossible de vivre en dehors de la corporation, et d'ignorer ses pairs.

Se connaissant davantage, on ne s'en haïssait que mieux ; les que-

relles scientifiques ne nous passionnent plus, et si nous défendons ou attaquons quelque doctrine, c'est toujours avec mesure et pondération ; la question des personnes demeure au second plan. La vie privée des confrères n'est plus étalée au grand jour, et les défauts ou les turpitudes d'un auteur ne nuisent plus à ses conceptions.

Quant au public, ce public d'honnêtes gens qui s'intéressait tant autrefois aux sciences de la nature, ces financiers qui protégeaient les savants, ces grands Seigneurs qui lisaient Newton, ces poètes qui écrivaient des traités de Physique, ces lecteurs enragés de biologie ou férés d'exégèse, notre époque ne leur convient plus. Le parterre reste vide ; plus de spectateurs pour encourager les combattants et marquer les coups ; on se bat devant les banquettes désertées ; encore une raison pour ne plus s'adresser au profane sous la forme séduisante du pamphlet.

Enfin celui de nous qui croit avoir son mot à dire n'a que l'embarras du choix pour écouler sa prose ; tant de gazettes sont éternellement à court de copie que le moindre article y trouve toujours bon accueil ; l'édition grève lourdement un budget de polémiste et il vaut mieux passer par la voie gratuite des journaux hospitaliers que de faire imprimer à ses frais un libelle comme jadis. Or qui emprunte cette voie économique doit se plier à une certaine règle ; la réserve la plus élémentaire s'impose à lui et le ton de la dispute se tient dans des limites étroites ; les arguments se présentent sous une forme plus courtoise et les injures en sont bannies. Plus de pamphlet dans ces conditions-là.

Reste une dernière cause qui vint achever l'œuvre des autres ; la suppression de la censure. Le fruit défendu n'est-il pas toujours meilleur ? Cessez de l'interdire et personne n'en aura plus envie ; et ceux qui en auront goûté s'écrieront dépités : « Quoi ? Ce n'était que cela ? » Quand il fallait au prix du plus grand mystère, faire imprimer clandestinement en province et même à l'étranger ces petites brochures venimeuses, puis les faire parvenir en fraude à Paris, en narguant les mouches du lieutenant de police, et enfin les faire vendre par des colporteurs habiles, aux promeneurs des Tuileries ou du Palais Royal, les lecteurs s'arrachaient les libelles. Le cours en montait aussitôt et il n'était pas rare de voir un pamphlet philosophique de d'Holbach passer dans la journée de quelques livres à deux ou trois louis ! La liberté du commerce des livres a tué ce sentiment si humain de curiosité malsaine et de fronde. Si les médecins n'écrivent plus de pamphlets, c'est qu'ils ne trouveraient plus de lecteurs.



Le XVIII^e siècle tout entier fut déchiré par les luttes intestines qui se poursuivirent sans trêve ni merci entre les médecins et leurs frères inférieurs, les chirurgiens pour se terminer au profit de ces derniers. On peut dire que l'exposé des arguments des deux partis fut la source principale de

la littérature médico-satirique de cette époque. Ayant exposé tout au long ailleurs cette querelle des frères ennemis, nous n'y reviendrons pas ici (1).

Mais en dehors de cette discussion primordiale, bien d'autres discordes s'élevèrent entre les membres d'une profession qui ne savaient s'unir — et encore ! — que contre les ennemis de l'extérieur. Chez eux, ils ne savaient qu'inventer pour s'écorcher au vif. Quand ils manquaient d'occasion de se dévorer il se trouvait toujours une bonne âme pour la faire naître et c'est ainsi que depuis la mort du grand Roi jusqu'à la Révolution on assiste à une série d'escarmouches qui firent beaucoup de blessés mais pas de morts ; le ridicule ne tuait pas alors ou ne tuait plus.

Tantôt il ne s'agissait que de discussions sur des points étroits de doctrine et les choses ne s'envenimaient petit à petit que grâce à la haine qui séparait les adversaires ; ainsi l'opinion publique fut occupée de 1763 à 1769 de l'affaire des naissances tardives. Une jeune femme mit au monde un héritier inattendu, plus de onze mois après la mort d'un vieux mari ; d'où procès de la part des parents du bonhomme. L'enfant, soutenaient-ils, ne peut être du père supposé, la grossesse ayant dépassé les termes physiologiques. Un aussi mince sujet, de nos jours, ne susciterait que de calmes et impartiales expertises ; alors il en fut tout autrement et tout ce que l'on comptait de chirurgiens, de médecins et d'accoucheurs, se rangea en deux camps hostiles ; d'un côté Astruc, Louis et Bouvard partisans résolus de la grossesse de neuf mois et quelques jours, de l'autre Petit, Bourdelin, Vernage, Barbeau du Bourg, Tenon qui soutenaient la grossesse de plus de onze mois. Le procès dura cinq ans, et la sentence ne fut rendue qu'après la mort de la jeune mère.

Les accoucheurs mis en goût par cette première bataille se mesurèrent à nouveau, en 1777, sur la symphyséotomie inventée par Sigault. De nos jours ils ne se sont pas encore mis d'accord sur ce point !

Dans un petit monde fermé dont toutes les pensées convergeaient vers la Cour, on pense que tous les menus événements survenant à Versailles servaient d'aliments à toutes les conversations de la ville. La santé des Princes de la Maison de France était particulièrement surveillée et les pêcheurs en eau trouble ne manquaient pas d'exploiter toute défaillance du corps médical en exercice. Dans la chasse aux places, la suprême astuce consistait à déterminer par quelque moyen que ce fût, des vacances. Le Roi tombe malade à Metz en 1744, c'est la faute à la Peyronnie ! La Dauphine meurt en 1746, c'est la faute à Bouillac ! Louis XV se laisse terrasser par la variole, c'est que Bordeu ne vaut rien ! chaque mort illustre fait crier à l'assassin, mais les prétendus criminels échappent toujours au châtement ; les jaloux, embusqués dans l'ombre, attendront une nouvelle catastrophe pour reprendre leurs attaques.

A côté de ces petites expéditions ordinaires le monde médical parisien fut véritablement déchiré, au cours du siècle par trois grandes guerres : la guerre de la vérole, la guerre de l'inoculation, et la guerre du baquet.

(1) Cf. BOISSIER : *La Mettrie*, médecin, pamphlétaire, et philosophe. Thèse de doctorat ès-lettres. Paris 1930.

Plus d'indifférents : bon gré, mal gré, tout le monde fut mobilisé, depuis les néophytes, les jeunes licenciés auxquels on imposait des sujets de thèse incendiaires, jusqu'aux vieillards décrépits et innocents que l'on faisait voter dans les assemblées générales, dans un sens qui leur échappait la plupart du temps.

La guerre de la vérole éclata d'abord entre les chirurgiens et les médecins qui se disputaient le droit de soigner, exclusivement, les malades. Affection externe, affirmaient les premiers, vous n'y connaissez rien et cela nous appartient. Affection interne corrompant les humeurs du sang ; donc, ripostaient les seconds, retournez à vos plaies !

Mais surtout la faculté entreprit une violente campagne de salubrité contre les innombrables charlatans, guérisseurs ou philanthropes, inventeurs de remèdes secrets, qui s'ils ne soulageaient pas le malade, soulageaient toujours sa bourse ! Dibon et sa poudre, De Kayser et ses dragées, Algéroni et ses plantes, Royer et ses clystères, Charbonnière et ses fumigations, Préval et son eau fondante ou Saint-Ildefonse et ses caleçons anti-vénéériens, eurent tour à tour à subir ses foudres. La lutte fut épique et fertile en incidents burlesques. Le public se gaussait des hommes de l'art qui prétendaient le sauver des griffes d'habiles forbans et n'en courait que plus fort aux officines louches. Les polémiques se succédaient entre préconiseurs de spécifiques et chacun citait à sa gloire les noms des malades guéris, sans souci du secret professionnel.

Pour l'inoculation autre histoire ; la Faculté composée en majorité de retardataires et d'ennemis de toute innovation se refusa obstinément à permettre l'inoculation, retardant de plus de trente ans par son entêtement obtus l'application de cette méthode. C'est en 1723 qu'un humble médecin, Coste, essaya de l'introduire en France ; il se heurta à l'indifférence générale. C'est en 1756 que Tronchin, malgré l'opposition formelle de ses confrères la met à la mode : en vain des hommes éclairés à la suite de Petit se font-ils les ardents propagateurs du nouveau procédé ; en vain l'aristocratie s'y soumet-elle volontiers ; en vain l'opinion publique se déclare pour elle, la Faculté influencée par le Doyen Boyer refuse obstinément son approbation. Il ne faudra pas moins que la mort de Louis XV pour semer la terreur dans les esprits et imposer enfin l'inoculation ; 50 ans avaient passé depuis les premiers essais de Coste !

Quant à la célèbre imposture de Mesmer le magnétiseur, elle restera comme le plus bel exemple de la crédulité sans bornes des malades et des gens du monde. Dès que le Viennois eut installé ses baquets place Vendôme, ce fut une ruée générale vers le fluide inconnu qui rendait la santé et la jeunesse aux infortunés qui les avaient perdues. De 1778 à 1786 date de la déconfiture du charlatan la faculté aussi bien que les diverses académies d'ailleurs ne cessa de rudoyer ses fils ingrats qui s'écartaient des sentiers hippocratiques pour marcher sur les brisées de Mesmer. Le fluide nourrissait bien son homme, et Mesmer pour dévoiler le secret de ses cures extorqua à ses admiratrices passionnées la bagatelle de plus de 350.000 livres ! De tets profits donnaient à réfléchir et bien des

docteurs régents se mirent à magnétiser à tour de bras : le beau Deslon, qui fascinait ses belles malades par son physique et n'avait pas besoin de baquets pour les guérir, se mit à la tête des rebelles et se moqua des foudres inoffensives de la faculté.

* * *

Telles furent les principales querelles qui passionnèrent les esprits au XVIII^e siècle. Si nous les avons très succinctement rappelées, c'est qu'elles donnèrent naissance à une foule de Lettres, Rapports, Observations, Réponses, Requêtes, Dialogues, Réflexions et Mémoires dont la plupart relèvent du genre burlesque. Plusieurs centaines de ces œuvres nous sont parvenues. Nous les avons toutes lues ; or nous avons été frappé de rencontrer fort souvent les mêmes noms. Certains parmi les maîtres incontestés de l'Ecole Parisienne furent des Polémistes virulents, des partisans résolus qui se jetèrent tête basse dans toutes les mêlées, cherchèrent avec une sorte de rage à se faire le plus d'ennemis qu'ils purent, participant à toutes les aventures. Ceux-ci, l'histoire de notre art exige que nous les connaissions non plus d'après des éloges académiques ni de mornes articles biographiques, qui ne nous livrent rien d'eux ; il fallait les saisir sur le vif, dans l'exercice de leurs talents. Par une heureuse fortune nous les trouvons rassemblés dans un pamphlet de tous points remarquable, la *Politique du médecin de Machiavel*, de Julien Offray de la Mettrie. Evidemment ils n'y sont pas tous ; mais nous y reconnaissons tous ceux qui, à l'époque où l'auteur écrivait, jouissaient de quelque célébrité. Nous ne pouvons que regretter amèrement qu'il soit mort trop tôt et trop jeune, en 1751, sa mort nous privant d'une suite annoncée à plusieurs reprises mais restée dans l'écritoire.

Il va sans dire que la *Politique du médecin* ne doit pas être isolée de l'œuvre entière de la Mettrie. Si elle forme un tout homogène, une fois replacée dans son ensemble, elle acquiert une singulière valeur. Des trois pamphlets contre les médecins en général et quelques têtes de turc en particulier, la *Politique du médecin ou le chemin de la fortune ouvert aux médecins* eut le plus de succès. Non peut-être qu'il fut le meilleur car on peut lui préférer l'*Ouvrage de Pénélope*, mais il parut le premier et inaugurerait un genre où les modèles manquaient. Il présentait sans retenue une galerie de portraits aisément reconnaissables ; chacun sans hésitation ni crainte d'erreur mettait un nom sous chaque masque, et les rieurs savaient et pourquoi et de qui ils riaient. La caricature sans être féroce montrait une ironie aiguë, un sens certain du défaut de la cuirasse et s'accompagnait de commentaires dénués d'indulgence ; le tout se relevait d'anecdotes dont le public ne se rassasie jamais.

Le libelle fut brûlé, comme il sied, de la main du bourreau, mais le bourreau ne brûlait guère que de vieux papiers sans valeur, et les fonctionnaires du Châtelet savaient fort bien sauver du feu, pour enrichir leurs librairies privées, les volumes qui en valaient la peine. Le pamphlet dut être tiré à fort petit nombre à en juger par la rareté des exemplaires connus. Il

est aujourd'hui presque impossible de s'en procurer ; plusieurs libraires durant des années, ont en vain essayé d'en acquérir pour notre compte. Les recherches demeurèrent vaines et force nous fût de nous rabattre sur les exemplaires des collections publiques, notamment sur ceux de la Nationale en parfait état.

Cependant au cours de ce travail ingrat de collationnement, le hasard nous favorisa. Notre éminent confrère de la Société d'Histoire de la Médecine Monsieur le Docteur Vinchon au courant de nos recherches et n'ignorant aucune des difficultés rencontrées, s'offrit à nous prêter un exemplaire rarissime de la Politique du médecin, et provenant de sa bibliothèque privée. Le geste non seulement élégant, est des plus méritoire de la part d'un bibliophile, qui sait par expérience combien les livres prêtés sont d'humeur vagabonde ; et nous tenons à l'en remercier chaleureusement.

C'est un exemplaire de l'édition des Frères Bernard d'Amsterdam de 1746, à la suite duquel fut relié l'Essai sur l'esprit, ainsi qu'il se trouve fréquemment. Mais il présente des particularités des plus intéressantes ; En effet, il porte d'une part, des corrections d'imprimerie, écrites à la main et rédigées selon les conventions typographiques ; d'autre part on a pris grand soin de noter à la plume et en marge les véritables noms des personnages dépeints sous des sobriquets.

Sur la feuille de garde, en regard du faux titre, nous lisons la notice suivante :

« Ce petit livre paru en 1746, est dû à la plume de la Métrie (sic). Il est plus rare aujourd'hui que du temps ou Brunet a publié sa 4^e édition (du Manuel du Libraire), et l'a côté 9 francs.

Notre exemplaire est unique dans son genre par le soin qu'a eu la Métrie lui-même d'écrire à la marge le nom, de chaque pseudonyme. C'était une réunion d'épreuves à corriger qu'un amateur a eu soin de faire relier et dont le relieur a un peu trop rogné les mots écrits à la main.

Et, plus bas au crayon et d'une autre écriture moderne celle-ci :

« Ces quelques mots seraient de la main de Raspail ».

Au sujet de ces annotations plusieurs remarques sont à faire :

1°. — Le commentateur passe entièrement sous silence l'Essai sur l'Esprit et les Beaux Esprits, comme s'il n'y attachait aucune importance, bornant sa sollicitude à la Politique du Médecin. On ne peut expliquer ce silence que par deux raisons : ou bien il ignorait que le second ouvrage était également de la Mettrie le rapportant à quelque obscur folliculaire du siècle dernier ; ou bien et c'est l'hypothèse à laquelle nous nous arrêtons plus volontiers, ne s'intéressant qu'à la médecine, il négligeait délibérément tout ce qui s'éloignait de cet art.

2°. — Le commentateur connaît mal la Mettrie, puisqu'il écorche son nom ce qui nous étonnerait de la part de Raspail (1).

(1) Il faut tout de même dire que si la forme La Mettrie se rencontre plus souvent au XVIII^e siècle que la forme La Métrie cette dernière est encore assez employée ; il faut également se rappeler que l'orthographe souffrait cruellement des fantaisies des meilleurs littérateurs.

3°. — Le commentateur avance que les annotations manuscrites marginales seraient dues à La Mettrie ; rien n'est moins certain.

Ces annotations se retrouvent fréquemment sur les exemplaires de l'époque, et dues aux lecteurs eux-mêmes. Nous en avons fait l'expérience ; il est pénible de suivre La Mettrie dans sa galerie de portraits, alors qu'à chaque page on doit se rapporter à une table des pseudonymes pour saisir les finesses du texte et la tentation est irrésistible d'écrire une fois pour toutes le nom véritable en marge du surnom ; ceci est tellement vrai que tous les exemplaires consultés par nous portaient ces clefs.

Mais si nous comprenons parfaitement qu'un lecteur quelconque se voit pour ainsi dire dans l'obligation de se livrer à ce petit travail préliminaire nous ne comprenons plus du tout qu'il en soit de même pour la Mettrie. Si quelqu'un connaissait ses personnages, ce ne pouvait être que lui. Alors quel besoin de désigner ses victimes ? craignait-il donc qu'on ne les reconnut pas ? C'eût été vraiment une modestie exceptionnelle chez notre auteur. Désirait-il laisser pour la postérité une marque ineffaçable capable d'empêcher toute erreur sur la personne dans des siècles à venir ? Non, car il a pris soin de nous informer qu'il publierait plus tard les clefs complètes de ses œuvres, et il l'a fait, dans les pamphlets suivants :

Par ailleurs les annotations marginales sont incomplètes. Si l'auteur avait pris soin de les rédiger, il n'eût laissé dans l'ombre aucun détail ni aucun personnage ? Et puis commettrait-il ces grossières erreurs d'orthographe ? Marceau pour Marcot, Ferin pour Ferrein, Chiconeau pour Chicoyneau ? Videau pour Sidobre etc... ? celà est inadmissible.

Reste l'écriture : ces noms sont-ils bien de la main de la Mettrie ? Il suffirait de comparer avec quelques lignes authentiques du manuscrit, ou même d'une modeste lettre de la Mettrie. Or, nous ne connaissons qu'un seul texte indiscutable de cet auteur, mais nous en connaissons un : la preuve devient facile à faire.

En effet lorsque nous nous rendîmes à Saint-Malo, pour contrôler différents détails se rapportant aux diplômes de la Mettrie, au cours de nos investigations nous eûmes la joie de mettre la main sur une lettre manuscrite de la Mettrie, à sa sœur. Nous pouvions alors comparer les deux écritures, elles sont absolument dissemblables et ne présentent aucun point de comparaison.

Il est possible qu'au cours de sa carrière d'écrivain, il ait cru devoir changer sa graphie, mais nous savons combien il est difficile d'échapper aux premières habitudes, quelque soit la forme adoptée, certaines lettres ou plutôt certains éléments de lettres se retrouvent toujours à travers les modifications adoptées ; c'est là une règle d'observation qui ne souffre pas d'exception.

Si l'on voulait absolument trancher ce petit point d'histoire littéraire, il faudrait soumettre le litige aux experts en écriture, autrement dit, se confier à des gens qui trouvent le moyen de ne jamais se mettre d'accord entre eux et conclure contradictoirement ; en serions-nous plus avancés ?

Quant à savoir si ces lignes liminaires étaient bien de la main de Raspail nous ne l'avons pas cherché ; ce petit détail nous paraissant absolument dépourvu d'intérêt.

Mais dans l'hypothèse où cet exemplaire ne proviendrait pas de lui, de qui pourrait-il provenir ? Mais le plus simplement du monde d'un correcteur d'imprimerie, connaissant les signes usités dans ces sortes de labeur, et qui aurait conservé les épreuves, en les agrémentant *ad usum delphini* des indications nécessaires pour leur compréhension.

Remarquons que ces corrections d'épreuves ont été utilisées et que la plupart des exemplaires consultés par nous présentent un texte purgé des fautes grossières typographiques signalées dans l'exemplaire de D^r Vinchon.

L'ouvrage débute par une dédicace à du Chayla, qui commandait alors le Château de Gand, et cet homme de guerre, ne se dérobera pas plus tard aux obligations morales d'un tel parrainage ; lorsque la Mettrie exilé, dénué de toutes ressources, abandonné de tous, fera en vain appel à sa famille, c'est M. du Chayla qui lui fournira les subsides nécessaires à une existence précaire.

L'avant-propos, long et touffu, permet de dégager d'un fouillis de phrases inutiles les deux pensées intimes de l'auteur : ce livre n'attaque ni la médecine, ni les bons médecins, mais il dévoile les turpitudes des mauvais. Si certains croient devoir se reconnaître sous les portraits anonymes et attaquer l'auteur, celui-ci se défendra en livrant au public les véritables noms. Cette menace, ce petit chantage, non déguisés reviennent régulièrement sous des formes différentes, comme si l'auteur espérait ainsi paralyser les réflexes des blasonnés et préparer une nouvelle édition, plus scandaleuse encore, sous le fallacieux prétexte de remettre les choses au point. A plusieurs reprises il cherche dans son avant-propos à égarer l'opinion en déclarant qu'il n'est pas médecin ; simple précaution habituelle dénuée de toute valeur, car la discipline médicale impose au critique un tour de plume inimitable et des réminiscences professionnelles perçant à jour son incognito. Le premier mot : « M Astruc... » a presque la valeur d'une signature et sent son La Mettrie d'une lieue ! N'oublions pas que ce lourd compilateur était devenu l'ennemi intime de la Mettrie et sa bête noire !

La Politique du médecin imprimée à Amsterdam n'avait pas jugé bon de demander de M. Andry, le visa de la censure royale, et se présentait nue, devant le public, sans le moindre privilège du Roi. Aussi prudemment, l'avant-propos se trouve-t-il suivi d'un noble discours à l'Empereur Keinlong, le Bien-aimé, en lequel sans grand effort d'imagination nous reconnaitrons Louis XV.

Ici les coups d'encensoir prennent une amplitude inquiétante, et le parfum des aromates risque fort d'asphyxier le monarque. Autant en emporte le vent et le Roi ne dira pas un mot plus tard, pour empêcher le bannissement du semeur d'incrédulité et la destruction de ce monument d'impiété. « L'amour du vrai, l'amour seul de la patrie m'anime et va parler par ma bouche » on sait ce qu'en vaut l'aune ! Et Louis XV.

esprit fin et sceptique connaissait mieux que quiconque la médiocre vertu de l'eau bénite de cour.

L'ouvrage lui-même se réduit à 96 pages de texte, divisées en 19 chapîtres, dont la majeure partie, 17, est consacrée à l'exposé des caractères et des mœurs... médicales de ce temps ; ou plus exactement à la description de quelques originaux ou ânes bâtés de la Très Salubre Faculté de Paris. Les valets d'Esculape sont assaisonnés tout crû, à la sauce piquante et la Mettrie n'a pas ménagé les épices. Il est impossible de résumer une telle pasquinade, sans trahir, sans la vider de son sel et de ses sucs ; rien ne peut rendre la grâce allègre du style ; la phrase mordante, le mot cruel, le dessin accusé de la caricature, les anecdotes dont nulle n'est indifférente tout ce qui fait la valeur d'une œuvre unique en son genre et qui ne fut jamais dépassée et rarement égalée, nous oblige impérieusement à la publier intégralement.

C'est donc la reproduction fort exacte de l'édition de 1746 que l'on trouvera dans les pages suivantes, et nous estimons que ce classique de la Médecine, aujourd'hui ignoré méritait mieux que l'oubli où la rareté de ses exemplaires le reléguait jusqu'alors. Grâce à lui nous connaissons mieux que par leurs aigres disputes d'école les praticiens parisiens du XVIII^e siècle, nous les voyons revivre avec leurs tics, leurs manies, leurs défauts, leurs vices et même leurs qualités, nous les voyons préoccupés de leur clientèle, de leurs honoraires, des hochets de vanité, et des sourires des Dieux. Les vieux portraits d'apparat descendent de leurs cadres et remettent les accessoires de leur grandeur au grenier. Ce ne sont plus que de pauvres hommes tout simplement, plus proches de nous, si proches que l'on pourrait écrire demain *La Nouvelle Politique du Médecin*, sans en changer autre chose que les archaïsmes des mœurs et du langage. Avons-nous évolué en deux siècles ? Qui de nous oserait l'affirmer ? Ne sommes-nous pas les esclaves des mêmes préjugés, des mêmes ignorances, et ne nous heurtons-nous pas toujours au même mystère de la vie, de la souffrance et de la mort ? Montrons-nous pour les honneurs, pour les grades et pour les places plus de dédain que nos aînés ? Sommes-nous détachés des soucis matériels, convaincus de la beauté de notre sacrifice et ne nous déchirons-nous plus comme au temps des frères ennemis. Allons donc !

Voilà pourquoi ce qui n'aurait pu être qu'un misérable factum, jeu d'un confrère malicieux ou instrument de vengeance, devient un document de premier ordre, non seulement sur la plupart des célébrités de l'époque, et dont quelques-unes n'ont survécu que grâce à lui, mais encore et surtout sur la pratique médicale à Paris, aux environs de 1735. Rien qu'à ce titre, il est impossible de le passer sous silence, encore moins de l'étouffer en le résumant.

Nous avons essayé de respecter la typographie de l'original poussant la conscience jusqu'à conserver les erreurs du texte ; nous avons reproduit naturellement les notes de l'auteur, et nous en avons ajouté pour éclairer certains passages obscurs. Celles-ci sont désignées par la lettre (B) ; enfin nous avons maintenu en marge les noms vrais écrits par le commentateur inconnu. Ces noms, dans le texte, sont accompagnés d'un astérisque.

POLITIQUE DU MEDECIN DE MACHIAVEL

ou

LE CHEMIN DE LA FORTUNE OUVERT AUX MEDECINS.

Ouvrage réduit en forme de Conseils,
par le Docteur *Fum-Ho-Ham*, et tra-
duit sur l'Original Chinois, par un
nouveau Maître ès Arts de S. Cosme. (1)

PREMIERE PARTIE

QUI CONTIENT LES PORTRAITS DES PLUS CÉLÈBRES MÉDECINS DE PÉKIN.

*Dii, quibus Imperium est animarum umbræque silentes,
Et Chaos, et Phlegeton, loca nocte silentia late
Sit mihi fas audita loqui; sit numine vestro,
Pandere res altâ terrâ et Caligine mersas.
Ibant obscuri solâ sub nocte per umbram, etc...*
Virg. L. IV, Aeneid.

A AMSTERDAM
chez les FRÈRES BERNARD.

(1) Il ne faut pas oublier que la Chine et les Chinois sont fort à la mode. Gueullette venait d'obtenir un brillant succès avec ses « Contes Chinois ou Aventures Merveilleuses du Mandarin Fum Ho-Ham », qui parut à Genève (2 vol. in-12) en 1723, et fut réédité la même année, puis en 1725 et 1728. C'est certainement dans cet ouvrage que La Mettrie a trouvé son pseudonyme.

A Monseigneur DE LANGLADE, Vicomte DE CHAYLA,

Baron de Montoroux
et Chambon, Chevalier des Ordres de Roi,
Directeur Général de la Cavalerie et Dragons,
Gouverneur de Ville-Franche en Roussillon,
Lieutenant Général des Armées du Roi,
Commandant de la Ville et Château de Gand, etc...

Monseigneur,

On ne louerait jamais le vrai mérite, s'il falloit attendre qu'il y consentit. Ne craignez pas cependant que je vienne vous ennuyer, l'encensoir à la main. Je ne vous parlerai, Monseigneur, ni du courage de ce guerrier, qui par le plus heureux combat, s'est ouvert les portes d'une Ville, d'où dépendaient les heureuses suites de cette Campagne, ni de ces traits de générosité et de bienfaisance dont vous m'avez comblé, avec tant d'autres. C'est le sort de Votre Sang de blanchir au Service des Rois, et d'aimer à faire le bien. Je supprimerai même Monseigneur, pour mieux vous faire ma cour, la juste comparaison qu'on pourrait faire de Vous, avec un célèbre Philosophe, et un des plus grands Généraux de l'Antiquité, Socrate et Alcibiade, quoique de l'aveu de tous ceux qui se connaissent en mérite, vous réunissiez la sagesse de l'un, la valeur de l'autre et l'esprit de tous les deux.

Mais, Monseigneur, en désirant dans l'ouvrage, que j'ai l'honneur de Vous offrir, une plaisanterie plus fine et plus délicate, plus d'art dans les Portraits, plus de légèreté et d'agrément dans le style, pourriez-vous ne pas agréer la seule reconnaissance qui soit en mon pouvoir, comme un aveu des sentiments d'un Philosophe, moins touché de votre Grandeur, que des qualités aussi aimables, qu'essentiellles, et de votre Cœur et de votre Esprit. J'ai l'honneur d'être, avec le plus tendre et le plus respectueux attachement,

Monseigneur,

votre très humble et très obéissant Serviteur, etc...

AVANT-PROPOS

M. Astruc, curieux Littérateur et Compileur laborieux, a voulu savoir ce que les *Chinois* pensaient de la vérole, (a) et moi (sans me comparer à un Ecrivain qui écrit avec *légèreté* et *précision*, et qui a toute la *profondeur* que suppose l'universalité de ses connoissances) j'ai désiré, il y a longtemps, connoître leur Médecine, leurs Médecins, et l'idée qu'en avoient les Sçavans et les Beaux-Esprits de ce vaste Empire. C'est pour-quoi, dès ma plus tendre jeunesse, je m'embarquai en qualité de *Maître ès Arts*, dans un vaisseau de la Compagnie des Indes qui allait à *Me-a-co*. J'y ai demeuré vingt ans. Quelque difficile que soit la langue Chinoise, je l'ai apprise enfin. J'ai voyagé dans ce grand Royaume, j'ai recherché la familiarité des Sçavans, parmi lesquels je n'en ai trouvé que deux vraiment dignes de ce titre (car les Grands Hommes ne sont communs qu'en France) dont l'un est nommé *Bak-ko-kurb* et l'autre Fum-Ho-Ham (b). C'est à ce dernier, qui est premier Médecin de l'Empereur Kein-Long (1) aujourd'hui régnant, que le dois la découverte d'un Manuscrit encore plus précieux, s'il est possible, que celui qui a été envoyé par les R.R. P.P. Missionnaires de la *Société de Jésus*, au fameux *Chrysologue* dont j'ai parlé. Non que cet *Archiâtre*, prétendu Chirurgien dans l'ouvrage, soit l'Auteur de ce Manuscrit : il le tient, comme il l'a raconté lui-même, de ses Ancêtres, qui dans tous les tems ont eu des Médecins dans leur famille, et qui ont soigneusement fait passer ce trésor de génération en génération. j'ai d'abord été tenté, à l'exemple de ce Grand *Personnage*, (2) de faire graver sur l'airain l'original *chinois*, tel que j'ai le bonheur de le posséder, mais la traduction que je me proposois de publier ensuite, eut trop perdu à la comparaison. C'est cette traduction, ce fruit mûr de quinze années

(a) Allusion à la lourde compilation d'Astruc : *de morbis venereis*. Toute une partie en effet est consacrée à l'étude de la syphilis dans la médecine chinoise.

(b) Sénac et La Peyronie. (P)

(1) C'est-à-dire *bienfait du Ciel*.

(2) Astruc.

d'un travail assidu, que je donne enfin au Public. J'ai été touché de la misère, où les Lettres sont aujourd'hui en France, et j'ai voulu enrichir ma pauvre Patrie de cette excellente production. Quel *Legs* comparable aux œuvres d'un aussi fin et aussi judicieux Critique que *Fum-Ho-Ham** ! Aristarque des Médecins, honnête homme, comme Linacre (a) même, il me paraît occupé qu'à faire distinguer la Charlatanerie de la vraie Médecine, comme on sépare l'yvraie du bon grain. Aux dépens de sa propre fortune qui dépendait de l'amitié de ses Confrères, il en a démasqué les ruses et l'artifice, et, comme il le dit lui-même, il n'a voulu être vraiment Médecin, que pour être meilleur Citoyen. Quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas ?

J'avais d'abord traduit cet auteur, avec la dernière exactitude, dans le dessein de conserver toutes les beautés d'un Ecrivain qui a mérité le surnom de *Grand. Mr. de Montfour*, qui, quoiqu'en dise un (1) Jésuite qui a passé trente ans dans le Palais Impérial, sçut parfaitement la langue *Chinoise*, qu'il a apprise, comme Adam apprit la Philosophie, *Montfour*, dis-je, cet homme admirable qui a fait une grammaire dans une langue (la plus difficile de toutes), dans laquelle il n'a jamais eu de Maître, ni lû de livres, et plusieurs autres aussi habiles Professeurs paroisoient assez contents de la fidélité de ma Copie. Mais quelques gens d'esprit et de goût, que j'ai heureusement consultés, avant que de rien donner à la Presse m'ont fait sentir que la mode du siècle ne me serait pas favorable, et que *Pekin, Mé-a-co, Canton, Confucius, Aventius, Bakko-burg*, et tant d'autres noms inconnus de Villes et de Sçavans, refroidiroient un style plein de feu, anéantiroient une infinité de petites choses qui intéressent toujours quand on est familier avec leurs idées, et, en un mot, mettroient le dégoût et l'ennui, à la place de mille agréments.

Voilà les raisons qui m'ont engagé à faire passer les mers à mon *Chinois*, c'est-à-dire, à transporter la scène en France, dans la capitale et dans les plus fameuses Universités, à habiller, pour ainsi dire, à la Française, le Manuscrit, et enfin à le traduire et même quelquefois à le commenter plus librement encore que *Fum-Ho-Ham* n'accuse avoir traduit lui-même le célèbre *Machiavel*.

Ici se présente la plus curieuse des Anecdotes Littéraires. Tout ce que dit le sçavant Docteur de *Pekin*, sa modestie même qu'il semble avoir poussée à l'excès pour faire rougir nos Auteurs de leur impertinente vanité, rien ne peut m'en imposer. Je dois cette justice au *Grand Fum-Ho-Ham* qu'il n'y a ni Bourgs, ni Villages à la *Chine*, où il ne passe pour être le véritable Auteur de cet Ouvrage que, pour certaines raisons, qui ont

*La Peyronie.

(a) Linacre ou Linacer, médecin anglais (1460-1524) humaniste fort distingué, auteur d'une grammaire latine réputée, d'un régime de santé par la diète très estimé et traducteur élégant de Galien. (B)

(1) La P. *Fouquet*. Mais le jugement de M. *Astruc* est sans doute préférable au sien, quoiqu'il n'ait point été à la *Chine*. Quand un aussi *Grand Homme* que celui-ci a décidé, peut-il jamais avoir tort, quoiqu'il décide de tout ? Fourmont (1683-1745), de l'Académie des Inscriptions, érudit et philologue illustre. Il venait de publier les *Méditationes Sinicae* (1737) et sa *Grammaire Chinoise* (1742) (B).

été la boussole de sa conduite, il a cru pouvoir attribuer à un nom supposé; de sorte que je ne doute nullement que *Machiavel*, qui a vû un nom semblable au sien, à la tête d'un livre qui devait l'illustrer, n'ait pas volé *Fum-Ho-Ham* qui vivait en effet l'an du Soleil 10000000000 avant *Machiavel*.

Mais pour dire ici en passant ce que j'ai toujours pensé de ce Politique, si *dangeroux* hors du labyrinthe de la Médecine, dont les détours lui ont été peu connus; je le regarde comme un grand fripon, de même que tous ses Commentateurs. Je n'excepte que *Valentinus* (1), qui est bien le plus honnête et le plus sot homme qui ait écrit. Quelques respectables que soient les autres, ce sont des fripons, je le répète. Pourquoi se sont-ils avisés d'être Auteurs? Seroit-ce donc peu de chose que d'être un grand Prince, un grand Ministre? Et n'y auroit-il aucune vanité à tirer d'un rang, où le hasard nous élève? Non, l'esprit seul et les talens doivent réellement distinguer les hommes; *Corneille* était au-dessus du Cardinal XXX qui pour des sommes immenses auroit voulu avoir son génie et même acheter ses ouvrages et sa réputation. Combien de Fermiers Généraux (j'entends ceux à qui l'éducation a appris à penser) vendroient leur place pour quelques grains de *Voltaire*! Mais en courant après la vraie gloire, qui à sa source dans le génie, on tombe souvent pour vouloir trop s'élever, et le Maître se soumet à ses Sujets, qui le jugent, et qui sont à leur tour ses Souverains. Mais je m'écarte, revenons.

Les François, peuple volage et plein de lui-même, méprisent volontiers les uns, aussi légèrement qu'ils prodiguent aux autres l'estime qu'ils ont principalement pour eux-mêmes. Je veux leur apprendre ici le cas qu'ils doivent faire d'Ecrivains aussi respectables que les *Chinois*, moins encore par leur antiquité que par leur sagesse. Mais à ne consulter que leurs préjugés pour la Nation Angloise, j'aime à penser qu'ils en auroient de plus favorables encore pour les *Chinois*, s'ils pouvoient les connaître avec la même facilité. On chérit, on admire aujourd'hui nos voisins, parce qu'ils sont séparés de nous par un petit ruisseau. Cette admiration est la maladie Epidémique de nos plus beaux Esprits. S'ils voyaageaient à la *Chine*, si les bons ouvrages de cet Empire leur étoient connus, quelle estime, quelle vénération n'auroient-ils pas pour des Ecrivains séparés de nous par l'immensité des mers?

Avant le commencement de ce siècle, on n'avait jamais imaginé que le Génie Anglois fût, je ne dis pas préférable, mais comparable aux bons Esprits de France. Pourquoi donc ne se prendroit-on pas quelque jour de la même prévention, de la même fureur de goût pour les Chinois, dès qu'une fois j'aurai fait sentir tout leur mérite à une folle Nation? Pourquoi une *petite perruque* que porteroient les amateurs des Grands Hommes de la *Chine*, ne deviendrait-elle pas aussi comme l'étiquette de ces Sectateurs, et la marque de leur admiration et de leurs nouveaux hommages? Souvenez-vous de cette Prophétie; à peine aurai-je les yeux fermés à la lumière, qu'elle s'accomplira, pourvu que Dieu me laisse encore quelques

(1) Nous n'avons retrouvé aucun commentateur de ce nom.

années, pour achever ma traduction des deux volumes *in-fol.* de Bak-Ko-Burg*, qui contiennent la Critique de tous les Ecrivains François, depuis la fondation de la Monarchie. J'aurai sans doute assez vécu, si après avoir montré tout le zèle des *Chinois*, pour les Citoyens malades, je démontre en mourant, l'extrême différence qu'il y a, entre les génies de trois grandes Nations, et qu'en un mot la beauté et la solidité qui se soutiennent et s'embellissent tour à tour, font la trempe et le rare caractère de l'esprit des Beaux Esprits de *Pékin* principalement, (car en Chine comme en France, il n'y a de beaux génies que ceux qui ont été élevés dans la Capitale, ailleurs l'esprit ressemble, à ces plantes semées dans un mauvais terrain, elles n'y croissent point, ou elles y dégènèrent, à moins qu'elles ne soient extrêmement cultivées).

Voilà la Nature des plus excellens Esprits que je connoisse. J'ai déjà insinué ce que je pense du génie de mes Patriotes. En général il est léger, superficiel, incertain, mignard et vain ; l'amour propre seul paraît presque toujours être la règle de leurs jugemens, et de leurs décisions. Tel qui élève *Pope*, au-dessus de *Voltaire*, *Sakespaier* (1) au-dessus de *Corneille*, *Newton*, au-dessus de *Descartes*, a plus de vanité cent fois, que celui qui sçachant apprétier philosophiquement le génie en soi-même, décide avec vérité que les Anglois ne sont point comparables aux François. Qu'est-ce enfin que le génie Anglois, puisque la rapidité de ma plume me conduit à l'examiner, sans m'écarter de mon sujet ? Ce n'est, à mon avis, qu'une impétuosité féroce, comme le Poète des François a peint le courage de leurs soldats, il ne reconnoît aucun frein ; au contraire plus il est grand et vaste, plus il secoue le joug des règles, plus il semble dédaigner de s'asservir au goût et à l'ordre ; s'il s'élève ici, c'est pour retomber là ; rien de soutenu, rien de si constamment beau, que chez nos bons Esprits. En un mot, le génie Anglois fait des Entousiastes et non des Ecrivains sages : la vérité est bientôt confondue avec l'erreur, par les ressorts peu mesurés de leur imagination : toujours comme en délire, elle ne connoît ni la raison, qui doit toujours conduire l'esprit ; et présider à un Ouvrage, ni les bornes qui lui sont prescrites.

Après cela lequel des deux suffrages flattera le plus la Nation *Chinoise* ? Auquel mépris sera-t-elle le plus sensible ? Il faut croire que tout hommage la flattera. Les Médecins de l'*Europe*, qui forment une Société éclairée, surtout chez l'Etranger, se contentent bien le plus souvent de l'estime et de l'admiration du vulgaire. Combien peu de Docteurs dans Paris recherchent les seuls éloges qui puissent flatter l'amour propre, ceux des vrais Sçavans ? Pourquoi donc à la *Chine* seroit-on plus délicat, plus difficile qu'en France ? Il est vraisemblable que nos hommages, quoique assez vils communément, pourroient satisfaire l'ambition et la vanité d'un peuple, qui ne paroît pas à beaucoup près, en avoir autant que nous et nos voisins.

* Sénac.

(1) Orthographe aujourd'hui désuète : cette déformation est d'ailleurs assez rare. (B)

Je dois avertir que j'ai quelquefois mis du mien, dans l'ouvrage de *Fum-Ho-Ham*, non qu'il fût nécessaire de faire distinguer mon esprit d'un génie aussi supérieur, mais afin qu'on sçache que j'ai adouci les peintures, qui m'ont paru trop chargées, et que j'ai rapproché les traits les plus satyriques des mœurs et des usages des Médecins François. Tant de friponneries, tant de vices, et même de crimes odieux ne pouvoient leur convenir. Quoiqu'ils ayent presque tous fort peu de science et que tout leur mérite consiste dans l'habileté de leur Charlatanerie, ou à plaire aux Dames par de petits remèdes aussi *innocens*, qu'agréables, et par de jolies choses qui les amusent, nous devons croire pieusement que leur éducation doit les garantir de tous ces écueils de la probité, qu'on trouve à chaque pas dans notre ancien Auteur, et qui font trembler la vertu la plus assurée.

Mais cependant si l'on imaginoit que mes propres adoucissements me trahissent, si j'apprends que l'on se croit désigné particulièrement par un Traducteur, espèce de Copiste qui n'a eû que des vues générales, tandis que l'Auteur seul est coupable ; alors je ferai dans une seconde édition ce que je n'ai pas fait dans celle-ci, c'est-à-dire que je nommerai ceux auxquels je n'avois seulement pas pensé, et l'on peut compter que je tiendrai parole. Sera-ce ma faute à moi, si les Médecins qui doivent être discrets par état, cessent de l'être à leur dépens, et si, aveugles sur leurs propres intérêts, par des plaintes aussi injustes, qu'inconsidérées, ils apprennent au Public qu'ils ressemblent parfaitement aux Docteurs dévoilés, et si rigoureusement châtiés par le *Régner* et le *Molière* des *Chinois* ? Serais-je coupable des plaisanteries et des railleries, auxquelles leur propre indiscretion les mettra inévitablement en butte, parce qu'ils auront apprêté à rire à des gens, que les ridicules de la Faculté, quoique grossièrement exposés par une consigne peu digne de son Auteur, n'y avoient déjà que trop disposés.

Nous ne devons cet Ouvrage, dans la perfection où il est aujourd'hui, qu'aux plaintes faites sur les idées générales que *Fum-Ho-Ham* avoit publiées pour la réforme de la Médecine de son Pays. A mesure que quel-qu'un élevait la voix, ou paroissoit vivement piqué, il mettoit un carton à son livre et nommoit les masques.

J'imiterai certainement mon Auteur, et comme il n'est pas possible que les discours et les plaintes ne me reviennent, c'est alors qu'on aura lieu de pousser des cris, que tous les Echos de la Faculté feront retentir sur ceux de *Saint Côme*, qui en riront. Non seulement chaque person-nages sera désigné par tous ses noms, et toutes ses qualités, mais par sa figure. A chaque Portrait, il y aura une Estampe qui représentera le Docteur dont je parlerai. *Bacouill* sera le premier peint et gravé d'après Nature, *referiens faciem cacantis*, comme je le dis, et jamais *Suétone* n'aura si bien saisi la ressemblance de l'Empereur *Vespasien*. Enfin je donnerai la clef de tout l'Ouvrage.

Les Charlatans de tous les climats se ressemblent, les mêmes professions ont les mêmes intrigues, et les mêmes ruses. Il ne seroit donc pas surprenant qu'il y eût de Grands Médecins à la *Chine*, qui fussent des espèces

de *Somnanbules* comme *Philantrope**; des Charlatans qui vendissent de l'eau de Fougère, de l'essence de Vénus ou des tisanes Antivénériennes, comme *Verminosus*, Sigogne, *Mongin*, etc... des Médecins qui fissent des Comédies et les Romans, comme *Esope* et la *Rose* ; d'autres qui blâment la saignée, ne vantassent que les simples, pour duper ceux qui le sont, tels les frères *Tournesol**; quelques-uns qui pour oublier ceux qui les oublient, passassent tous les jours quinze heures au lit, tels que *Rufus* ; qu'il y en eût d'ignorants qui par le jeu, comme *Bacouill*, par une belle femme comme *Erosiâtre** (a), ou en faisant la cour à des valets, comme *Jonquille*, etc... s'introduisissent dans celle des Rois et des Empereurs.

Un sçavant Médecin de *Louvain* (1) connu par quelques ouvrages qui lui ont fait honneur, vous dira qu'*Angel* balança par son ignorance le sçavoir du célèbre Commentateur Latin des *Aphorismes de Boerhaave* (2). Et l'*Archi-Angel* des François, *Bacouill*, plus heureux encore qu'ignorant, n'a-t-il pas emporté sur les plus redoutables rivaux ? Tant il est vrai que le vice et l'impéritie peuvent être partout également favorisées, et qu'en un mot les mauvais Médecins sont de tous les Pays ! Et par conséquent, je le répète, il ne seroit pas du tout étonnant que quelques-uns des nôtres (parmi lesquels la médiocrité ne se fait guères désirer, si ce n'est en Charlatenerie) se trouvassent peints dans cet Ouvrage, comme ces auditeurs qui se reconnoissent de bonne foi dans les portraits que font nos Prédicateurs, quoique ce soit par hasard, ou par une certaine uniformité nécessaire de la nature et des états, sans que j'aie peut-être l'honneur de connoître ceux qui se croiront les plus maltraités.

Au reste, quoiqu'il en soit, que ces Médecins de nom n'ajoutent pas à leurs défauts et à leurs ridicules la vanité de croire que c'est d'eux-mêmes, de leurs mœurs (qui sont toujours sacrées pour moi, mais non toujours pour *Fum-Ho-Ham*) de leur conduite et enfin de leurs Ouvrages qu'on a voulu parler et faire l'histoire ; autrement je leur proteste, qu'au moindre murmure que j'entendrai, et leurs noms, qui jouissent d'une heureuse obscurité et leurs plates figures, qu'on n'avait jamais considérées, seront honteusement consacrées à la postérité dans un livre qui ne peut certainement périr.

En effet, c'est d'un Ouvrage, tel que celui-ci, et non d'un mauvais *Traité des Fièvres malignes*, qu'on peut dire, *exegi monumentum ære perennius* (3). *Fum-Ho-Ham* a approfondi un sujet utile pour la réforme de la Médecine, pour la perfection des Médecins, et la sûreté des malades. Une sage et fine politique, que la probité accompagne toujours, comme si elle eût été faite pour servir d'antidote à celle de *Machiavel* est la base de son Ouvrage : enfin les agréments du style sont peut-être inimitables

* Molin.

* Jussieu.

* Golard.

(a) Erreur : ce n'est pas Golard, c'est Helvétius. (B)

(1) M. Rega.

(2) *Van Swiéten*.

(3) Epigraphe de Chirac. Quelle vanité !

dans l'original, mais quelque versé que je sois dans la Langue Chinoise, j'aurai sans doute mal rendu les plus grandes finesses et les principales beautés de *Fum-Ho-Ham*.

La médecine est sans contredit la plus utile et la plus nécessaire de toutes les sciences (1). Les Médecins sont même les seuls Philosophes qui soient utiles à la République et servent l'Etat. Tous les autres sont les hommes oisifs, qui se contentent d'admirer la nature, les bras croisés, sans pouvoir lui porter le moindre secours. Les Abeilles vont chercher le suc des plantes, elles le portent dans les ruches qu'elles ont elles-mêmes merveilleusement construites. Pour qui travaillent-elles ? Pour les Frêlons. Les Philosophes sont ces Frêlons : le Commerçant, le Militaire, l'Ouvrier, le Médecin, voilà les Abeilles dont la diligence est plus mal récompensée que la paresse et l'inutilité de ces insectes.

A quoi sert un *Auremus*, un *Cheplu*, un *Zinba*, (a), et tant d'autres frivoles disséqueurs de Puces ? A considérer, à admirer les ruches que d'autres bâtissent et entretiennent.

Le monde entier livré aux vaines disputes des Philosophes, ne se conserve que par les Médecins. La vie des Citoyens leur a été confiée dans tous les tems par l'ordre des Rois et les Arrêts des Parlements ; il étoit donc aussi indispensablement nécessaire de savoir à quoi s'en tenir sur la Médecine et les Médecins que sur les marques qui distinguent essentiellement la bonne monnoye de la fausse.

On croira peut-être que *Fum-Ho-Ham* est un être imaginaire forgé par le Parti Chirurgical, pour allumer le feu de la guerre, aux quatre coins de la Faculté. On répandra, je le sens bien, des soupçons sur la certitude la plus évidente de l'existence de mon Chinois pour noircir le Traducteur, peut-être parce qu'il est François, et qui pis est parce qu'on le croira Médecin, faux-frère indigne, qui, à force de révéler le *Secret de l'Eglise* ne peut manquer à la fin de ruiner la *Sacristie*. On dira que je ne suis qu'un Calomniateur, un satyrique plus efréné que tous les Anciens et les Modernes, un mauvais Citoyen, d'autant plus dangereux, que j'affecte pour couvrir ma méchanceté et mieux distiller mon fiel, le zèle le moins suspect et le moins hypocrite, etc... Car quelles bornes ont les ressources de l'amour-propre irrité ?

Mais pourquoi le *P. Hardouin* (b) n'est-il pas vivant pour imposer silence à ces vains discoureurs ? Je suis persuadé que lui-même, qui a osé douter de la réalité des œuvres de *Saint Augustin*, et de plusieurs autres Pères de l'Eglise, lui qui a si bien commenté *Pline*, sans l'entendre, et qui a vu que cet Auteur étoit fort ancien, parce qu'il l'avait *honoré* d'un

(1) Utilis, necessaria, Boerh. Inst. Med.

(a) Réaumur, Pluche et Bazin. (B)

(b) Allusion aux démêlés retentissants de ce Jésuite, le père Hardouin (1646-1729) avec l'autorité ecclésiastique. Commentateur érudit de Pline l'Ancien, dont l'obscurité décourageait les traducteurs, théologien, numismate savant, collectionneur écrivain d'une fécondité redoutable (il aligna plus de cent ouvrages) il avait osé prétendre que l'histoire enseignée par la Bible ne concordait point avec les témoins des anciens temps les monnaies et médailles. Il dut se rétracter publiquement et promettre de ne plus recommencer. (B)

Commentaire, oui je suis convaincu que ce sçavant jésuite, si peu crédule cependant eût avoué avec sa bonne foi ordinaire qu'on trouve dans Fum-Ho-Ham des traces de l'Antiquité la plus reculée.

Mais pourquoi évoquer les ombres et faire sortir les morts de leurs tombeaux ? Nous avons des Auteurs vivans, gens d'esprit, quoique d'esprit incertain, qui sans sortir de leur Cabinet, et sans avoir été plus instruits que *Montfour*, sont plus en fait de l'Histoire de la Chine, que *le P du Halde*, le P. Parennin et tant d'autres jésuites qui ont été cinquante ans dans le Palais de l'Empereur (a). Je parle d'un Littérateur célèbre, devant qui j'aime à voir muet ce grand Bavard de *Chrysologue* (1), c'est *Retfre*. Je le prie de lire attentivement cet Ouvrage et je n'en veux appeler qu'à sa décision. Je suis sûr qu'il comptera certainement beaucoup plus sur un Ecrivain de la trempe et d'un caractère aussi fortement marqué que *Fum-Ho-Ham*, que sur toutes les frivoles Relations de nos commerçants Missionnaires. Un aussi sûr connaisseur en style devinera sans peine l'ancienneté de celui-ci, malgré le déguisement d'une traduction. L'homme dont je parle, est un des plus respectables personnages de la République des Lettres : nouveau *Pasquier*, il a fait pendant vingt ans les plus utiles et curieuses recherches sur l'origine des Bordels (2). Enfin si l'on imagine que c'est sous le nom fabuleux de F. que j'ai voulu insinuer la politique de Machiavel, que ceux qui l'ignorent apprennent qu'elle se réduit à trente petites propositions, qui ne démasquent pas plus l'artifice et les ruses des Médecins Charlatans habiles, que les plaisanteries et les consultations, qu'un Médecin de peu d'esprit et de goût fournissoit à Molière.

Il n'y a qu'à comparer F. avec M. ; la Charlatanerie de celui-ci est si grossière, qu'il n'y a pas de sage-femme qui ne la saisisse facilement, tandis que celui-là est admirable par l'étendue, la finesse, la profondeur des vues, et l'universalité de ses connaissances, tant Physiques que Morales.

Je prétends encore moins devoir être accusé, d'avoir fait avec acharnement la plus affreuse des Satyres, pour nuire à un Corps respectable, et que je respecte peut-être plus que personne. Je me croirois digne du plus

(a) Parennin, né en 1655, missionnaire en Chine 1698-1741, devint comme une sorte de favori du Fils du Ciel ; il le tenait au courant du mouvement scientifique occidental et traduisit en Mandchou aussi bien l'Anatomie de Dionis que les Mémoires de Réaumur sur les araignées. On lui doit en Français une Description de la Chine.

Du Halde ou Duhalde (1671-1743) était chargé chez les Jésuites de classer les rapports des missionnaires. Il publia plusieurs volumes de leurs lettres et donna, en 1735, une Description de la Chine et de la Tartarie (4 vol. in-folio et atlas). (B)

(1) Fréret (B).

(2) Ce mot et plusieurs autres qu'on a pris la liberté d'employer, pourront blesser la plupart des Lecteurs, ou plutôt leurs préjugés. On ne respecte point des délicatesses aussi puériles dans les autres langues. La Latin dit : *Prostitutum*, *Scortum*, *côire*, *mucus*, *foeces alvinæ*, etc... Autrefois on n'eut pas osé traiter en François des Parties de la génération, de la manière dont se fait l'enfant : le mot de *vérole* que nos Dames prononcent aujourd'hui sans scrupule, était indécent et odieux. On écrivoit en Latin, on parloit par longues Périphrases, mais aujourd'hui le voile d'une prétendue pudeur est levé. Astruc même qui dit qu'il a écrit en Latin, par décence, *de Morb. Vener.*, a fait traduire, quoique maussadement, son livre, par vanité. (*Scortum* pour *Scrotum*).

grand mépris, si je n'étois pénétré d'admiration et de reconnaissance pour les Ecrits utiles et lumineux, qui sont sortis il y a long-temps de quelques plumes célèbres parmi les Médecins de Paris. En un mot, comme je l'ai déjà dit, je regarde la Médecine, comme la plus belle et la plus utile des Sciences, j'honore les vrais Médecins, et je pense qu'on ne sauroit trop payer, soutenir et encourager leurs talens.

Mais, en respectant les talens et les mœurs, le bien public m'a donné la force d'attaquer les défauts de l'esprit, uniquement encore parce qu'ils influent sur la perte d'une infinité de Citoyens, et que c'étoit peut-être le seul moyen de les corriger. Au reste nulle calomnie dans tout ce que je donne, soit de F., soit de moi-même ; et sans le caractère de vérité et de candeur que semblent partout respirer les Ecrits du Docteur *Chinois*, il ne m'auroit jamais compté au nombre de ses Apôtres.

Mais, croira-t-on encore objecter, la médisance, selon F. lui-même, est l'élément de son esprit, ou l'aliment de son Ouvrage. Soit ; mais si la vérité seule y règne, si la médisance n'est qu'un masque odieux qu'on a voulu donner aux vérités qu'on avait lieu de craindre ; si le plus grand intérêt des hommes, à qui tout respect humain doit céder, fait tomber ce masque imposteur, si enfin un médecin lui-même est tenu par principe de Religion d'exposer, d'afficher le brigandage de ses propres Confrères, comme l'a pensé et fait (sans succès) le pieux et zélé *M. Hecquet*, alors je vous le demande, à vous qui me désapprouvez, de quelle force seront toutes vos raisons, et les arguments dont on voudrait sans doute pouvoir se servir pour solliciter la suppression de l'Ouvrage le plus utile qui ait paru depuis la découverte de l'Imprimerie.

Laissons donc aboyer les Médecins. On n'a rien à craindre ni à se reprocher quand on a pour soi la justice, la vérité, et l'amour de l'ordre. Je défie la Faculté en corps de me convaincre d'avoir avancé aucune fausseté, ou calomnie. Pour prouver contre elle-même tout ce que j'ai dit depuis la première jusqu'à la dernière scène de cette *Tragi-Comédie*, je n'en veux appeler qu'au témoignage intérieur de la conscience des personnes, quelles qu'elles soient, qui connoissent les Hommes dont je parle (pour les pénétrer il n'y a qu'à les suivre au lit de leurs victimes) et ce qui est encore plus généreux, je prends pour juge la conscience même des Médecins, s'ils en ont autant qu'on leur en a supposé dans cet Ouvrage.

Qu'il me soit permis d'ajouter ici une dernière réflexion, qui finira cette longue Préface. Madame la Marquise XX disait à Mr. XX qui venoit de publier un ouvrage hardi sur une matière des plus délicates : « Mr., je trouve votre livre fort bon mais il vous fera grand tort ». Cette Dame ne songeoit pas qu'elle parloit à un Auteur.

Je sens que mes Amis pourront me faire aussi justement les mêmes reproches ; mais j'avertis que je n'y serai sensible, qu'autant qu'ils seront accompagnés de la même circonstance si je l'ai méritée.

Ce qu'il y a de certain, et ce que je puis protester avec candeur, c'est que le zèle seul de F. m'en a inspiré pour le bien public. N'ayant pas l'honneur d'être Médecin, est-il surprenant que je plaide pour la vie des

hommes, et que j'aie pour elle un respect, devant qui toute autre considération s'évanouit. Une cause de cette importance demanderait la force d'*Hercule* et j'ai peut-être la faiblesse de *Tersite*. Mais si les parties du Grand Avocat m'ont manqué, du moins ne me refusera-t-on pas celles du bon Citoyen.

O vous, qui pouvez devenir malades, considérez que ne pouvant prévenir les misères attachées à l'humanité, j'ai fait tous mes efforts pour vous garantir des Médecins. Si donc ces ennemis de notre Société m'attaquent en corps d'armées, que peut faire un Maître ès Arts, seul contre tant de Docteurs furieux ? Vous qui voyez le courage d'Aigle qu'il m'a fallu opposer (contre ma propre fortune) à des abus et à des préjugés presque aussi anciens que le monde, prenez un peu, cher Lecteur, les intérêts d'un homme qui s'est volontairement sacrifié pour défendre les vôtres.

Vous, jeunes Etudians, que j'ai voulu instruire et former, il y auroit trop d'ingratitude à m'abandonner à la colère de la faculté : Et vous enfin, Médecins (1), dont j'ai dévoilé l'ignorance, la Charlatanerie, et le Brigandage, peu connu de ceux-mêmes qui l'ont voulu faire connaître, que votre amour propre irrité ne vous empêche pas de rendre justice à qui vous la rend. Croyez que ma langue ne s'est dénouée que pour la vérité, que je ne parle de vous, que comme l'Histoire, et qu'enfin (je vous le jure) pour dire du bien de vous, je n'attends que l'occasion de vous en voir faire.

FIN DE L'AVANT-PROPOS

(1) Est-il nécessaire de répéter que c'est toujours des mauvais Médecins que je parle, et que je suis pénétré de respect pour l'Art et pour les Hommes qui y excellent ?

DISCOURS DE FUM-HO-HAM A L'EMPEREUR KEIN-LONG

Sire,

A Votre Naissance, Vous fûtes annoncé à vos Sujets, comme un *Bienfait du Ciel*, ils ont tremblé pour les jours de Votre Majesté, dans son Enfance ; mais dans un âge plus mûr, dès qu'on Vous a connu, on Vous a nommé l'Amour du peuple, *Kein-Long le Bien-Aimé*, dans un tems, où Vous alliez disparaître à nos yeux, tems où la Critique s'arme contre les Rois mêmes et les Empereurs.

Durant leur vie, ces Potentats exercent un pouvoir despotique, mais après leur mort, ils sont soumis à leur tour au Tribunal de leurs Sujets, qui ne disent du bien, que des Princes, qui en ont fait.

Eh ! Comment, Sire, refuseroit-on ces hommages à V. M. ? Vous avez reçu du *Tien* (1) un cœur, tel qu'il ne le donne pas à la plupart des Grands de la terre, un cœur plein de tendresse pour vos Enfans, et de bonté pour vos Sujets, un cœur plein d'humanité et de douceur, sensible aux charmes de l'amitié et capable d'aimer. Il a éclairé votre esprit des plus pures lumières. Les intrigues sourdes de la Cour ne sont, à vos yeux, que des jeux de vanité et de la faiblesse, dont vous connoissez tous les détours ambitieux, et dont vous riez secrettement comme des misères humaines.

En vain le plus artificieux manège s'efforce-t-il de vous masquer les hommes, vous voyez leur cœur comme leur visage, vous pénétrez dans leurs yeux le fond de leur âme, tandis que votre prudence et votre discrétion vous rendent vous même impénétrable aux regards les plus perçans. Aussi insensible aux faux brillans de l'esprit, qu'à la flatterie et à l'adulation, la raison seule vous frappe, comme la vérité règle et éclaire tous vos jugemens.

(1) Le Dieu des Chinois.

Depuis la mort lente de ce *Mandarin* prudent (a), mais trop pacifique, avec quelle admiration ne vous voit-on pas tenir les Rênes de votre Empire ! Vos peuples applaudissant au choix que vous avez fait de vous-même, pour premier Ministre, se trouvent d'autant plus heureux, que c'est par vous seul qu'ils pouvoient le devenir. Ils s'habituent si facilement à n'en point voir d'autres, que, si le choix leur eût été permis Kein-Long en eût été l'unique objet. Ils voient avec plaisir que le zèle et l'ardeur de Votre Majesté a déconcerté pour jamais la folle ambition de ces foibles génies et de ces cœurs corrompus, qui briguoient une place éminente, plutôt pour leur propre bonheur, que pour celui des Citoyens, une place presque au-dessus des forces de l'humanité, une place où le vice a été tant de fois, je ne dis pas impuni, mais couronné, une place enfin, où l'on ne devrait faire monter que la sagesse et la vertu, et dont par conséquent est indigne, quiconque remue un parti, pour s'y élever. L'exemple du passé les faisoit trembler pour l'avenir.

Un Empereur tel que vous, Sire, qui aime ses Sujets, autant qu'il en est adoré, doit les gouverner lui-même, il n'a qu'à vouloir et ils sont heureux. Qui a moins besoin de secours étrangers ? Qui peut mieux tout voir, tout soutenir, tout conduire par lui-même, qu'un Prince de la plus haute Sagesse, pour qui Minerve et tous les Dieux semblent avoir épuisé leurs bienfaits ?

Une face aussi digne de l'Empire, *facies Imperio digna*, comme paroient nos Anciens, inspire nécessairement l'estime et le respect à ceux mêmes qui sont faits, non pour ramper dans les Cours des Rois, mais pour juger les Rois et les Empereurs. Je parle de ces hommes sévères, que la pompe et la grandeur ne peut éblouir, de ces organes hardis de la vérité, qui devoient être les seuls Courtisans des Princes, ces Philosophes, qui ne donnent d'Eloges aux Souverains, qu'autant qu'ils les trouvent dignes de l'être. Vous n'avez rien à redouter de leur sévérité ; vos discours ont gravé dans ces cœurs (dont le seul hommage doit flatter les grands), la vénération que votre Personne inspire ; et pour cette fois enfin ce n'est point la flatterie, qui a trouvé *l'homme*, qu'on cherche depuis si long-tems.

L'élégance, la netteté, la précision, la profondeur font connoître la solidité de votre génie, dans les conversations les plus indifférentes. Roi quand il faut être Roi, quel plaisir de quitter quelquefois le Sceptre et le Diadème, pour mieux sentir le prix de l'humanité ! Vous déposez en secret le faste incommode de la Royauté, pour être homme, pour vivre familièrement avec ces Seigneurs aimables et valeureux, à qui Mars et l'Amour accordent tour-à-tour, à votre exemple, leur confiance et leurs faveurs. Ils trouvent dans leur Prince un particulier aimable, plein d'attentions et d'égards, un Maître rempli de douceur, qui, en se communiquant, ne perd jamais rien de sa dignité : Quelques-uns y trouvent un ami aussi sincère, aussi vrai, que puissant, et dont la Cour est l'azile des malheureux qui ont de la vertu.

Un caractère aussi compatissant que le vôtre, gémit plus sur les ca-

(a) Fleury. (B)

lamités que traîne après soi le char des plus brillantes victoires, que vos propres triomphes ne vous enorgueillissent.

Quand les Tartares, liés avec les Japonais, ont menacé les Frontières de votre Empire, on vous a vû, à la tête de vos Armées, donner l'exemple à vos Généraux, et à votre Fils *Hoam-ty*, pour qu'il le donnât lui-même à toutes vos troupes. Intrépide dans les hazards, aussi peu ému que dans une paix profonde, on vous a vû braver le fer et le feu, inspirer à vos soldats une ardeur, que votre présence et votre fermeté seule ont soutenue, et enfin, semblable à ce Dieu, dont parle Homère, qui par ses seuls regards pouvoit décider du sort des Combats, on vous a vû ramener la victoire dans des Bataillons, qui furent d'abord ébranlés, malgré l'admirable disposition de ce fier Chou-chu-la, qui, (sans l'art magique de ce grand *Nécromancien*, que Votre Majesté fit voler à son secours, de l'extrémité des Indes, et à qui nous devons la conservation du plus grand de vos Généraux), n'auroit eû qu'une vie (1), trop peu proportionnée aux services qu'il peut rendre à vos Etats.

La Victoire, Sire, n'a pas plus altéré votre âme, que le danger. Plus occupé du malheur des vaincus, que de la gloire dont vous étiez couvert, cet événement qui auroit enflé des cœurs moins grands que le vôtre ; n'a fait germer en vous que des sentimens de modération, le partage des vrais Héros. Après des actions qui vous ont placé à côté des plus grands Empereurs, revenu dans le sein de votre Empire, comme dans le sein de votre Famille, vous avez mis la discorde aux fers, et l'olive de la paix, que vous venez de faire éclore, augmente sa rage, en comblant nos desirs.

Vous ramenez les Arts en triomphe avec les plaisirs, les Sciences renaissent par vos bienfaits ; vous avez appris du haut du Trône aux autres hommes, à rendre à l'esprit et aux talens le tribut qui leur est dû, et que l'esprit seul est digne de leur rendre. Le génie Chinois vous doit toutes les conquêtes qu'il a faites. Il a porté la lumière dans des Régions ténébreuses, qui sembloient devoir être l'éternel séjour de l'ignorance. Nous

(1) Chou-chu-la (a) est peut-être le plus grand Général, qui ait jamais paru à la Chine : il doit tous ses brillants succès à ce qu'il appelle ses *Réveries*, c'est-à-dire à d'excellents principes de guerre, qu'on trouvera un jour dans ses Mémoires. Son courage est encore au-dessus de ses lumières. Il étoit Hydropique, lorsqu'il partit de *Pékin*, pour finir la dernière campagne à laquelle nous devons la paix. Après la première *Ponction*, il prit les Villes les plus fortes de la Tartarie ; après la seconde, il gagna la terrible bataille de *Ten-noi-fon* (b) sous les remparts d'une Ville qu'il assiégeoit. On demande comment le plus grand des guerriers ose se mettre à la tête d'une Armée, et présider aux plus grands intérêts d'un Etat, dans un tems, où l'âme plus au corps, qu'à elle-même, semble devoir être sans vigueur ; ou comment l'Empereur confie son Royaume à un Héros expirant. Ces deux problèmes ne sont pas difficiles à résoudre. Ce qui lui restoit d'âme, suffisoit au Héros, et à son Maître, qui en connoissoit le prix, comme on va en juger par le plus beau trait.

L'Empereur fit venir auprès de la Personne de son Général, un Médecin qui n'étoit encore célèbre que parmi les Scavans, en disant au malade, je ferai S... (c) mon Médecin consultant s'il vous guérit. Le Médecin a sauvé le sauveur de la Chine, jugez si un tel Empereur a tenu sa parole.

(a) Maréchal de Saxe.

(b) Fontenoy.

(c) SENAC — nommé consultant en 1748. (B)

connoissons enfin le monde et la Nature, par ces *Argonautes nouveaux* que votre libéralité rassemble de toutes parts, et envoie mesurer les parties du monde les plus opposées.

Après tant de vertus, comment les vœux que vos peuples font au Ciel pour votre Majesté, pourroient-ils être tout à fait désintéressés ! Comment leur bonheur ne seroit-il pas inséparablement lié au vôtre ?

Mais, Sire, parmi tous ceux qui bénissent votre Nom, seroit-il permis au moindre et au plus zélé de vos Sujets, d'élever sa voix jusqu'au Trône de votre Majesté ? Vous avez vaincu l'injustice par la force de vos Armes, vous avez forcé au silence l'intrigue, la calomnie, et l'esprit de parti, qu'animoit le fanatisme, monstre qui s'est fait voir dans tous les tems plus à craindre pour les Rois mêmes, que la liberté de penser des Philosophes de tous les siècles. Un autre monstre bien différent, et non moins redoutable, vous reste à dompter, c'est un hydre dont vous seul pouvez couper à la fois toutes les têtes renaissantes, je veux dire le *brigandage de la Médecine* (a), Brigandage qui désole vos Etats. Ceux à qui vous avez confié la vie de vos Sujets, sont, pour la plupart, des Hommes Mercenaires, des ignorans, des Charlatans, sans foi, sans probité ; ils regardent la vie, comme des feuilles d'arbres, ou comme la poussière emportée par les vents. L'Automne ne voit pas tomber en plus grand nombre ces feuilles desséchées que vos Sujets ne sont détruits par la hardiesse et la témérité de tous ceux qui osent exercer la plus étendue, la plus utile, et la plus difficile de toutes les professions, sans étude et sans lumière.

Ce sont, Sire, ces hommes, prétendus Médecins, fléau plus Terrible que toutes les maladies, que j'entreprends de dévoiler dans cet Ouvrage à votre Majesté, avec les moyens faciles de remédier à de funestes abus, qui en déshonorant le plus beau des Arts, et ceux qui y excellent, dépeuplent et ravagent votre Empire. Je n'en accuse aucun de ceux qui sont vivans, j'ai pris chez les morts les peintures que j'ose offrir aux yeux d'un Prince éclairé (b). Mais s'il se trouve par hazard quelques Médecins qui leur ressemblent, qu'ils se corrigent, ou indignes des bienfaits de Votre Majesté, ils mériteront d'être chassés de votre Capitale, comme ils le furent autrefois de celle d'Italie (c).

Vous le sçavez, Sire, c'est l'amour-propre offensé qui a donné le Nom de *Médisance* aux vérités critiques ; mais elles n'en sont pas moins des vérités et en est-il de plus importantes que celles qui ont pour objet la conservation des Citoyens ? Je ne suis que leur Interprête, l'amour du vrai, l'amour seul de la Patrie m'anime et va parler par ma bouche : Les cœurs dignes d'être vos Sujets, c'est-à-dire, les cœurs droits m'applaudiront sans doute, et l'on connoitra les cœurs faux et corrompus, à la manière dont ils se trouveront blessés.

(a) Titre d'un pamphlet de Hecquet. (B)

(b) Inexact, bien entendu. (B)

(c) Allusion à la mésaventure de Ferrein. (B)

CHAPITRE I

TABLEAU GÉNÉRAL DE LA MÉDECINE ET DES MÉDECINS.

Vous voulez donc absolument, mon Fils (a), prendre le parti de la Médecine. Tous les inconvéniens, tous les écueils que je vous ai fait voir, les désagréments, les peines, la difficulté de réussir, la facilité de tomber, après les plus brillans succès, enfin tout ce que je vous ai dit et répété tant de fois, pour vous empêcher de vous embarquer sur une mer orageuse, connue de peu de pilotes, et pour cette raison si fameuse en naufrage, rien ne peut vous détourner d'une profession difficile, à laquelle vous n'êtes peut-être appelé, que par l'appas du gain. La rapidité avec laquelle certaines gens font des fortunes considérables, sans rien sçavoir, (si ce n'est duper le public) vous séduit et vous attire, et enfin il est décidé que vous serez Médecin, c'est-à-dire l'Homme du Public et la victime de l'ingratitude et de la jalousie. Ah ! mon Fils, au nom de la plus tendre amitié, souffrez que je fasse encore un dernier effort, plus pour vous-même, que contre vous, en exposant à vos yeux, ou plutôt vous rappelant toutes les peines qu'il vous faudra essayer et tous les périls que vous allez courir. Après quoi je ne vous retiens plus.

Je vous donnerai, mon Fils, la politique du Médecin par le Célèbre M... traduite avec la plus grande liberté. J'y fonderai la mienne, telle qu'elle est née de mes propres observations, de l'usage du monde, et de la familiarité même que les Médecins ont daigné m'accorder autrefois avec eux. Vous verrez que ce grand politique n'a pas tout dit, que Molière n'a saisi que les ridicules grossiers des Médecins, et qu'enfin Télémaque n'eut jamais si grand besoin de Mentor dans la dangereuse Isle de Calipso.

Il faut d'abord vous faire connaître en général l'Art et les Artistes, et ensuite tous les chemins infiniment divers, qui pourront vous mener à la fortune.

Regardez-vous, mon Fils, comme un voyageur qui va s'établir dans des pays inconnus, vous trouverez plus de différence dans l'esprit et les mœurs de tous vos Confrères, que dans les régions les plus éloignées, les unes des

(a) Le fils en question n'avait que 6 ans... (B)

autres. Le peuple avec lequel vous allez vivre, les Médecins, se haïssent entre-eux, autant qu'ils nous détestent nous-mêmes ; ce sont des espèces de commerçans, qui vont tous à la source (ou plutôt à la chasse) de l'or et de l'argent, mais qui marchent par des détours différens, qui consultent tous les vents, qui croient tous porter en échange des marchandises précieuses, quelque viles qu'elles soient, et qui, avant de les mettre en vente, semblables à ces marchandes habiles qui connoissent tout l'avantage des faux jours de leur magasin, apprennent l'art de séduire, ou plutôt de tromper. Ils commencent par lâcher dans le public des Colporteurs mâles et principalement femelles, qui les vantent, comme ils font entre eux. Persan louë Gacon, par la même raison que les autres se déchirent.

Dans ce Négoce, il y a bien d'autres circonstances particulières. La Médecine est une marchandise dont tout le monde a besoin, dont les hérétiques mêmes en cet art ne se passent point, et que personne ne connoît, de sorte que celui qui la débite, qui sçait la mettre en son jour, celui-là seul en sait le prix. Ainsi le ton hardi, décisif, imposant, la fraude, la présomption, le mystère, la charlatanerie et toutes les iniquités qui la suivent sont la baze de ce commerce.

Ceux qui vendent de mauvaises marchandises, sont bientôt abandonnés, les faux monnoyeurs sont pendus. Mais la Médecine éprouve un sort tout à fait différent. Le clinquant, le similor s'y confond avec l'or véritable : c'est un métal que peu de gens sont en état d'examiner au creuset, et ce qu'il y a de plus faux, pourvû qu'il soit merveilleux en apparence, est toujours ce qui a le plus de charmes pour le Public, parce qu'il ne juge de ce qu'il achète, que par le fripon qui lui vend. Enfin ce n'est presque jamais sur la foi des connoisseurs qu'on choisit le Marchand, c'est sur la foi du Public, qui ne connoît pas plus le Marchand, que la Marchandise.

Voilà en général, mon Fils, le négoce, ou l'art que vous allez embrasser, et le caractère de ceux qui le professent. Vous sentez qu'un caractère aussi équivoque, aussi perfide, exige beaucoup de ménagement et de souplesse. Vous voyez que la Médecine est cent fois plus difficile qu'Hippocrate ne l'a dit, et que les honnêtes Médecins de son tems ne le lui auront peut-être fait croire.

Ces difficultés vous déconcerteront et vous effrayeront sans doute. Pour peu qu'on ait de la délicatesse et de sentimens d'honneur, le moyen de passer impunément sur tant d'épines ! Mais cependant comme vous me paraissez si obstiné dans votre dessein, que c'est une vocation décidée, je ne veux pas tout-à-fait vous décourager. Au contraire je veux vous prouver qu'il est facile de réussir dans cette carrière, quelque immense et périlleuse qu'elle soit, et que la rose de la Médecine, qui est l'argent, peut se cueillir, sans que les mains les plus délicates en soient blessées, pourvû qu'elles soient adroites. Je n'ai pour cela qu'à vous proposer l'exemple d'un grand nombre de Médecins qui se sont élevés sans talens. Permettez-moi de vous en tracer le portrait, pour vous faire voir que tous les défauts et tous les vices seront autant de degrés qui vous feront monter au premier rang, si vous êtes heureux.

CHAPITRE II

PORTRAIT DE BACOUILL (a)

Ultimi primi.

Bacouill a le corps fait en Z, il ressemble à ce vilain Empereur Romain, qui selon Suetone, *referebat faciem cacantis*. Il est tout barbouillé de morüe, de pituite et de tabac, ce qui rend sa figure de singe encore plus dégoutante et maussade. Représentez-vous sa tête comme un pot de terre creux, sur le haut duquel est plantée de travers une vaste perruque *in-F°* que *Bacouill* porte reculée en arrière même devant les Dames qui ont tout le temps de considérer la beauté de son crâne. Ce grave personnage ne rit pas plus qu'un animal, il daigne seulement quelquefois sourire, mais d'un sourire aussi perfide que niais et sardonien qui laisse plus qu'entrevoir deux rateliers pourris de dents mal propres et cariées, qui heureusement manquent par devant. Il est si sot qu'il ne se croit pas même un

(a) La destinée de Bouillac semble marquée de la fatalité. Nous ne connaissons de lui que ses victimes, ce qui peut passer pour une piètre recommandation. La seule biographie qui nous soit parvenue de lui est celle-ci : peut-on en garantir la véracité ?

Bachelier de Cahors, de science courte, il réussit cependant à se pousser à la place de Médecin des Enfants de France : les pires infortunes l'y attendaient. Le 22 Juillet 1746, la Dauphine, Marie-Thérèse, meurt d'une puerpérale : l'autopsie, à la demande du vieux Peyrat, l'accoucheur, est ordonnée : elle prouve que la délivrance avait été conforme aux règles de l'art : aussitôt Bouillac devient la cible des faiseurs d'estampes et de couplets, on le représente au chevet de la Dauphine, pourvu d'oreilles d'âne et conduisant la Mort.

En 1748, il cache la variole de Madame Adélaïde, risquant ainsi de laisser contaminer Louis XV.

Le 30 Janvier 1749, la nouvelle Dauphine, Marie Josèphe de Saxe, fait une fausse-couche : c'est la faute à Bouillac.

Ces morts retentissantes constituent le principal de son œuvre, car il ne laissa rien, que ces amers souvenirs. (B)

Ignorant. Pour en juger, il ne faut qu'un coup d'œil sur sa physionomie ; avec ces traits-là la nature n'a jamais donné aucune sorte d'esprit.

Bacouill ne sçait rien, il ignore très parfaitement le Latin et encore plus parfaitement la Médecine. C'est pourquoi les Facultés les plus *Borgnes*, comme celles de Rheims, de Caen, de Bourges, de Douay, de Pont-à-Mousson, etc. n'ont point été assez complaisantes pour lui donner son bonnet, que tant d'autres achètent pour deux Louis et quelques phrases de mauvais Latin. Bacouill n'est que Bachelier de Cahors. Ses Lettres à force de crédit, sont venues par la poste ; il étoit à Versailles le jour qu'il auroit dû être à Cahors, par la datte de son parchemin. C'est ce qui a été très bien prouvé par les diligentes recherches de Jonquille*. Où ce prétendu Médecin a-t-il donc pris ses grades ? Au jeu, Il a joué d'abord avec les servantes et les laquais, ensuite avec des gens plus distingués, c'est-à-dire avec les femmes et valets de chambre, et enfin avec les Maîtres, les Seigneurs, et les premières Dames de la Cour. Un Ministre qui se connaît trop en mérite, pour lui en trouver d'aucune espèce, dit que ce demi Docteur ne traite jamais que ceux avec lesquels il joue. Bacouill a été par là porté de main en main, comme un jeu de cartes jusqu'au 2^e rang ; et si le plus grand malheur qui puisse menacer la France (1), arrivoit, on lirait un jour dans les Fastes de la Médecine Française, qu'un homme sans figure, sans vigueur, sans talens qui puissent le faire aimer des femmes ; sans esprit, sans aucune sorte d'éducation, en un mot sans autre science que celle du jeu, est parvenu à une place, qui, grace aux intrigues de Cour, ne prouve rien pour le mérite, mais pour laquelle il n'est jamais d'assez excellent Médecin. Un Bacouill serait devenu l'*Archiatre* des François. *Domine salvum fac Regem*. Mais en faisant des vœux pour le père, qui ne trembleroit pour le fils, si un tel Médecin pouvoit avoir la confiance d'un Prince aussi éclairé, un Médecin qui tremble plus que *Jonquille* même, à la moindre nouvelle de la marche des ennemis, dont la tête tourna de frayeur à la première décharge de Mousqueterie de la Bataille de Fontenoi, qui trouvant un petit cheval sans selle, le monte à poil, et s'enfuit au grand galop, si troublé, qu'il pensa se jeter dans l'Escault, et sema l'alarme dans tout le quartier du Roi, qu'il comptoit vite abandonner, pour se rendre à Lille. Un tel poltron, même avec du sçavoir, seroit dans le besoin d'un grand secours à son Prince.

Envisageons Bacouill, comme Praticien. On ne peut aimer ce qu'on ne connoît pas, c'est pourquoi il dit qu'il n'aime pas les remèdes ; qu'ils vont d'un côté, et la nature de l'autre, qu'ils ne se rencontrent jamais, que d'ailleurs avant d'arriver au lieu de la destination, ils ont perdu leur première vertu, semblables à ces vents qui après avoir traversé la Méditerranée, ont changé leur sécheresse en humidité (2). Voilà les raisons solides pour lesquelles Bacouill n'ordonne presque jamais rien ; esclave d'une

* Marceau (en réalité Marcot.)

(1) La mort du Roi. (B)

(2) Il n'y a là rien de risible ; un grand nombre de remèdes n'atteignent leur destination qu'après avoir été transformés, par les réactions des organes et des milieux traversés. (B)

ignorance invincible, il croit l'être de la nature, et quoiqu'il n'ait rien dit, en affirmant que les remèdes ruinent le tempérament, il a persuadé ceux qui l'écoutent ; car il veut être écouté, même lorsqu'il parle Médecine ; et à ce sujet vous allez voir qu'un jour sa vanité lui coûta cher. Vous dormez, disoit-il au ronfleur ambulant de la Faculté, dans une consultation chez Mme la Duchesse de V... Non, Mr., reprit Philantrope*, j'ai trop de respect pour Madame la Duchesse, et trop d'envie de soulager ses maux ; mais c'est vous qui avez dormi dans tout ce que vous avez fait, et qui dormez encore dans tout ce que vous dites. Quelle foudroyante réponse.

Mais voici une bien plus forte attaque. Bacouill n'aime pas plus les médecins que les remèdes. Il seroit à souhaiter, disoit-il en bonne compagnie, avec son ton de capucin et son petit air plat, doucement décisif qu'il n'y eût point eu de Médecins dans le monde, la plupart ne savent rien, et le savoir des autres pourroit être mis dans une page, Il en jugeoit par le sien propre. Un Philosophe sévère qui ne pardonne rien, et dit avec force les plus dures vérités, releva vivement la proposition du petit Hérétique. Permettez-moi, dit-il, Mr., de vous faire connoître les conséquences de ce que vous venez d'avancer. Cela ne peut partir que d'un fond d'orgueil trop choquant. Car, ou vous êtes un homme extraordinaire, ou vous êtes un de ces Médecins que vous méprisez. Or que vous soyez un homme rare, un de ces génies qui semblent avoir épuisé tous les bienfaits de la Nature, c'est ce que vos conversations ordinaires, l'instinct que vous montrez, et l'aveu même de l'ignorance des gens qui vraisemblablement ont autant de mérite que vous, et peut-être davantage, ne permettront jamais aux connoisseurs de penser. Vous partagez donc le mépris dont vous honorez vos Confrères. Je dis plus, ajouta l'Argumentateur, ou vous avez de la conscience et de la religion, ou vous n'en avez pas. Si vous n'avez ni conscience, ni religion, il faut vous chasser de la Société, comme un homme indigne de la confiance de qui que ce soit, dans aucun genre. Et si vous en avez, vous ne devez point, pensant comme vous faites de la Médecine et des Médecins, abuser de la crédulité du Public, aisément dupe d'un homme en place ; si vous êtes honnête homme, vous devez cesser de tromper, et même de tromper ceux qui vous enverront chercher : vous êtes même obligé en conscience de remercier la Cour (que peut-être vous ne ferez que prévenir) et abdiquer une place que vous n'êtes pas en état de remplir. Par conséquent, si loin de vous retirer, vous mettez tout en œuvre pour que la protection, ou plutôt la plus aveugle prévention vous y soutienne, vous êtes un misérable qui n'avez pas le moindre sentiment de Religion, d'honneur, ni d'humanité, et tant que je vous verrai dans le rang que vous occupez, je vous regarderai avec raison, comme le plus malhonnête et le plus méprisable des hommes. Ce Philosophe connoissoit à fond quelle doit être la Religion du Médecin, matière que nous exposerons dans la dernière partie de cet Ouvrage (a).

Ce second point de la Politique de Bacouill, comme vous voyez n'a

* Moulin en réalité Molin.

(a) La Mettrie ne réalisa ce projet que dans l'ouvrage de Pénélope (B).

pas tant réussi que la première. C'est qu'il vaut mieux dire du mal des remèdes, que beaucoup de malades haïssent, que des Gens, à qui on connoît du mérite et des talens. En n'ordonnant rien ou seulement quelques bagatelles, un lavement d'eau de rivière, un amandé (1), une prise de Thériaque ou de petit lait on flatte les personnes dont on adopte les préjugés, mais en calomniant un Corps respectable, on démasque sa propre ignorance, et il y a trop à perdre à ces comparaisons.

La Gazette est la dernière baze de la politique de Bacouill, il lit exactement toutes sortes de nouvelles pour les débiter ensuite. N'ayant ni lettres, ni latinité, de quel autre côté eût-il pu se tourner ? Il décide sur les événemens de la guerre et de la paix, mais il s'épargne toujours la peine de répondre à toutes les difficultés, en disant seulement *non*, avec son ton ordinaire. Ce mérite à des charmes aux yeux des Nouvellistes. Que voudriez-vous qu'ils fissent d'un Médecin qui ne sçauroit que Bruxelles sera pris dans peu de jours ? M... a donc raison d'avoir fait sentir combien la politique est nécessaire au Médecin. Que peut sçavoir un homme qui ne lit pas même la Gazette ? Mais s'il ose la mépriser, le moyen de se fier à un esprit petit-maître, qui dédaigne ce qu'il y a de plus solide, et ce qui fait la science de tous les Honnêtes gens ! Je ne sçai si celle de Bacouill lui a procuré beaucoup de pratique, mais je sçai que dans le Palais de son Prince ce grand politique est peu respecté. Il prenait tous les jours un fauteuil dans le Caveau (2), selon le rapport de Mr. B... on fut blessé de cette affectation, et pour l'en punir, voici le tour de Page qu'on lui joïa. A la place du fauteuil, on mit une chaise percée avec un baquet plein d'eau par dessous, on couvrit adroitement le trou d'un tapis, qui n'empêcha pas le vilain C... de Bacouill de tomber dans l'eau, devant bonne compagnie, qui en rit encore de souvenir.

Les grands hommes ne sont pas seuls singuliers. Bacouill qui est des plus petits, oublie quelquefois son système de ne rien faire aux malades, il tombe même dans un si grand excès contraire, qu'il prescrit de faire des saignées de demie en demie heure jusqu'à ce qu'il revienne. Mais le moyen de se souvenir, en joïant gros jeu au piquet, de ce qu'on a promis ! Et est-il étonnant qu'un Médecin de tapis vert, dont la partie dure plus longtemps qu'il ne croyoit, et moins qu'il ne voudroit, trouve son malade mort, épuisé par l'exécution de l'ordonnance !

Voulez-vous que je vous dévoile toute son impudence. Il a fait faire par un Médicastre (3) et par le Cousin d'un Caffetier, un libelle sur la maladie de Metz. C'est là qu'il ose affirmer qu'on a pensé tuer le XXX (4).

(1) Amandé. Emulsion d'amandes. « Elle est connue et pratiquée par plusieurs dames, qui ont soin de leur santé et de leur embonpoint. » dit Charas. On les préparait en pilant 2 onces d'amandes dépouillées, puis on dissolvait dans 10 onces d'eau de veau, et l'on édulcorait.

(2) Le Caveau. Il s'agit de cette société littéraire et bachique, dont les réunions se tenaient le premier dimanche du mois au carrefour de Buci. Les beaux esprits y fréquentaient. Dispersé en 1739 le Caveau se reconstitua, et se poursuivit, malgré de nombreuses éclipses, jusqu'au milieu du siècle dernier. (B)

(3) Lettre sur la Maladie du Roi, anonyme (par Castéra). (B)

(4) Le Roi (B)

Médicastre expose le traitement des Médecins, comme s'il y avoit présidé, tandis qu'il ne fut appelé qu'à l'extrémité, et ne fut d'aucun secours qu'à lui-même, dans cette fatale conjoncture, et il fait dire à Bacouill, qui arriva encore plus tard que *Médicastre*, que la fièvre maligne de Metz étoit factice, c'est-à-dire l'ouvrage des Médecins.

Je ne suis pas surpris qu'on donne de l'esprit à Bacouill, il en donne lui-même et veut apprécier le mérite. Il dit que *Qualisnasmus* (1) (ce génie qui d'un regard peut l'écraser) est bon sur le papier et ne vaut rien sur le cuir. Il est naturel à l'amour propre de chercher à se venger du mépris. Quel insecte ne pique pas, quand on l'irrite ?

Je viens de peindre un guérisseur que tous les habiles gens qu'il méprise, regardent comme l'excrément de la Médecine. J'en demande pardon au Lecteur, ce portrait est par trop dégoûtant, mais il est d'après nature. Vous sentez que je n'ai garde de confondre un Bacouill avec aucun de ses Confrères, quoique j'emploie le même pinceau à peindre les défauts, les ridicules et les vices de tous. Qu'il n'ait donc pas la vanité de chercher quelque motif de consolation dans les comparaisons que son amour-propre pourroit faire, ni enfin de se confondre avec aucun des Médecins dont je vais parler.

SUITE DU PORTRAIT DE BACOUILL (2).

Tout le monde sait la Tragique Histoire de Madame la Dauphine. Elle étoit mourante, le soir du second jour de ses Couches (21. Juillet 1746) on fut chercher Bacouill qui venoit de se mettre au lit. Il se lève, tâte le poulx de la Malade, et dit : *ce n'est rien ; Mesdames* ajouta-t-il, en regardant les Femmes, *vous pouvez presque toutes sur ma parole aller vous coucher* : et lui d'y retourner. Deux heures après, la Dauphine est plus mal ; on éveille le Médecin ; il se lève, en rechignant, arrive, retâte le poulx, et dit : *chiffonage que tout ceci ; au nom de Dieu soyez tranquille* ; et repart. A six heures du Matin, M. le Dauphin se lève pour voir Mme la Dauphine qui le fit demander, se trouvant toujours de plus en plus mal. On rappelle Bacouill qui les tranquillise encore l'un et l'autre. Une heure après cependant la Malade étoit aux portes de la Mort. Toute la Cour étoit en pleurs. Notre Docteur seul avoit l'air assuré et intrépide. *Il n'y a*, dit-il, *qu'à faire une saignée de pié* ; on la fit ; le mal empira. *Il faut redoubler*, dit-il ; on redoubla ; et à la fin de la seconde saignée à neuf heures du Matin (22) mourut cette Princesse. Quelle audace de la part de *Bacouill* d'avoir osé se charger seul d'une pareille entreprise ! car il n'appella aucun de ses confrères.

On ouvrit le Corps ; chacun convint que la Princesse avoit été très

(1) Quesnay. (B)

(2) Ecrit en 1750, dans le Supplément à l'Ouvrage de Pénélope.

bien accouchée. Il en fut dressé un procès verbal, qu'on fit signer aux Médecins, et notamment à *Bacouill*. Cela ne l'empêcha pas de charger l'Accoucheur. Mr. Perrart qui a et mérite la confiance de la plus belle moitié du monde, avait eu le malheur de déplaire à son Maître, en présence duquel *Bacouill* l'avait accusé ; lorsque *Probus*, cet homme respectable, qui fut ami de la Vérité et de la Paix, eut le courage de dire au Roi, qu'on en avoit imposé à Sa Majesté, et que l'Accoucheur n'avoit aucun tort.

Bacouill doit rendre grâces à la Clémence et aux Bontés de son Maître. Quand même ses Confrères n'eussent pas été plus éclairés que lui, il ne devoit pas négliger leurs Lumières. Il eût été puni sans doute, s'il eut sa cause à plaider devant des Juges aussi sévères que Médicis. Elle vouloit faire pendre Mazille, pour avoir fait saigner Charles IX, sans avoir daigné consulter Piètre et Duret, les deux plus grands Médecins de leur siècle. Ce Mazille étoit un homme sans Lettres, tel que *Bacouill*, et comme lui parvenu, à force d'intrigues à la première place ; mais moins heureux, en ce qu'il avait affaire à une Méchante Femme. *Bacouill* en a été quitte, pour être trois jours dans sa chambre, sans oser se montrer dans les ruës, de peur d'être lapidé ; mais non sans jouer au piquet. Voici une Epigramme contre ce Docteur.

*Jadis le Grand Henry finit sa destinée
Sous tes coups Meurtriers, infâme Ravailiac ;
Fille de ce Héros, non moins infortunée,
Tu pérís sous les coups de l'ignorant B.....
Ravailiac expira dans l'horreur des supplices,
Mais B..... impuni sous des Juges trop doux,
Réservé pour l'Enfer à d'autres Sacrifices
Immolera les Sœurs, les Enfants et l'Epoux.*

Une partie de l'Horoscope est déjà accomplie, comme on le verra dans un moment. Dieu nous préserve du reste.

Non seulement les Poètes n'ont pas ménagé *Bacouill*, et ont fait bien d'autres Vers sanglans contre lui, mais ses *bons Amis de Cour*, l'ont fait représenter dans des Estampes, tâtant le poulx de la Dauphine, comme Midas, avec des Oreilles d'Ane. Tout cela, pour rendre service à la Famille Royale, en tachant de lui dessiller les yeux, sur l'ignorance et la présomption de ce détestable Médecin. Moi-même, que je puis bien citer ici, à ce que je crois, tout Alétheyen que je suis, et par conséquent ennemi déclaré de l'ignorance et de la Témérité, je n'ai pû détronner ce Midas. Les grands coups que je lui ai portés ont été vains. J'en suis fâché pour ses Malades, ils n'ont fait qu'un bruit semblable à celui des flôts de la Mer, qui viennent se briser contre un rocher.

Un homme de mérite eût été perdu ; mais les Sots et les ignorans l'emportent tous les jours sur les habiles gens et le génie. La Cabale qui a élevé les uns, les soutient contre tout ce qui pourrait les renverser, au

lieu que les autres ne se soutenant ordinairement que par leur mérite et leurs talens n'ont qu'un appui bien foible et bien misérable.

Que notre Zèle pour le Bien Public n'ait rien à se reprocher, (car la haine personnelle n'entre ici pour rien, n'ayant jamais fait que quelques Quadrilles (1) avec *Bacouill*, qui par conséquent ne m'a pas même ennuyé) essayons encore un petit coup de Collier. Après cela, *Qui vult decipi, decipiatur*. Si par hasard mon ouvrage tombe entre les mains de quelques Seigneurs de la Cour, ils pourront attester que je n'avance rien qui ne soit vrai.

Bacouill donc ayant porté, comme je l'ai dit, les coups mortels à l'Auguste Mère, vient encore depuis peu d'assassiner l'Enfant par une ignorance, si ce n'est pas barbare, du moins dont il y a peu d'exemples dans la plus aveugle pratique. L'enfant de cette infortunée Princesse, âgé de onze mois, avoit des Convulsions causées par les dents ; il ne s'agissait que d'amollir les gencives, ou de les couper, ou d'aider les dents à sortir de leurs Alvéoles par des remèdes internes que tout le monde connoit (2). Notre Docteur qui attribuoit cet agacement des nerfs à des matières putrides renfermées dans les premières voyes donna l'Émélique et la mort en même tems. Madame Adélaïde pensa subir le même sort. Cet Ignare avoit pris pour la gale, les premiers boutons de la petite vérole de cette Princesse ; il voulait lui donner du soufre et de l'Antimoine (3). Heureusement on apella un des plus Savans Médecins de l'Europe et qui plus est, des meilleurs, M... (4), à ce qu'on me marque.

*Grand Dieu, Sauvez l'Epouse avec l'Auguste Epoux ;
Midas, le Roi Midas, les ensorcelle tous !*

Ce n'est pas sans raison que je m'écrie ainsi. Vous savez que Mme la Dauphine d'aujourd'hui venoit par sa Grossesse de remplir les Vœux de la France, lorsque ce malheureux *Bacouill* s'imaginant que les règles n'étaient pas naturellement supprimées, ordonna le Safran de Mars (5) qui produisit un écoulement forcé, dans lequel nageoit un Embryon bien formé de la longueur du pouce ; bévuë terrible et punissable, que n'eût point faite le grand Fernel, lui qui au lieu de stériliser, pour ainsi dire la fécondité, trouvoit si bien les moyens de féconder par son Art la Stérilité la plus décidée en apparence. Quelle différence d'un homme à un homme, d'un Médecin à un Médecin, d'un Fernel à un *Bacouill* !

(1) Quadrilles, ancien jeu de cartes. (B)

(2) Sauf moi ; Si ce problème de l'odontocie était alors résolu avouons que nous en avons perdu la solution ! (B)

(3) Disons à la décharge de Bouillac que la Gale — étant donné le manque d'hygiène de la Cour — se rencontrait beaucoup plus fréquemment qu'aujourd'hui : ajoutons que les lésions de grattage déforment considérablement l'aspect de la dermite acarienne.

(4) Sénac (B).

(5) Sesquioxide de fer hydraté.

CHAPITRE III

PORTRAIT DE JONQUILLE (a).

Vous nommerai-je cette jaunisse brune tristement ambulante, cet ennuyeux Hippocondriaque, qui ressent toujours tous les maux dont les autres se vont plaindre à lui, qui fait bailler la santé et endort ses malades sans opium ? C'est le Médecin *Jonquille*. Staahl suppléoit à l'opium par sa poudre tempérante, ou plutôt il croyoit dans sa prévention chymique y suppléer.

Jonquille, l'heureux Jonquille, qui s'amuse en m'ennuyant n'a besoin ni de l'un, ni de l'autre, il n'a qu'à conter quelques capucinades, il conte aussi bien que le Grand-père d'*Amanz-ai* ; de plus la scène de toutes ces histoires est toujours à Montpellier, où l'on croit être, où l'on voit tout ce qui se passe, par la force de l'imagination du conteur de Jonquille.

Il arriva de cette ville en 1736, plein de lui-même et sous une fausse apparence de douceur et de modestie, ne manquant jamais de fréquente occasion de se rendre justice, et de vanter partout son succès. Vous sçau-

(a) Eustache Marcot, né en 1686, avait pris ses grades à Montpellier. En 1732, il fut nommé au concours à la place vacante que laissait libre le départ d'As-truc. On ne sait à quelle date il quitta cette ville pour Paris, mais en 1744 il avait acquis assez de réputation pour qu'on l'envoyât, avec Molin, soigner le Roi malade à Metz. Il devint Médecin ordinaire du Roi et des Enfants de France ; et mourut en 1755.

Fort habile, fort sage et fort assidu à son devoir, disent les contemporains, mais d'un abord mélancolique : brouillé avec sa femme le jour même de ses noces, et l'ayant laissée à Montpellier, il avait une solide réputation de ladre et d'original. Il vendait la bougie dont on lui faisait présent et laissait les clients geler dans son salon ; il accumulait les louis d'or dans un petit cabinet où il pénétrait seul.

Il avait beaucoup vu, et passait pour un excellent clinicien ; malheureusement, avant de mourir, il brûla toutes ses observations. Il n'avait publié que deux mémoires, l'un sur un monstre, l'autre sur un anévrysme de l'aorte. (B)

rez qu'il n'avoit jamais exercé la Médecine avant le système de Law, parce qu'il ne l'aimoit pas, et que nouveau *Crispin*, son père l'avoit fait Médecin, malgré lui, de sorte qu'il n'est pas surprenant qu'il fût entièrement ignoré avant 21. Il fut même long-tems souverainement méprisé de ses Confrères, mais bientôt ils furent la dupe du mépris dont ils prétendoient l'accabler. Ce mépris même et les ressources dont il avoit besoin, et que la fortune lui fit envisager dans la pratique, lui servirent d'aiguillon. Il perça ; et fut bientôt introduit partout à Montpellier, et, si on l'en croit, il y fit toute la Médecine, répara en peu de tems les pertes immenses qu'il avoit faites au jeu dans sa jeunesse. Mais pour ne pas blesser la jalousie de ses confrères surpris de la soudaineté de son mérite et de sa vogue, et en même-tems pour se donner l'air d'un homme à bonne fortune, il faisoit la nuit ses visites, et fumoit et buvoit tout le jour. Quelle fatalité a pû faire échoïer un politique aussi raffiné ? Les Médecins, suivant leur pieux usage d'abaisser toujours ceux d'entr'eux qui s'élèvent, alloient répandant de maisons en maisons, que le Docteur Jonquille ne devoit sa réputation (et ils avoient l'indignité de le prouver) qu'à trois ou quatre Banquiers Huguenots qui lui attiroient une infinité de Consultations de l'Etranger. Mais à quoi sert la basse jalousie, si ce n'est qu'à déshonorer les mauvais cœurs qu'elle a corrompus ? Tout ce que les Médecins de Montpellier ont tenté contre le fortuné Jonquille, a servi à son avancement, loin de lui nuire. Il fut d'assez bonne heure appelé à la Cour le séjour du vrai mérite, et véritablement un Prince de l'art, tel que *Jonquille*, n'étoit pas fait pour croupir dans une Province. On eut soin avant de le mander, de le décorer du titre de Professeur en Médecine, qui étoit dû à *Fizes* et à *Rufus*. Un pareil titre est le Cordon de St-Michel, un sot à talens en a les épaules traversées, un arracheur de dents le sollicite ; le moyen par conséquent de refuser à un grand Personnage les mêmes honneurs, et qu'un Médecin du premier ordre vint à Versailles aussi nud que l'Amour, et peut-être aussi *croté* que dans *l'oraison de Mr. St-Julien*, *Jonquille* arrive donc à la Cour, avec l'illustration convenable. A son arrivée, Mr. le Duc de G... (1), l'homme du monde qui a le plus aimé son Maître, tombe malade d'un abcès au poulmon, que le malheureux Jonquille prit pour un abcès au foye. Mais quel est le Médecin qui ne se trompe point (2) ? Le grand Hippocrate prit une suture du crâne pour une fracture et ordonna le trépan.

Rien ne prouve mieux l'injustice des grands qui veulent qu'on devine, tandis que le Public ne voit rien et pardonne tout, que le tort considérable que cette légère aventure a fait à *Jonquille* ; à l'armée, sans livres, sans malades, il ne sçait où traîner son pauvre corps : à charge à lui-même, comment ne le seroit-il pas à ses bons amis de Cour ? Est-il plus employé à Versailles ? Hélas ! Non. Il a beau se vanter, cela ne prend point. Consolez-vous, mon cher *Jonquille*, tel brille à Montpellier, qui s'éclipse à

(1) Grammont. (B)

(2) Surtout ici : diagnostic différentiel particulièrement délicat. (B)

Paris. Jetez les yeux sur *Lethargus**, le plus respectable des Médecins par la probité, la douceur, et cette bonté d'âme tranquille que rien n'atteint, que rien n'émeut. Chancelier de l'Université de Montpellier, où il a professé 40 ans la Médecine, où la confiance du Public, due à une belle et grande représentation, et la plus haute considération, fondée sur quelque mérite, marchaient pour ainsi dire, à sa suite, que lui reste-t-il de tous ces honneurs à la Cour ? Ce qui ordinairement y fait naufrage, la réputation d'honnête homme, que j'aime et estime de tout mon cœur, mais qu'à pareil prix, quelque cas qu'on doive faire de la probité, je ne voudrais pas remplacer. L'honneur est une chimère, je le veux, mais elle tient un grand rang dans le monde, et s'en passer, c'est être trop Philosophe, c'est en tenir un bien petit. Enfin, mon pauvre Docteur, lisez les portraits de Douillet*, de Rufus, de Chrysologue*, après cela si vous êtes encore mélancolique et de mauvaise humeur contre l'injustice du sort, ce n'est pas ma faute, prenez-vous en à l'excès d'un amour-propre que vous vous déguisez peut-être à vous même.

SUITE DU PORTRAIT DE JONQUILLE (a).

Jonquille pense toujours par caprice et par humeur, comme sa Machine est montée, et l'est-elle jamais bien dans un Hyppocondriaque ? Triste et lugubre personnage, son imagination plus noire que sa perruque couleur de geaiet, voit tous les objets tendus de noir, et pour ainsi dire, en deuil comme elle. Feint et rusé, mais rusé sans l'adresse du Bistouriste *Orcotome*, et du Chirurgien *Gendarmo-Babil*, loüant et blamant tour à tour les mêmes choses et les mêmes personnes, tantôt ami, et tantôt ennemi des autres et de lui-même, s'il se contredit sans cesse et ne se comprend pas, comment aurois-je pu deviner une pareille énigme au premier coup d'œil ? Ami du mérite en général, ennemi déclaré du mérite particulier, furieux sur-tout contre ce Bourreau de Chinois *Fum-Hoham* (1) aujourd'hui travesti en *Démétrius l'écorcheur* (2); dévoré par l'avarice, rongé par l'ambition, bouffi par une vanité démesurée, aussi attentif à s'élever qu'à abaisser en secret ceux qui pourroient lui nuire, ou l'éclipser ; guérissant tout, excepté lui ; homme important, lorsqu'il s'entretient avec M. Damien, Portier de la Faculté, grand homme dans les cuisines et les offices, où il aime à bavarder, ailleurs pauvre Sire, misérable haire, génie plat et borné, quoique moins ignorant que son ami *Bacouill*, carcasse d'esprit comme de corps, cœur bas, Docteur rampant, enfin homme à deux visages.

* Chicoyneau.

* Videau, Ferin, Astruc (pour Sigogne, Ferrein.)

* Helvétius.

(a) 1750. — (1) La Peyronie.

(2) Incompréhensible : peut-être s'agit-il de *Démétrius* de Bithynie, médecin grec du III^e siècle ? (B).

Ma plume légère et badine s'appesantit quelquefois ; elle emporte la pièce, comme les purgatifs des Anciens, imités par Tournefort ; ou comme le Sel de Seignette de Rasou, qui, selon Jonquille, a seul la composition d'un Sel, que Géooffroi et Boulduc ont trouvée en même tems ; ou enfin, comme les Receptes du grand Daquin, que notre Docteur exalte et admire si judicieusement dans Charras. Si je ne suis pas un grand Médecin, je suis du moins, comme on voit, un grand Remède. Aussi la Faculté m'a-t-elle proscrit, comme l'Emetique, ayant Erosiatre et Crysologue à la tête, de même qu'elle eut autrefois Gui-Patin de pareille et mince Doctrine.

CHAPITRE IV

PORTRAIT D'EROSIATRE*. (1)

Pour faire connoître Erosiatre, je n'ai qu'à parler de son aimable fils. On sçait qu'il a dégénéré de son Père, comme le Papillon dégénère de la Chenille, ou comme un Oranger greffé sur un pomier sauvage. Je sçai de lui des traits du cœur le plus noble et le plus grand, mais pour ne vous donner que l'idée de son esprit, il joint la justesse à l'agrément, et la meilleure philosophie à l'harmonie des plus beaux vers. Le Père est encore moins obligé de ressembler au Fils, que le Fils au Père. C'est pourquoi le patelin et doux Erosiatre a peu d'esprit, peu d'érudition, et nulles profondes connoissances dans son art. Le moyen, disoit *Julien*, qu'il eût été bon médecin ! Vous sçavez qu'il est né d'un Hollandois qui vint

(1) La dynastie des Helvetius remonte au médecin du prince d'Orange célèbre surtout comme alchimiste. Le deuxième du nom vint s'établir à Paris, où il fit fortune en introduisant en thérapeutique l'ipécacuanha. Le quatrième fut le célèbre philosophe. Celui dont parle La Mettrie fut le troisième, Jean-Claude-Adrien, né à Paris le 18 juillet 1685. Reçu Docteur en 1707, il acheta en 1713 une charge de médecin par quartiers de Louis XIV.

Probe, de mœurs douces, d'une grande piété, il réussit au delà de toutes les espérances: son père lui avait légué une grande clientèle, qui lui resta constamment fidèle et ne cessa de s'accroître. La Cour se l'attacha après qu'il eût guéri Louis XV d'une maladie grave : dès 1720, il acheta la charge de Boudin, de Médecin ordinaire du Roi. Son ambition alors ne connut plus de bornes et il rechercha, avec une âpreté qui lui fit de nombreux ennemis, les honneurs et les titres. De l'Académie, premier médecin de la Reine, qui l'aimait fort, inspecteur général des Hôpitaux militaires, conseiller d'Etat, il tomba de haut, lorsque sa première attaque de paralysie, en 1746, le força à songer au repos. Il mourut le 17 juillet 1755.

Il laissa de nombreux ouvrages d'inégale valeur, des mémoires (sur la digestion, sur le poumon, sur la salive, sur le grêle) des observations (sur une opération césarienne, sur la petite vérole : cette dernière engendra une interminable querelle, entre Helvetius et Besse, qui fit couler de part et d'autre beaucoup d'encre).

Ses principaux traités sont les suivants :

Méthode... pour guérir les fièvres intermittentes, 1746, in-8° ; — Principe physico-médical... 1752, 2 vol. in-8° : — il était bon observateur et ses recherches en anatomie et en physiologie ne manquent pas d'intérêt.

s'établir à Paris, et fut le plus célèbre empirique qui ait paru le siècle passé sur ce grand Théâtre des Charlatans et des Imposteurs. Ce Médecin Hollandois n'a rien fait imprimer qu'un *Traité des maladies les plus fréquentes*, dont le prudent Erosiatre auroit bien voulu retirer des mains du Public tous les exemplaires, pour en faire le sacrifice au feu ; c'est l'ouvrage d'une sage-femme, d'un faiseur de Bandages, ou, pour mieux dire, d'un Marchand d'ypécacuanha. Cette racine du Brésil, fort connue aujourd'hui, et fort employée par la plupart des Médecins dans toutes les dysenteries, de quelque nature qu'elles soient, étoit inconnue dans le dernier siècle. Un Apotiquaire de Paris la connoissoit seul, seul il possédoit cette merveilleuse racine, dont un Etranger lui avoit vanté la vertu spécifique dans la maladie souvant funeste dont je viens de parler. Il étoit ami du Médecin Hollandois, il lui fit confidence de son secret, dont il ne sçavoit pas faire usage. Il imagina que les épreuves en seroient faites avec plus de jugement par un Docteur, et enfin il lui donna tout ce qu'il avoit, et ensuite en fit venir de plus grandes provisions. Le Médecin Hollandois fit maints essais, plusieurs réussirent, non seulement parmi les Bourgeois, mais parmi les gens de qualité : tous furent séduits par la nouveauté d'un bon remède, qui cependant ne devoit pas toujours être administré avec le discernement nécessaire, par un homme borné et ignorant en Médecine ; de sorte qu'enfin il ne fut plus permis de mourir de la dyssentérie sans la nouvelle racine : et c'est ainsi que ce fortuné mortel gagna six millions, que sa fille, sœur d'Erosiatre, n'eut pas de peine à dépenser par son goût pour le faste et le plaisir auquel se prêtoit en tout l'amitié d'un Père qui en étoit idolâtre. Il faut bien effectivement qu'Erosiatre n'ait hérité que d'un médiocre patrimoine, puisqu'au lieu de s'élever à la Robe, ou à la Finance, il a daigné descendre à une profession qui a peu de relief en France. Vous connoissez ce Courtisan d'Esculape, il n'a pas la tête beaucoup plus grosse qu'une pomme de renette, dont on a pompé l'air, tout le corps est aussi petit et grêlé, et son esprit proportionnellement *angustié*. Mais l'adresse et le manège suppléent ordinairement à ce manque aux Médecins. Mr. Anodin (a), son Maître et Auteur d'un *Squelette Anatomique* qu'il lui a dédié, a eû la charité de lui faire les mémoires qui l'ont fait entrer à l'Académie. Ainsi le Maître a été le Valet, le Grosse du Disciple. C'est dommage que le pauvre *Anodin* n'ait pas eu assez de génie, pour oser se jeter dans les ténèbres de l'*Oeconomie animale*, Erosiatre n'eût pas été le seul à s'admirer dans son ouvrage, qui ne contient guères que ce qu'on peut appeler une science de Demoiselle, et qui pour cette raison se laisse à peine appercevoir entre Boerhaave et Quesnay. Nous pensons la même chose des *Observations sur la Petite Vérole*, qui auroient pu faire honneur à leur Auteur, si le fameux Anatomiste dont je parle eût été praticien. Au reste il y a trois choses qu'il faut remarquer, ou plutôt admirer dans ce *Traité*, c'est, 1° l'utilité des divisions et des subdivisions de la petite vérole, et l'exactitude de l'auteur à distinguer jusqu'à la *cohérence*, de la *confluence*, en quoi il a éclipsé

(a) Winslow.

et laissé fort loin derrière lui l'excellent Sydenham. 2°. Le danger de couper les boutons du Visage (a). 3°. La nécessité des aposèmes aigres, des jus d'herbes, des opiates, etc... mais sçachez que dans quelque mal que ce soit, *Erosiatre* n'oublie jamais de prescrire une opiate (b) à la suite des boüillons médicamenteux, et quelle opiate ! Elle ferait honneur à Avicennes, à Albucasis et aux plus grands formulistes des Arabes. Un malade qui aime les remèdes, ou plutôt son Apotiquaire, est bien heureux d'avoir affaire à un Médecin si fécond en *recettes* persuadé que rien n'est plus analogue à la simple nature que le faste de l'art, et la majesté d'une formule parfaitement peignée et bien étoffée. Quelles ressources en effet trouve-t-on dans ces Médecins aussi économes de médicaments, que de la santé de leurs malades ?

Quelques minces que soient les petits Ecrits d'*Erosiatre*, il les regarde comme un père tendre qui n'a que des yeux de complaisance pour ses plus ridicules enfants. Plein d'orgueil, il remercie son mérite extraordinaire, de la haute réputation à laquelle il vola rapidement au sortir des écoles, comme si une vogue aussi soudaine, si précocce, si peu méritée ne faisoit pas nécessairement avorter tout jeune Médecin qui a le malheur de séduire trop vite le Public. Oüi, *Erosiatre* a dû s'attendre à n'être jamais qu'un avorton de la Faculté ; les connoisseurs l'avoient prédit et voyent aujourd'hui avec douleur leur prédiction trop confirmée.

Vous désirez maintenant sçavoir quelle adresse, quelle industrie a pu fasciner les yeux de presque toute la Cour, et comment concilier le bonheur et la fortune avec si peu de talent. Rien de plus facile à expliquer, et si vous aviez plus d'usage du monde, vous imagineriez tout sans peine et me dispenseriez des détails.

Erosiatre a toujours aimé le faste et la dépense ; il a toujours attiré beaucoup de monde chez lui, par ambition, ou pour se faire de puissants amis, qui l'eussent élevé à une place dont l'a banni un prudent Cardinal (c). Sa politesse l'a donc conduit vainement à absorber la plus grande partie du patrimoine de son fils, qui ne sera pas, à beaucoup près, aussi considérable, qu'il devroit l'être. J'ai dit que ce Médecin étoit *Patelin*, et doucereux ; il mérite en effet le premier titre plus que l'Avocat qui porte ce nom, et sa douceur, est un composé fade de miel et de basses flatteries. Vrai Courtisan d'Antichambre, il auroit des reproches à se faire, s'il avoit manqué de parole aux *femmes* d'une Duchesse, et s'il passoit une matinée sans aller prendre avec elles le Caffé à la crème. C'est là qu'il faudroit voir comme il jase, et fait adroitement sa petite Cour pré-

(a) Thérapeutique chère à La Mettrie. (B)

(b) Nous disons un opiat.

Opiates. Médicaments de consistance molle où primitivement entraît obligatoirement de l'opium. Mais à cette époque, on donnait déjà le nom d'opiates, d'électuaires ou de confections à tous les médicaments mous. Cette consistance s'obtenait à l'aide de miel, en proportion convenable.

Apozèmes. Décoctions de substances végétales, devant être prises à des heures et par quantités données, ce qui les distinguait des tisanes. Souvent on leur incorporait des médicaments purgatifs

(c) Dubois.

liminaire, en attendant qu'on l'introduise au *petit jour*. Alors, discret, comme un Abbé sur la pointe du pied, il entr'ouvre à peine le rideau, parle bas et n'élève une voix attentive, qu'à mesure que les pavots de Morphée s'évaporent. De là il se transporte ailleurs, et suivant la qualité des femmes qu'il rencontre, ou qu'il visite, ou c'est un petit souris fin, qui a plus d'esprit que lui, ou d'humbles et profondes révérences ; tantôt même, il ose baiser la main, à qui on fait un petit compliment, et le baiser paroît n'avoir pas été pris sans quelque plaisir ; ce sont les plus séduisants et les plus gentils petits propos : « Vous ne m'aimez point, je le vois bien, je ne
« le sçais que trop, je m'en aperçois depuis longtemps, j'en suis fâché,
« cela est désespérant. Comment bon Dieu ! moi qui vous ai toujours tant
« aimée, moi qui soutiendrais que vous êtes la plus belle femme de la
« Cour, s'il y avoit sur cela la moindre contestation, si tous les cœurs ne
« rendoient pas à vos charmes le même hommage que le mien, etc. »
N'est-ce pas là un vrai Médecin de Cour ? Et pourquoi faut-il qu'un aussi gentil petit bon-homme fasse le malade, et aille se mettre au lit, lorsqu'il voit qu'une personne de considération est menacée d'un sinistre évènement ? Mais telle est sa politique, en ce cas, on est réduit à se contenter de son premier garçon, que le Bourgeois appelle ordinairement en sa place, dès le commencement d'une maladie.

Je finis par deux traits de la Charlatanerie d'Erosiatre. Plusieurs Médecins étrangers ont vanté le thermomètre et s'en sont servis eux-mêmes dans la pratique, pour mesurer la chaleur des fièvres, ce qui dispenseroit de tâter le poulx, si la commodité du tact n'étoit préférable à l'instrument le plus portatif (a). Erosiatre cependant fait usage du thermoscope mercuriel de Fahrenheit, et il regarde avec une bonne loupe non-seulement les yeux, la langue, et le creux de l'estomac, un cul fistuleux, gangrené, etc. Voilà le premier trait, et voici le second. Appelé avec son gros Cousin *Decem* (b), il lui fit appliquer la main sur l'omoplate d'une jeune Dame qui étoit sujette à d'énormes palpitations de cœur ; de son côté, qu'il avoit habilement choisi, il prenoit le tétou gauche, qu'il pressoit avec force, en recommandant à l'épais Cousin d'appuyer en même tems. Poussez, Cousin, dit-il, y êtes-vous ? ouïi, j'y suis, je pousse, répond le Cousin. Eh bien, reprit gravement Erosiatre, que dites-vous, que sentez-vous ? *Dico*, repartit le sot Cousin, *dico* que je ne sens rien ! Il faut avouer qu'il y a des malades bien simples, et des Médecins qui sont de grands originaux.

SUITE DU PORTRAIT D'EROSIATRE (c).

Si j'étois Vindictif, j'ajouterois mille traits au Portrait d'Erosiatre, et j'y mettrois la dernière main. Je le peindrois, comme un des plus petits génies qu'il y ait en Médecine comme un homme dont l'imagination peut

(a) Le thermomètre depuis à fait son chemin ! (B)

(b) Diste. (B)

(c) 1750.

bien se comparer à un Champ stérile, où il ne croît que de la *Vanité*. Parlant de lui-même sur le ton d'un Intendant de Province, il dit en se regorgeant : « un homme comme moi ! *barbouiller* un homme tel que moi, « le donner en spectacle comme les autres ». Ne pas le distinguer n'avoir pas de lui enfin la même opinion qu'il a de lui-même ; il est vrai que c'est un cas pendable ! J'ajouterois qu'il est haut et insolent avec ses amis, dont il aime à se faire craindre, bas et rampant avec ceux dont il redoute la supériorité, ou qui sont ses ennemis déclarés. Mais je ne serois pas encore sûr qu'il sentît l'atteinte de Vérités encore plus mortifiantes que celles-ci. Et pourquoi ? C'est que comme il ne parle jamais que par Ironie, il croit volontiers que c'est ironiquement qu'on dit du mal de lui. L'Ironie est sa figure favorite ; qu'il la manie joliment ! « Mr, dit-il, est un Sot, un « ignorant, un second *Orcotome*, qui ne sait ni se taire ni parler. La « petite Duchesse est laide, affreuse, horrible, épouvantable. » (car il est riche en Epithètes), « comment peut-on avoir du plaisir à regarder, « à contempler, à dévorer des yeux ce minois-là. Et cette gorge ? qu'elle « est noire, molle, etc. Mon Carosse passerait dans l'entre-deux. Ah fi ! « mais fi donc, vous dis-je, cachez ce sein, vous ne réussirez point à me « tenter, etc » ? Et puis de rire à gorge déployée ; car telle est son Epigramme, il finit tout par là ; voilà le bel esprit de ce gentil vieux vilain petit Docteur. Mais n'est-ce point trop ouvertement rompre avec tout respect humain, que de manquer ainsi à un homme en place, à un petit Prince d'Esculape ? Passe encore, si sachant bien prendre le ton de cet agréable Docteur, je possédois aussi bien l'Ironie que lui, ou Chirac ! Car alors je pourrois, sans compromettre la Vérité, finement vanter la force et l'étendue de son génie, la perfection de ses Ouvrages, l'élégance de son génie, la perfection de ses Ouvrages, l'élégance de son Stile, la profondeur et l'étonnante variété de ses connoissances, comme notre *beau Fils* loué l'esprit, le savoir et la beauté. Elevé ainsi à force de bras, Sydenham mis en regard de son *excellence*, ne seroit qu'un médiocre Auteur dans la petite vérole ; il l'emporteroit aussi dans l'oeconomie animale sur Boerhaave, Mr XX et Quesnai. Enfin me plaignant sur les toits des passerois que ce Prince de l'Art a *injustement* essayés (ne sutor ultra crepidam) je le comparerois à un Astre brillant levé sur l'Horizon de la Médecine, pour l'éclairer, et sur lequel son Maître laissant là celui qui a sauvé son Turenne, ne peut en fin manquer de jeter les yeux à la mort de l'honnête *Probus* (1). Sans doute, (ah ! que n'ai-je cette charmante astuce de stile ingénieusement équivoque) la bonne recette pour empoisonner, à peu près, comme on donne la petite vérole en Chine, tous mes ennemis. En effet par cet Art le poison que j'appête ici, *grosso-modo*, réduit en poudre impalpable, se trouveroit invisiblement caché sous des fleurs que la vanité d'un sot aime à flairer. Voilà donc le venin pris par le nez, et par conséquent ce nigaud d'Erosiatre empoisonné sur le champ et tué, pour ainsi dire, par ses propres armes.

(1) Chicoyneau. — Il mourut en 1752 : Helvétius à cette date était paralysé depuis 6 ans !

CHAPITRE V

DE LA ROSE (1).

Vous connoissez ce Médecin, ou plutôt ce Sçavant ; il a commenté un Roman qui porte son nom (2) il travaille à un Glossaire sur notre ancien langage, il a rassemblé un nombre infini d'ouvrages qui forment une des plus curieuses Bibliothèques de Paris. Les livres de Médecine en occupent la plus petite partie, c'est la science à laquelle il s'est le moins appliqué. Il a toujours été fort curieux des connoissances tout-à-fait étrangères à son Art, et principalement des Editions les plus rares et les plus belles. Il sçait le Grec, le Latin, l'Anglois, et mérite d'ailleurs le titre d'Homme Sçavant. Son sçavoir lui a ouvert toutes les portes, et s'il l'eût voulu, il eût été aussi employé que *Philantrope*. Mais il a préféré son Cabinet au Public qu'il a dédaigné. Il n'a réservé sa Médecine que pour ses amis, qui plus mal traités vraisemblablement par un Littérateur, que par un Praticien, ont bien de la bonté de croire lui avoir obligation de la préférence.

Ce nouveau *Ducange* auroit dû au contraire ne pas abuser de leur trop grande crédulité. Pourquoi l'amour-propre rend-il l'amitié si peu scrupuleuse ?

(1) André FALCONET, le célèbre correspondant de Guy Patin, avait toujours vécu pour les livres, et la bibliothèque qu'il avait composée à Lyon passait pour la plus belle de France. Son fils, Noël, docteur de Montpellier, continua la tradition et son petit-fils, Camille, dont il est question ici, n'eut que peu de mérite de poursuivre, éclectiquement, les collections de belles reliures et d'éditions de bibliophile.

Ayant fait à Paris et à Lyon de solides humanités, il commença sa médecine à Montpellier, mais, rompant avec la coutume familiale, la termina en Avignon, pour se faire presque aussitôt agréger à Lyon.

Docteur, il n'eut pas besoin d'exercer, sa fortune suffisant à ses goûts, et la bibliomanie, en cette heureuse époque se contentant de peu. Passionné pour l'étude, il s'assimila rapidement à tout ce qu'on pouvait enseigner alors, tant dans l'ordre des lettres qu'en celui des Sciences : il prit l'habitude de réunir chez lui les érudits lyonnais, créant ainsi, avant le titre, l'Académie de Lyon.

Falconet en 1707 se rendit à Paris pour quelque temps ; il n'en devait plus repartir : son père y exerçait, très prisé par l'aristocratie ; la ville et la cour conspirèrent pour garder le fils : on l'accabla de prévenances, on le chargea de titres, on le submergea d'honneurs ; pour lui, les cabinets et les librairies s'ouvraient généreusement : les savants, les philosophes, les historiens se réunissaient chez lui, le dimanche matin à la messe des *Gens de lettres* ; faisant ainsi une concurrence déloyale à l'Académie des Inscriptions qui l'avait cependant accueilli depuis 1716.

Il mourut le 8 février 1762, à 91 ans.

Il n'écrivit pas, estimant sans doute que toute la science humaine tenait en ses 50.000 volumes, et n'ayant rien à dire qui méritât d'être dit. son éloge fut prononcé à l'Académie des Inscriptions par Le Beau.

(2) Nous n'avons pas retrouvé ce travail (B).

CHAPITRE VI

DE CHRYSOLOGUE (a).

« Grammaticus, Rhétor, Geometra Pictor, Aleptes, Augur, Scenobates, Medicus, Magus, omnia novit. »

Voilà encore un Sçavant, mais subalterne. Géomètre, Etimologiste (2), Antiquaire, Théologien, et Théologien Moliniste, pour plaire aux Jésuites dont il est le Médecin, et à un Cardinal dont il s'est prudemment fait un

(a) ASTRUC Jean, originaire des Cévennes, naquit à Sauve le 19 mars 1684, jouit durant son existence qui se poursuivit durant 82 ans, d'une notoriété que l'on ne comprend plus aujourd'hui : docteur de Montpellier, en 1703, il analysa avec la plus grande application tous les auteurs anciens et modernes, les commentant la plume à la main, ou les remisant dans un repli de sa mémoire. Son érudition étonna ses concitoyens qui pressentirent en lui une valeur : aussi la Faculté le nomma-t-elle Professeur par intérim pour remplacer Chirac parti aux armées avec le Duc d'Orléans ; et durant 4 ans, 1706-1710, il put donner sa mesure. Nommé à Toulouse, il y professa l'anatomie, de 1711 à 1715 ; il en revint pour reprendre — et cette fois à son compte la chaire de Chirac (1716).

C'est vers 1728 qu'il se décida à gagner Paris, *quaerens quod devoret*, car à Montpellier il avait tout lu et tout appris : il manquait à la fois de matériaux et d'instruments de travail : seul Paris pouvait suffire à son activité. Il y vint précédé de sa flatteuse réputation, et la foule se rua à son cabinet : le roi de Pologne le prend pour premier médecin (1729) ; Louis XIV l'année suivante le range au nombre des consultants : en 1731, le voici professeur au Collège de France ; enfin, suprême honneur, la *Saluberrima Facultas* l'adopte en 1743.

Si son savoir ralliait l'unanimité des suffrages, son caractère passait pour assez peu digne. Grimm nous le montre « fripon, méchant, en un mot très mal-honnête homme. Il était violent et emporté, et d'une avarice sordide. Il faisait le dévot, et s'était attaché aux Jésuites, dans le temps qu'ils avaient tout crédit et toute puissance : il est mort sans sacrements parce qu'il ne voyait plus rien à gagner pour l'hypocrisie au delà du trépas : c'est un savant et un méchant homme de moins ». La belle oraison que voilà !

Le catalogue de son œuvre comprend toutes les branches des Sciences et des Lettres, des Mémoires sur les pétrifications de Boutonnet, le redressement des plantes, sur les livres dont s'est servi Moïse pour composer la Genèse, ou sur l'Histoire de la Faculté de Montpellier.

Mais ses principaux ouvrages restent le *De morbis Venereis*, qui eut de nombreuses éditions, le *Tractatus pathologicus* le *Tractatus therapeuticus* ainsi que le *Traité des Tumeurs* et le *Traité des maladies des femmes*.

Il écrivit de nombreuses lettres, et des libelles pour les médecins contre les chirurgiens.

(2) Variante : Géomètre c'est-à-dire mauvais géomètre. (Exemplaire personnel) (B).

appui (1) Jurisconsulte, Politique, Historien, Naturaliste, Médecin, au fait d'un grand nombre de Langues, il a travaillé sur le langage Celtique et il paroît désespéré de ne pas sçavoir le Chinois, aussi bien que Fourmont. Il sçait tout jusqu'aux chemins des Romains dans le Languedoc, il a tout étudié, tout appris, excepté son métier, comme disoit Mr. Chirac. Mais cet homme, qui est tout et n'est rien, en a imposé par l'universalité d'un sçavoir nécessairement superficiel. En écrivant l'Histoire de la Vérole, il a fait croire à des Lecteurs peu éclairés qu'il n'ignorait pas le traitement de cette maladie. Il y a même des gens de Lettres qui ont imprimé que depuis un demi-siècle, le génie Anglois n'avoit rien produit en Médecine qui fut comparable au *Traité de Morbis Venereis*. Mais ces auteurs, à ce que je vois, sont peu versés dans l'Histoire de cet Art. S'ils connoissoient seulement les œuvres de Freind (2), s'ils étoient aussi en état de comparer l'Ecrivain Anglois, au François, qu'ils sont ignorans hors de leur petite Sphère, ils sentiroient qu'il n'y a pas actuellement en France, deux génies capables d'être mis en parallèle avec celui-là, et de continuer sa belle et instructive Histoire de la Médecine.

Si la tête de *Chrysologue* est remplie d'opinions, comme ses ouvrages, qui en sont impitoyablement hérissés, les connoisseurs aperçoivent facilement que ses yeux n'ont rien vû, et qu'il n'a pas plus le caractère d'un vrai Praticien, que d'un bon Ecrivain. Ses écrits sont en effet si diffus et si méthodiquement ennuyeux, qu'on ne peut les lire qu'à cent reprises, et qu'à force de courage : et quel cas peut-on faire d'un Médecin, qui ayant préféré toute autre étude à celle de la Médecine, n'en parle et n'en peut parler qu'historiquement, et par conjectures, ou par pure spéculation ? Et quelle spéculation encore que celle d'un fermentateur, qui n'ont pas permis à ce Professeur de traiter aucune matière sans les plus grands écarts ni de saisir les nouveaux principes et la seule manière de Philosophe du Grand Boerhaave, le réformateur de l'Art ?

Chrysologue parle donc des maladies vénériennes et autres, comme des fonctions du cerveau qu'il paroît n'avoir jamais disséqué. Ecoutez, c'est ici un effort de son génie, et une de ces admirables productions bien sûres de passer à la postérité pour la faire rire. « Le cerveau, dit-il, est « composé de cellules ; au milieu de chaque cellule s'élève une colonne « comme celle qui est dans le réfectoire de *Saint Martin Deschamps* (et qui « lui en aura peut-être fourni l'idée). Les nerfs aboutissent aux parois de « ces cellules, et enfin c'est là que sont portés les esprits, dont le jet va « heurter contre la colonne et se réfléchit diversement, comme les rayons « de lumière, qui tombent sur la surface des corps solides ».

Voilà en peu de mots tout le fond de la Thèse que soutint *Chrysologue*, lorsque la Faculté chanta la panilodie, en faveur des secours qu'il lui porta contre *Saint Côme*, et l'adopta généreusement sur ses vieux jours. Elle écouta cet ingénieux système gueule béante, et oreilles dressées,

(1) Le Cardinal de Tencin. (B)

(2) Œuvres médicales, traduites en latin par Wigam, 1 vol. in-fol. Londres 1734. (B)

et dans l'admiration, dont elle étoit pénétrée, elle ne put s'empêcher de s'écrier : *dignus tandem, dignus est intrare in nostro Docto corpore.*

Pour comprendre ce que je viens de dire, il faut sçavoir qu'après avoir vainement sollicité une place à l'Académie des Sciences, dans laquelle tout Sçavant superficiel ne peut entrer, *Chrysologue* se présenta à la salubre faculté, qui l'honora du même refus. Mais tout s'oublie, et les opinions des hommes changent avec leurs intérêts. Un motif qui, dans une Académie bien policée, suffit pour rayer un membre du tableau, la haine de *Chrysologue* contre les Chirurgiens, a depuis peu fait revenir sur son compte les Médecins de Paris ; et ceux-là même qui le détestoient le plus, se sont empressés de lui ouvrir une porte, qui lui avoit été autrefois trop durement fermée, pour que sa vanité de dédaignât pas d'y refrapper. Boudin ce Chymiste par héritage, ce Facultatiste par goût, me disoit : « Voilà le « dernier Médecin que nous recevrons *gratis*, il ne vaut pas chaque membre « en particulier, mais il les surpasse tous par son érudition, et tous les « siècles ne produisent pas un pareil génie. » Sans lui nous étions perdus, comme il a battu les Chirurgiens à plate couture ! Et les *douze lettres* ? répondis-je en souriant ?

Voilà l'histoire de *Chrysologue*, ce Gaulier de la Littérature (1), ce sçavant *Bavard* qui écrit et qui dit ce qu'il sçait, et ce qu'il ne sçait pas ; ce Dissertateur lourd, encore plus fatigant qu'infatigable. Quiconque a une seule fois essuyé sa conversation dans une maison, s'informe du Portier, si ce Pédantesque tyran de la Société n'y seroit pas avant que d'y retourner. En effet je ne connois pas dans tout Paris un seul homme d'esprit et de goût, tel que les célèbres *Eriatoul* et *Montrou* (2), qui, lorsqu'on parle de ce Médecin, ne s'écrie en levant les épaules, bon Dieu ! l'insupportable homme ! Le premier de ces deux génies trouve qu'il a été peint par *Rigaud*, dans un Livre dangereux, dont il ne s'est répandu qu'un petit nombre d'exemplaires dans Paris. S'il connoissoit toute la hardiesse et la présomption que la nature, ou le climat semble avoir données en propre aux Médecins de Montpellier, au premier coup d'œil, il devineroit de quelle Faculté nous vient originairement *Chrysologue*. Cet Ecrivain se croit le Régent de tous ses Confrères, parce qu'il a foüetté deux cens Charlatans dans ses écrits. Esprit partial, superficiel, comme l'Abbé des Fontaines, avec beaucoup moins d'agréments et d'adresse, il se croit l'Aristarque de la Médecine et voit Boerhaave même loin derrière lui. Critique sec, grossier, impoli, il a jugé sévèrement tous les Auteurs *Aphrodisiaques* ; il étoit juste qu'à son tour il fut jugé par les mêmes lois.

(1) Effectivement Astruc et Gaullier possèdent bien des traits communs : Denis Gaullier (1688-1736) insupportable pédant, infatué de son mérite, se prétendait le régent de la grammaire et des humanités, le Grand Maître poétique.

Il laissa un certain nombre d'ouvrages didactiques, qui, après une vogue incompréhensible, tombèrent dans un complet oubli. (B)

(2) Voltaire et Fourmont (B.)

CHAPITRE VII

DE LIGNUM* (a).

Il n'est plus question de *Lignum*, c'est un homme mort, il vit aujourd'hui en Province. Sa tête tournée par la mort de la Princesse XXX (b) l'a fait retourner à St-Lô, dans le cabaret de son père. Cette bonne Princesse, à laquelle il donnoit de la santé, tant qu'il pouvoit, en reconnaissance lui donnoit des habits qu'elle n'avoit peut-être pas portés en robe durant six semaines. Il paroissoit tous les jours à la Faculté, avec un velour d'une nouvelle couleur ; il n'y venoit jamais que dans un équipage leste et brillant. Parfumé, comme *Douillet*, fleuri comme une petit-maître, mouche au front, comme un Duc, diamant au doigt, rien ne lui manquoit ; ce *Faquin* portoit même quelquefois des talons rouges. Il avoit toujours quelque jolie boîte pleine de petites friandises, qu'il offroit à ses malades avec toutes les grâces imaginables.

Ce Médecin étoit une espèce de bel esprit ; je ne sçai si ceux qui

* Dubois.

(a) Dubois, Jean-Baptiste, fils d'un médecin de St-Lô, présente cette particularité rare d'avoir voulu, malgré son bonhomme de père, entrer dans la carrière médicale. Sa famille lutta en vain contre cette irrésistible vocation.

Esprit décidément paradoxal, il soutint, devant l'irascible Faculté, une thèse chirurgicale : docteur de Paris, il devint médecin de la Princesse de Conti, qui lui assura une modeste aisance ; en 1730, il enseigne au Collège de France la Chirurgie latine et Française ; mais son âme restée pure et simple s'accommodait mal des bruits de la ville ; en 1744, il se retirait, modestement, à Saint-Lô, pour y mourir en 1759.

Il écrivit peu, mais cultiva cependant les lettres, du moins dans leur branche mineure, la poésie de cabaret : il composa de nombreuses chansons, qu'il eut la sagesse de ne pas imprimer : et qui se transmirent par tradition... verbale. On les chantait encore vers 1830. Cela ne vaut-il pas mieux que d'avoir commis d'insipides traités depuis longtemps rongés des rats ? (B)

(b) Conti. (B)

l'ont vu familièrement, s'en sont aperçus; mais il est certain qu'il a mis la Chirurgie et la Médecine en vers et en Musique. Voilà les Maîtres qu'il faudroit à ces jeunes Etudians, que les spectacles et les œuvres de *Voltaire*, vrai poison pour un jeune Médecin, éloignent trop d'une profession dont les aventures sont fort désagréables. Aussi *Hunauld* proposait-il *Lignum* à ceux, qui parmi ses Disciples, ne pouvoient souffrir que la Médecine fut écrite en prose, et sans esprit.

Cependant ce Docteur lettré, qui eut mis *Hippocrate* en Madrigaux, s'est abaissé jusqu'à dicter une Chirurgie en prose, ouvrage cousu de pièces rapportées, comme l'habit d'Arlequin, que la Faculté a trop admiré pour ne pas le dicter un jour à nos garçons barbiers. Je ne parle point de l'esprit de *Lignum*, on en peut juger par son goût pour les vers, mais il faudroit lire ses bulletins, pour en sentir tout le mérite. Il écrit et parle comme *La Forest*, ou plutôt on croit entendre la Taupe de *Tanzai*.

CHAPITRE VIII

D'ESOPE* (I).

Vous connoissez la risible figure d'*Esope* ; il a fait une espèce de petite fortune, qu'il doit à son esprit, et a autre chose, qui a été fort du goût de deux femmes de condition, qu'il avoit épousées avant le mariage. Elles étoient belles, et lui fort laid ; cet heureux contraste est cause qu'il s'est joué lui-même dans son *triomphe de l'esprit sur la beauté*, comme

* Procope.

(1) PROCOPE s'appelait de son vrai nom COUTEAUX, qui n'était pas le vrai vrai : en effet, quand il naquit à Paris en 1684 il n'était encore que Michel COLTELLI (d'où la traduction littérale Couteaux !) Son père, venu d'Italie à Paris dans sa jeunesse avait créé le premier café français, le Procope. Tout s'explique.

Docteur de Paris, en 1708, il fit la plus étrange figure de médecin : bossu, petit et d'une laideur inquiétante, il fit éclater de rire le public lorsqu'il écrivit le plus sérieusement du monde, un livre de circonstance : l'Art de faire les Garçons ! Que d'amers regrets il dut donner alors à son cafetier de père !

Desservi par un physique ridicule, Procope sut cependant se faire aimer des belles, et bien peu, parmi celles qu'il courtisa, lui restèrent cruelles : d'un esprit vif, complaisant toujours de bonne humeur, il cultivait assez peu les jardins d'Esculape, préférant les coulisses de Melpomène et de Thalie. Car ce magot si mal fait,

.....cet avorton de nature
Indigne d'être la pâture
Des vers qui dévorent les morts
Tant est puant son vilain corps ».

comme l'écrivit aimablement l'auteur anonyme du Brevet de Calotte pour le Sieur Procope, était un fervent des spectacles : ses malades l'y relançaient, mais rien ne l'aurait arraché des délices d'une première. Il fit jouer quelques comédies de son cru et se contenta d'un succès d'estime : Arlequin balourd, Pygmalion ou l'Assemblée des Comédiens ne restèrent pas au répertoire.

Comme tous les gens d'esprit, il aimait critiquer et s'y montrait méchant : il s'attaqua vertement à Hecquet dont le séant, à croire les conteurs forains, attirait les coups de botte, et à La Peyronie. Il se jeta dans la bagarre qui

Destouches, dans le *Philosophe marié*. Faire des Comédies ! Quelle vocation plus heureuse pour la Médecine ! il a aussi fait quelques légères Escarmouches contre nous, et feu notre ami l'Abbé des F. en qui *Arnould* perd considérablement. Mais jamais il n'a étudié, ni sérieusement exercé la médecine ; c'est encore un Médecin d'amis, comme l'a tristement éprouvé ce pauvre Marquis de Lomaria, dont il a cependant tiré 500 liv. de rente. Il pratique aussi les coulisses, et dans les loges, tant des Actrices que des Francs-Maçons. Il visite les unes, sans nous faire tort, et harangue les autres sans nous faire plaisir. Ce sont cependant de très beaux discours, des Pièces d'éloquence, dignes du *Mercur*. Mais les vénérables qui lui ont dédié un prétendu *Secret*, sont aussi difficiles en matière d'esprit, qu'en matière de discrétion.

Si vous êtes mauvais Médecin, mon Fils, faites-vous Franc-Maçon : un jour, chef de loge, comme le vénérable Frère Esope, vous sentirez tout l'appui que donnent les Cordons-bleus de l'Ordre. Il est même bon de s'attacher à quelque Secte ; Moliniste, ou Janséniste, il faut être quelque chose dans ce monde ; les Jésuites, ou la boîte à Perrette (1), voilà les secours nécessaires à un Avocat sans causes, et à un Médecin sans malades. Cela n'est-il pas vrai, grand *Chrysologue* ?

venait de reprendre (1737) entre Médecins et chirurgiens et mécontenta les deux partis en essayant d'apaiser la querelle.

Il mourut le 21 décembre 1753, après des aventures inénarrables : il s'était marié deux fois, richement : la seconde en 1725 avec une châtelaine du Perche ; vivant en son château près du Mans, il exerça la médecine dans cette ville au grand scandale des confrères qui le forcèrent à la première occasion à faire amende honorable. Procope dégoûté des procédés manceaux revint à ses chères coulisses dès 1729 pour n'en plus bouger. Il fut nommé bibliothécaire de la Faculté en 1751.

Mort, il occupa encore l'opinion publique ; on le fit descendre aux Enfers, pour y être jugé. Pluton se montra bon Prince et fit du spirituel bossu ce qu'il méritait d'être le bouffon de Proserpine. (B)

(1) La boîte à Perrette. — On entendait par cette locution la caisse secrète d'une association, surtout lorsqu'elle était alimentée par des fonds d'une origine mystérieuse.

CHAPITRE IX

DE VERMINOSUS* (a).

Je vous ai fait voir cette Estampe originale, qui représentait un Médecin de la Faculté, avec une hotte sur le dos, non pleine de bougies, de Thé, de Caffé et de Chocolat, comme celles dont bien des Auteurs et

*Andry.

(a) C'est une assez vilaine figure que celle de Nicolas Andry que la fortune poussa jusqu'au décanat. Né à Lyon, en 1658, il se lança dans la théologie ses humanités terminées à Paris et prit les Ordres. Mais la vocation ne convenait pas à son tempérament, moins encore le célibat, car il usa successivement trois femmes légitimes. Il se défroqua donc en 1690 ; ayant pris le temps de la réflexion, il avait 32 ans, il se décida pour la médecine et alla prendre ses grades à Reims en 1693. Ceci ne l'avança guère, car il dut les reprendre à Paris pour avoir droit d'y exercer : il termina en 1697.

Dès lors il marcha vite : professeur au Collège Royal en 1701, censeur en 1702, et doyen de 1724 à 26 ; il mourut le 14 mai 1742.

L'abbé Andry, comme on l'appelait par dérision, ne jouissait pas de l'estime publique : ayant pris le parti des médecins avec une violence extrême, il déploya une astuce machiavélique pour jouer aux chirurgiens des tours pendables ; il essaya de leur interdire la taille, sans l'assistance d'un médecin, il se multiplia pour obtenir de l'archevêque de Paris un mandement défendant aux Chirurgiens de donner des dispenses de Carême ; comme censeur royal, il laisse passer les élucubrations de ses ennemis, surtout les plus grotesques, et, ensuite, comme tenancier du Journal des Sçavans, les voue à la risée publique. Ennemi intime de Hecquet, il le raille sans pitié, tant dans les Remarques de Médecine que dans le Régime de Carême ; il s'attaque ensuite à Petit dont il malmène injustement l'ostéopathologie.

Contre les Chirurgiens en général il écrit en deux volumes in-12, s'il vous plaît ! le Cléon à Eudoxe, où il ressasse les éternels arguments d'école.

Ses meilleurs ouvrages sont le Traité de la Génération des Vers, le Thé de l'Europe et surtout l'Orthopédie. Le premier lui valut le sobriquet de Verminosus, qui le poursuivit comme son ombre. Peu estimé de ses confrères, moins encore aimé, venimeux, aigrelet, acerbe, il s'acoquinait aux vendeurs de drogues, ayant fabriqué un certain nombre de remèdes, dont le plus célèbre fut l'eau de fougère, et qu'il faisait débiter pour son compte. Ce vilain pédant fut, son décanat terminé, froidement renvoyé par ses pairs à son cabinet de censeur. (B)

des Charlatans payoient l'éloge mercenaire d'un écrivain périodique dont j'ai parlé, mais toutes remplies de bouteilles d'eau de fougères ; le Médecin paraît appuyé sur une Boutique, *criant à la fraîche, qui veut boire* ; c'est *Verminosus* à qui l'imagination de *Hunaud* fit cette galanterie, en reconnaissance de certains traits piquans, lancés dans le *Journal des Sçavans*, duquel autrefois ce Marchand de tisane fut honteusement chassé. Cet homme en effet étoit enragé, et vouloit encore mordre, lors même qu'il n'avoit plus de dents. Père deshonoré de l'*Ortopédie*, sans un jeune Médecin de *St-Mâlo*, il n'eût jamais fait la table de la *prééminence de la Médecine sur la Chirurgie*. C'est cet Ecrivain courbé, dont la lame pleine de feu, a eû bien de la peine à user le fourreau, qui avec une herbe qui ne s'élève pas plus haut que son distillateur, et le système des vers heureusement imaginé, comme cause générale de toutes les maladies, a vécu long-tems dans l'aisance, a laissé quelque bien, et a marié sa fille *Vermineuse* et feuë sa Bibliothèque, à l'illustre nom de *Denysius* (1.)

J'ai donné à ce prétendu Médecin le nom de *Vermineux*, à cause de son eau *vermifuge*, et je permets fort à Chrysologue et aux autres Etimologistes de la Faculté, de soutenir qu'on ne l'a ainsi nommé que parce qu'il étoit la vermine des écoles. Je ne considère point *Verminosus*, comme Anatomiste, son mérite en cette partie me mènerait trop loin, c'est un génie pénétrant et qui a fait avec succès, applaudi de tous ses Confrères, une Hypothèse des plus subtiles sur l'air, qui, selon cet Auteur, entre par le nerf optique dans le cerveau.

(a) Dionis. (B)

CHAPITRE X

DE BARNABA* (a).

Vous connoissez *Barnaba*, et sa lourde minerve (1). Il a fait une grande fortune, non par la tête, qui est trop vuide d'esprit et de connoissance, surtout anatomique, (car telle a été dans tous les tems son horreur naturelle pour les cadavres qu'il n'a jamais pû prendre sur lui d'en approcher) mais par la partie contraire. Les femmes qui en ont été apparemment contentes, l'ont proclamé Médecin, et grand Médecin, elles en ont fait le *bœuf à la mode*, et l'on dressera un jour à l'un l'autre les mêmes honneurs qu'à l'Empereur *Julien*.

Pour vous apprendre à vous tirer d'affaire dans les conjectures les plus délicates, et vous prouver en même tems l'adresse et l'instinct de ce Praticien, ou plutôt de ce *Routinier*, je vais vous exposer sa politique, lorsqu'il est forcé de l'employer par la dignité et le rang des personnes qu'il traite. A-t-il lieu de craindre un funeste évènement, qu'il auroit pu prévenir, il envoie, quoiqu'un peu tard, chercher le complaisant *Philantrope* qui approuve tout à Paris, comme à Metz. Le Public a bonne opinion d'une saignée à la jugulaire, dans les cas désespérés, où elle est inutile ; on l'ordonne, et le malade en périt plus vite. C'est un malheur, mais il étoit sans remède, les deux premiers Médecins de Paris n'ont pû l'écarter. D'ailleurs on a la ressource de l'ouverture du corps, qui sert

*Vernage.

(a) VERNAGE, Michèl-Louis, né à Paris le 5 mai 1697, docteur en 1718, meurt le 14 avril 1773. Médecin par quartier, puis consultant du Roi.

C'est le type achevé du praticien, dévoré par les exigences d'une innombrable clientèle. Il ne trouva jamais le temps d'écrire une ligne, et ne laissa rien que son nom entre deux dates. Il fut anobli en 1752, lors de la variole du Dauphin.

(1) Minerve. Tête, intelligence. (B)

aux Médecins, si ce n'est à la Médecine ; il suffit même d'examiner le cerveau, depuis que la Nature a révélé à *l'Empereur Julien* que le siège des maladies inflammatoires et malignes, est toujours dans ce viscère. La moindre rougeur constate la fureur indomptable du mal, et tranquillise ceux qui s'en sont chargés : et si par hasard le cerveau est bien constitué, il a tort, il mérite toujours d'être accusé dans un Procès-verbal ; et si le Chirurgien, quoique Gascon, ne veut pas signer contre la Vérité, un vieux Médecin lui dit : « Vous faites l'enfant : eh ! mon pauvre ami, vous êtes honnête-homme, et Chirurgien, qu'allez vous faire dans cette galère ? »

CHAPITRE XI

DE BAPTESME* (a).

Je ne parle pas de ce *Baptême* que *Chrysologue* traite poliment de Charlatan et de malhonnête-homme, mais de cet Anti-Rhasés, qui absolument contraire aux idées de la *Forest*, de Julien, et d'Hecquetos (b), imprima il y a quinze ans, qu'il avoit l'art de guérir parfaitement toutes les petites Véroles sans saignée. La Faculté lança de justes Anathèmes contre cette dangereuse doctrine, le livre de *Baptême* fut brûlé dans les Ecoles, et l'Auteur même fut contraint d'aller demander pardon, et de se retracter publiquement, tant de bouche, que par écrit. Depuis ce tems, il a fait paraître plusieurs volumes de *Consultations* pitoyables, mais qui, quoique plus mauvaises, n'en imposeroient pas moins à ceux qu'il a voulu séduire, car sans doute il ne s'est pas flatté du suffrage des Connoisseurs. A quoi sert en effet ce suffrage, lorsque sans tant de peine, on peut s'assurer la confiance du Public ? *Baptême* en est content, son nom n'étoit pas fait pour lui survivre, et quelle chimère de courir après la postérité qu'on ne rencontre jamais ! Un évènement fort singulier a préparé les voyes de sa fortune ; le canal, non des femmes, (ce qui ne seroit pas extraordi-

* Thuillier

(a) Louis-Jean Le Thieullier, originaire de Laon, fut reçu docteur à Paris en 1724.

On sait peu de choses de lui, sinon qu'il étoit extrêmement répandu, et passait pour l'un des écrivains les plus médiocres de son temps.

On connaît de lui, mais on ne les a jamais beaucoup lues : Lettre à l'Auteur des Observations sur la petite vérole, 1725 in-12 ; Observationes medico-practicæ, 1732, in-12 ; Consultations de médecine, 1745, 4 vol. in-12 ; et autres inepties.

Cependant, malgré son peu de valeur, ou à cause de cela, il parvint doyen. (B)

(b) Sylva, Chirac, Hecquet. (B)

naire, il fait les Médecins, comme les beaux-esprits) mais de la sienne même, l'a servi aussi fidèlement, qu'elle lui a été fidèle. Il eut l'adresse de bien enfile le chemin des ovaires ; Madame se trouva grosse d'un enfant que Madame l'Abbesse de Chelles voulut bien nommer avec Mr. d'Argouges. Ainsi c'est par le Sacrement de Baptême que celui-ci est parvenu (a).

Pour faire juger de son mérite, ou de son manège, je ne rapporterois qu'un seul trait de sa pratique. Il fut appelé chez un malade qui avoit les jambes enflées. On chercha dans une Assemblée de Docteurs graves, cette consolation ordinaire dont parle le délicat *Pétron*e. Tous les médecins prononcèrent unanimement qu'il falloit purger Monsieur ; mais *Baptême*, qui désiroit fort s'en emparer, dit qu'il n'étoit point de cet avis, parce qu'il craignoit que l'action de purgatif ne rompît les vaisseaux lymphatiques des jambes. Aussi-tôt le Malade qui depuis quinze jours s'étoit à peine remué dans son lit, lève la tête, et d'un air inquiet, parlant aux Consultants, Messieurs, dit-il, je ne veux rien risquer, et j'opine comme Mr. B. qui se saisit en effet de mon hydropique, dont il tira habilement plus de vingt-cinq Louis.

Ce Médecin tient aujourd'hui le haut du pavé. Quel plus heureux modèle à suivre ! et s'il est quelquefois vrai de dire qu'une Comédie vaut un Sermon pour les mœurs, quelle leçon, quel flambeau, qu'une pareille histoire, pour éclairer la conduite d'une tête de Médecin bienfaite, ou bien organisée !

(a) D'où son incompréhensible pseudonyme. (B)

CHAPITRE XII

DE MR. ANODIN*. (a)

Mr. *Anodin* est une petite machine dévote, qu'un rien scandalise, à qui une mouche fait peur, et qui s'enflamme de la moindre bluete ; il n'a jamais prononcé par scrupule, ni écrit ces mots, *matrice, verge, grandes lèvres, pucelage*, sa modestie leur substitue les noms *d'uterus, de penis, d'hymen, de grandes aîles*, comme si la Vulve étoit un Moulin. On a déjà remarqué qu'il étoit fâché de trouver le nom des parties de la génération dans les livres de l'art, et que peut-être il voudroit pouvoir retrancher ces parties des corps animés, tant il semble reprocher à la Nature d'avoir pris une voye honteuse pour perpétuer le monde. Sans être Cinique, comme

* Winslou.

(a) Jacques Bénigne WINSLOW naquit à Odensee, en Danemark, le 2 avril 1669. Appartenant à une famille de ministres luthériens, il se destina d'abord à la théologie, les entretiens qu'il eut avec un condisciple (nous dit Dezeimeris) étudiant en médecine, lui apprirent et apprirent à son ami, qu'ils s'étaient mépris l'un et l'autre sur la vocation de leur esprit ; mieux éclairés à cet égard, l'ami se fit théologien et Winslow anatomiste.

Ayant fait de solides études, le roi de Danemark lui accorda une bourse pour aller étudier la médecine dans les plus fameuses universités étrangères. Il commença son voyage par la Hollande où il séjourna en 1697. Il vint alors en France ; ici il fit la connaissance de Bossuet, qui le convertit au catholicisme. Le roi de Danemark priva immédiatement le rénégat de toute aide et lui coupa les vivres. Dès lors, il se fixa à Paris, ne pouvant retourner dans sa patrie.

Docteur en 1705, il devint l'assistant de Duverney, et son ami ; bientôt l'Académie lui ouvrait ses portes à deux battants, et c'est pour ses membres qu'il composait de fort remarquables mémoires sur les points les plus divers de l'anatomie : les plus célèbres furent ceux où il combattait les corsets, ceintures, jarretières, etc... ce qui pour l'époque surprenait. — Son Exposition anatomique du corps humain (in-4° 1732) connut de nombreuses éditions et traductions ; ce fut un ouvrage classique pendant tout le XVIII^e siècle. (B)

Diogène, il est difficile de ne pas citer ici avec l'Auteur dont je parle, ces passages de *Juvenal* et de *Molière* :

Maxima debetur puero reverentia.

« Vous êtes sensible à la tentation (1).

« Et la chair sur vos sens fait grande impression. »

Tout est soumis à la Physique et doit l'être aux regards des Physiiciens. Les vûes d'utilité, qui suivent les recherches des grands hommes tiennent leur cœur en sûreté, et la plus importante action de l'humanité n'a rien qui doive faire rougir un être; qui tient sans doute de la divinité, par les grands plaisirs qu'elle a voulu consacrer à cette opération de la Nature, et dont sans doute elle a fait dépendre la vivacité du sentiment, plus ou moins exquis des nerfs dans les divers temperamens. Mais revenons à *M. Anodin*, et suivons-le dans ses visites de l'Hôtel-Dieu.

Comme il avait observé tant de si petits nerfs, tant de fibres si fines et si déliées, il avoit peine à concevoir qu'on pût vivre, sur-tout en se servant des Médecins ; il étoit au désespoir d'être employé dans ces grands Hôpitaux, où la vie de tant de sujets est confiée au premier venu ; ou à des gens qui la regardent comme la boüe de leurs souliers. Ce que je vais dire n'est point un conte : *Anodin* craignoit l'effet des plus doux remèdes, toujours tremblant pour les suites, après avoir ordonné deux onces de manne (1), il alloit sur le champ se mettre à genoux devant l'Autel de la Vierge, pour la prier que ce médicament ne rompît pas le fin tissu des fibres, ou ne produisit pas de superpurgation.

La science anatomique seule ne fait jamais qu'un pauvre Médecin, qui fait lever les épaules aux femmelettes, et à toutes gardes-malades ; elle ne peut être dans la pratique qu'une source d'erreur, ou de crainte, lorsqu'on n'est pas plus Praticien qu'*Anodin*.

Comme ce petit bon-homme est le tâteur, ou plutôt le tâtonneur de la Faculté, le célèbre déserteur de notre Académie le fit venir un jour chez la belle Duchesse de R... après qu'il eût palpé tout à son aise la région abdominale, il prononça en bégayant que les vaisseaux du colon étoient engorgés. Une selle fit cesser promptement tout l'engorgement, ce n'étoit qu'un Etron.

Voici qu'elle est à Paris la réputation d'un homme si vénéré chez l'Etranger. Lorsque *Anodin*, dit-on, a fait enlever les jarrettières, le col, le ceinturon, déboutonner l'abit, la veste et la culotte (car tout ce qui presse, nuit) fait délacer les femmes, tout est dit, tous les obstacles de la

(1) Le vers est faux : on doit le rétablir ainsi :

Vous êtes donc bien tendre à la tentation.

Tartufe : Acte III, Scène II. Dans notre exemplaire le vers est rendu métriquement exact par l'expression *bien sensible*.

(1) La manne s'ordonnait à la dose de 10 à 12 onces : deux onces = 61 grammes environ. Les mannes, en sortes ou en larmes, exsudations sucrées de certains végétaux convenaient comme laxatif très léger, entièrement inoffensif, surtout aux enfants et aux vieillards (B).

circulation sont levés (1). Si cependant, je le suppose, il manque encore quelque chose au parfait équilibre des liqueurs, ou à l'égalité de leur cours, en ce cas, il conseille le remède doux et agréable dont il porte le nom. Ce *Quaker* ne conseille la saignée que, comme *Tournesol* (2), dans un pressant besoin. Mais si l'on aime mieux être saigné que purgé, le complaisant *Anodin* y consent, parce que c'est toujours bien fait de différer un remède qui en soi n'est pas indifférent. Refuse-t-on l'un et l'autre conseil ? Le benin, ou plutôt le Benêt y consent encore pourvu que l'on veuille bien prendre son petit clystère *dulcifiant*. Mais, Monsieur, dit le patient, j'ai des hémorroïdes, et d'ailleurs je n'aime point la cérémonie de ces sortes d'injections. Eh ! *parbleu*, dit Mr. *Anodin*, à moitié fâché, prenez donc de la tisane de chien-dent, et de l'eau de poulet.

Je finis par ce dernier trait. Ce Médecin fut appelé chez la femme d'un Perruquier ; il se mit à rêver, après avoir tâté le poulx, ensuite il partit, le Mari court après *Anodin*, qu'il crut fol ; mon cher ami, lui dit-il, je ne suis pas de ces Médecins qui décident sur le champ, je vais réfléchir chez moi aux secours qui conviennent à cette pauvre femme, elle est bien mal, et il faut qu'avant mon retour elle ait reçu ses Sacremens. Le Mari revient trois heures après ; cela ne va pas si vite, dit l'Anatomiste fameux, je n'ai pas encore exactement calculé combien de fois le sang a dû passer par le cœur dans une heure. Enfin toute la combinaison étant finie, il se détermina hardiment à tirer un coup de colier, je veux dire à ordonner demie once de manne, avec demi gros de cristal minéral ; il eut soin en même tems de recommander expressément qu'on vint l'avertir, en cas que la malade fut trop évacuée.

(1) Tronchin, de Genève, reprendra avec succès la méthode. (B)

(2) Tournefort. (B)

CHAPITRE XIII

DE PHILANTROPE* (a)

Philantrope dans son jeune âge étoit plus beau que l'amour, qui lui avait prodigué ses plus grands bienfaits, comme on va voir.

Mr. le Maréchal de XXX (1) le fit, il y a plus d'un demi siècle, Médecin en Chef de l'Armée d'Italie, et le mena à sa suite. Il entra dans la chambre de *Philantrope*, un matin qu'il dormoit, en appercevant par hazard combien les couvertures étoient élevées dans un certain endroit, curieux

* Dumoulin.

(a) MOLIN, (on trouve souvent chez les contemporains la forme du Moulin) Jacques, né a Marvège, dans le Gévaudan, le 29 avril 1666, après avoir été reçu docteur à Montpellier, vint étudier à Paris au Jardin du Roy, dont les cours d'anatomie et de botanique attiraient un grand nombre d'auditeurs.

Il fit la connaissance du Maréchal de Noailles, et lorsque celui-ci prit le commandement de l'armée de Catalogne, il fit de Molin son médecin en chef.

Il suivit ensuite Vendôme à l'armée d'Italie, et ne revint à Paris qu'en 1706. Sa fortune alors fut rapidement faite Très répandu à la Cour. on l'appelait dans les grandes circonstances : fort apprécié de Louis XV, il devint son médecin consultant. Déjà fort âgé, — il avait alors 78 ans — il accourut à Metz auprès du roi agonisant et le sauva — ce fut une apothéose. Il mourut en 1755, laissant à ses héritiers une fortune colossale pour l'époque, plus d'un million et demi ! En ce temps-là, les médecins gagnaient mieux leur vie qu'aujourd'hui.

Fort honnête homme, instruit, latiniste, helléniste, botaniste érudit, il se dévouait sans compter, forçait l'estime de ses confrères et la reconnaissance de ses patients.

Mais il étoit d'une avarice à rendre jaloux Harpagon. C'est de lui qu'on rapporte cette jolie anecdote : un ladre vint un soir lui demander quelques conseils d'économie ; il le trouve assis dans une chambre obscure éclairée par une lampe fumeuse : Molin l'écoute, puis soufflant la lampe : « Monsieur, il n'y a pas besoin d'y voir pour converser ! » — « Ah ! Monsieur, répond l'autre, la leçon me suffit. »

Il ne laissa pas d'écrits. — On pourra consulter sur lui son éloge, attribué à Chomel, 1761. (B)

(1) Noailles. (B)

de voir la cause d'un phénomène qui lui sembloit prodigieux, il appelle ses aides de Camp, et après avoir quelque tems admiré : « Morbleu, dit-il voilà un B... qui ne sera jamais Médecin de Madame la Maréchale ! »

Philantrope arrive à Paris avec des talens qui ne furent pas long-tems cachés. Ils furent prônés par le Maréchal et autres puissans amis qu'il s'étoit faits. D'ailleurs il sçavoit parfaitement le Latin et le Grec, et c'est à la faveur de tous ces talens, joints à un esprit nerveux et capable de raisonner avec force, qu'il est devenu le Caron de ces bords. Il y a plus de soixante ans qu'il tâte le pouls des pauvres humains, il voit, à tout prix, une infinité de malades, il ne semble pas permis de vivre ou du moins de mourir, hors de ses mains, il faut que chez lui passe et paye la vie de chaque particulier. Telle est la maladie Epidémique qui ravage aujourd'hui tout Paris.

Philantrope est un routinier d'Esculape, qui suit les voyes frayées par ses Ancêtres, comme un cheval de Messenger suit la cloche sans jamais s'écarter du grand chemin. Avec *Baptême* et *Tournesol*, il est plus avare de sang que *van Helmont* ; avec la Forest, il en rougissoit la Seine. Ami de tout le monde, approuvant tout, ne dédaignant l'amitié de personne, brusque par nature, et complaisant par politique, il n'a jamais eû d'autre système que celui du moment, ou du Médecin présent, ou même du malade. Sans Théorie, sans aucunes connoissances de parties de son Art, ignorant la Botanique, l'Anatomie, la Chymie, la Pharmaceutique, la Chirurgie, une routine aveugle, ou du moins borgne, masquée du beau nom d'expérience qu'il ne vantera, je crois plus devant les gens, tels que *Qualisnassus*, avec un instinct plus sûr, quoique plus borné que celui de l'Empereur *Julien*, l'a élevé au comble de la réputation dans Paris, et il a trouvé dans le sein de l'empirisme, tous les trésors de *Plutus*.

Ceux qui jugent de son mérite par ce qu'en disent tous ceux qui sont incapables d'en juger, prétendent que c'est un grand Praticien, un second *Julien* ; comme si la célébrité de ce dernier n'offroit pas le même problème à résoudre, puisqu'il a toujours été livré à des préjugés hypotétiques plus dangereux cent fois que le hazard et la routine, comme on le dira. Mais nous que l'approbation du Vulgaire ne séduit pas, nous jugerons *Philantrope* par ses œuvres, comme *Julien* même. Mais qu'est-ce que les œuvres d'un Médecin qui a eû la prudence de ne point écrire ? Sont-ce tous les malades qu'il a guéris ? La nature en guérit les 15/16 dans les Hôpitaux, malgré la mauvaise conduite des malades, et l'infidèle exécution des ordonnances. Qu'on ne nous allègue donc point les prétendus miracles, qu'opère un Médecin, qui a assez peu de conscience pour voir cent malades par jour. Toute guérison est équivoque, à moins qu'on ne l'ait sûrement prédite, ce qui arrive rarement, à cause de l'incertitude des pronostics. Les conversations sur l'Art, aussi approfondies qu'elles peuvent l'être, les Consultations de bouche et par écrit, la pénétration des vûes, la solidité et l'excellence des conseils, voilà les œuvres d'un Médecin qui n'a point fait de livres. Achetez à présent, mon Fils, le Recueil des Consultations, de la Forest, de *Julien* et de *Philantrope*, et vous jugerez faci-

lement trois hommes célèbres à la fois. Si ces sortes d'écrits donnent une idée peu avantageuse de la Science de *Philantrope*, si les Médecins de *Province* en font peu de cas, si les Sçavans qui ont consulté avec ce Médecin, le regardent comme le fils aîné de la fortune, d'avoir monté au plus haut de la rouë, sans échelle, il n'y a pas lieu d'augurer plus favorablement des autres œuvres du Médecin, ni de le croire un homme si supérieur, au lit des malades. Que dis-je, y a-t-il aucune apparence qu'un tel Médecin ne soit pas aussi médiocre, qu'il a été heureux ?

Je sens tout le poids que les Sectateurs de *Philantrope* donnent à sa prétendue expérience, mais je ferai voir ailleurs ce que c'est que l'expérience d'un seul homme, tel que celui-ci, qui, dédaignant la lecture des Anciens et des Modernes, ne s'entretient que dans la lucrative habitude de voir des malades depuis qu'il est entré dans Paris, et par conséquent dans l'ignorance de son art. Mais je ne veux point troubler ici les préparations, que la reconnaissance du Public crédule fait pour l'apothéose de *Philantrope*, qu'on place d'avance à la droite de l'Empereur Julien, auprès de qui fume encore une pauvre lampe prête à s'éteindre. Nous permettons même qu'on encense, si l'on veut, non seulement *Bacouill*, mais cet ancien arracheur de poireaux et de Cors és pieds, qui, grâce à un beau Cardinal, jouit du meilleur Canoniat de toute la Médecine, et auquel la reconnaissance trop généreuse d'une bel esprit, qui a le cœur excellent, a prodigué des Eloges poétiques (1).

(1) Molin en 1746 déclinaît fortement si l'on en croit son portrait : il se dépeint en ces termes :

« Hélas ! Sire, ce sera bientôt fait de ma pauvre carcasse, je ne puis plus descendre de mon fiacre qu'à reculons, ni rendre mon urine, que les genoux pliés, et encore imparfaitement. Bientôt je ne goûterai plus ce doux plaisir de compter mes écus (plaisir plus grand pour un avare que mes héritiers n'en auront à les manger). Bientôt ce vieux Horace, noirci par le tas d'argent, sous lequel il est enseveli dans mes poches, depuis un demi-siècle, ne sera plus mon Vade-mecum. Je ne suis pas loin de mon tombeau, et mes confrères m'y voudroient déjà. »

(La Faculté vengée. — Acte III, scène I).

CHAPITRE XIV.

DU SINGE DE LA FOREST* (a).

C'est ici un des plus surprenans Phénomènes de la Médecine. Lorsque le Médecin dont je parle, osa se présenter à la Faculté, il étoit porteur de 6000 livres et de 12 années de pratique : cependant, on délibéra six fois si on le recevait. Enfin la scène fut heureusement dénouée, par le

* Boyer.

(a) BOYER, Jean-Baptiste-Nicolas, né à Marseille le 6 août 1693, est en effet l'un des surprenans phénomènes de la Médecine, car il consacra la moyenne partie de son activité à une branche de l'art, l'épidémiologie, que personne ne lui disputa. Médecin de Montpellier, en 1717, il prit pour sujet de thèse l'inoculation, alors à peu près inconnue, et dont il fut l'un des premiers propagateurs en France. Au cours de deux voyages à Constantinople, à peu près à la même époque que celle de l'ambassade de Lord Montaigu, il en avait vu les résultats.

Il quitta aussitôt Montpellier pour Paris où ses talents le firent estimer de Dodart ; la peste ayant éclaté à Marseille, on l'y envoya, pour enrayer le fléau ; il s'y employa avec tant d'habileté qu'il en revint avec une pension et la place de Médecin des Gardes du Roi. Peu après il étoit reçu à la Faculté de Paris vers 1720. Il devait plus tard la régenter comme Doyen en 1756. Anobli, médecin ordinaire du roi, accablé de titres et d'honneurs, il mourut le 2 avril 1768 âgé de 74 ans.

Toute sa vie, il s'intéressa aux épidémies qui ravageaient le pays, et il ne se borna pas à les combattre ex-cathedra. Où qu'elles éclatassent, Chablis, Beaumont, Beauvais (la suète de 1747 y fut particulièrement meurtrière) Brest (scorbut de 1757) il dirigea sur place les mesures d'hygiène à prendre pour en limiter les désastres. On peut donc le considérer comme le premier des hygiénistes et des épidémiologistes modernes.

La plupart de ses écrits concernent les affections combattues par lui ; citons : Relation historique de la Peste de Marseille — 1721, In-12° ; Méthode indiquée contre la maladie qui vient de régner à Beauvais, 1730, in-4° — Méthode à suivre dans le traitement des différentes maladies épidémiques qui règnent ordinairement dans la Généralité de Paris, 1761, In-12°.

Il est donc difficile d'admettre pour véridique le portrait de La Mettrie ; c'est certainement l'un des plus injustes qu'il nous ait donnés (B)

crédit de la Forest, qui le produisit, parce qu'il ne pouvait lui faire ombrage comme on le dira plus loin. Ce mauvais *Singe* présenté par un tel Mécène, ne se crut ni un sot, ni un ignorant, Sa politique fut de parler beaucoup, et quelques sots ont cru qu'il parlait bien. Il s'est enfin érigé en Colporteur de nouvelles, il est en commerce avec ceux qui aiment à en répandre. On l'attend tous les matins en certains lieux, où il est écouté avec toute l'avidité des Nouvellistes. Au fond, ce n'est qu'un Bavard, peut être aussi grand que *La Forest*, avec cette différence que l'un est le plus plat, le plus maussade, et l'autre le plus poli, et le plus aimable du monde. Les femmes, qui vouloient qu'on sçût dans Paris leur maladie et les remèdes qu'elles prenoient, préféraient donc avec raison *La Forest* à *Riboé*. Madame XXX qui vouloit se faire saigner au pied, et que la nouvelle s'en répandit, les envoya chercher. Si je connoissois, disoit-elle, de plus grands bavards, je les eusse consultés.

CHAPITRE XV.

DE RUFUS* (1).

Illic licet pateant, tu tamen usque nega.

Rufus, après avoir fait ses études à Montpellier, fut employé en 1735 en qualité de petit Médecin subalterne dans l'Armée d'Italie, de laquelle il fut congédié pour cause d'ignorance, comme *Verminosus* fut chassé du *Journal des Sçavans* pour sa méchanceté. Voici le fait. *Rufus* fut chargé d'examiner les médicamens des Hôpitaux ambulans, et il les trouva trop mauvais ou trop mal choisis pour qu'on en fit usage. Quelque tems après on lui fit accroire qu'on en avait fait venir d'autres de Marseille, et on lui présenta les mêmes, qui n'avoient changé que d'enveloppes ou de caisses. Il approuva, il donna mille éloges aux drogues qu'il avoit condamnées au feu.

Chassé de l'armée pour cette raison, il vint à Paris sans un sol, man-

* Férein.

(a) Antoine FERREIN naquit à Frespech, dans l'Agénois, en octobre 1693. Destiné au barreau, la lecture de Borelli le détermina à se vouer aux sciences naturelles, et plus particulièrement à l'anatomie.

Reçu bachelier en 1716 à Montpellier, il alla se fixer à Marseille où il exerça jusqu'en 1728. Sa renommée de physiologiste lui fit donner une suite de cours libre où il exposa l'anatomie, la physique et la médecine, avec un vif succès.

De retour à Montpellier, il y prit le bonnet : puis les places d'Astruc et de Dauidier mises au concours après son départ, il se mit sur les rangs, et fut nommé le premier à l'unanimité. Après quoi, selon l'habitude,... le roi nomma les deux autres concurrents !

Ferrein qui comprenait mal la plaisanterie se dégoûta de Montpellier et vint à Paris, où il ouvrit les cours d'anatomie.

De 1733 à 1735, il servit dans l'armée d'Italie, en qualité d'inspecteur des Hôpitaux : il n'en revint que pour combattre la suète qui désolait le Vexin. Se fixant définitivement à Paris, il se fit recevoir licencié en 1736 et docteur en 1738. Dès lors, les étapes de sa carrière se font plus courtes ; 1741 ; l'Académie des Sciences lui ouvre ses portes ; 1742, il prend la chaire d'Andry au Collège de France ; 1755, il succède à Winslow au Jardin du Roi. Il mourut, dans une demi-démence, le 28 février 1769.

Il rédigea un grand nombre de mémoires, dont aucun n'est sans intérêt : sur le foie, sur le rein, sur la voix, sur les mouvements de la mâchoire, sur l'hermaphrodisme. — De plus, il écrivit des manuels pour les étudiants. (B).

geant à la gargotte à 8 sols par repas, avec des habits de velours et de droguet de soye, levés à crédit sur le futur revenu des cadavres.

Le premier habit de *Rufus* fut décidé gâté, ou mal-fait. Il le porta cependant deux mois, et dit ensuite au Tailleur, qu'il vouloit que son habit lui fut payé. *Rufus* avoit déjà assez d'amis pour s'opposer à la Justice, il fit assigner cet ouvrier, qui fut condamné, suivant l'usage.

Rufus fut à son tour, assigné par son Tailleur et par son laquais. L'un le plaida pour la façon de deux autres habits, qu'il lui devoit (ce qu'il nia par serment en plein Châtelet) l'autre, pour le paiement de ses gages, et de ce qu'il avoit déboursé tant aux Fossoyeurs (qui dérobieient le Pape pour le revendre) qu'aux Gargotiers. L'honnête et rare Procureur de *Rufus*, à qui St-Jean fut porter des plaintes, l'empêcha, par principe de conscience, de faire de nouveaux frais, dont il seroit encore la dupe, par la facilité de *Rufus* à lever la main devant le *Crucifix*, comme devant un morceau de bois. Tant il est vrai qu'on n'est pas plus sûr d'être honnête homme, lorsqu'on n'est pas riche, même avec de l'éducation que de ne pas jeter par la fenêtre dans un accès de manie !

Telle est la probité de *Rufus* : voici la reconnaissance dont son grand cœur est capable. Mr. *Sept*, mon illustre Confrère, lui avoit glamment prêté 10.000 livres, parce que la femme d'un Libraire, à laquelle il servoit plus que de Médecin, et qui l'avoit fait recevoir à ses dépens dans la Faculté de Paris, ne pouvoit lui fournir, à l'insu de son Mari, tout l'argent dont a besoin un Médecin qui veut s'établir en cette Ville, sans autre ressource que celle du scalpel et des *cours particuliers* ou plutôt des *cours solitaires*. Que fit *Rufus* ? Vous savez que la nature envers lui moins mère, que marâtre, lui a donné la figure d'un homme faux, perfide, et même plus fourbe que *Sinon* (1) ; il en a parfaitement soutenu le caractère. Il n'a payé que d'ingratitude les bienfaits les plus généreux et ce vice ordinaire des mauvais cœurs et des âmes basses, de combien d'indignes propos ne l'a-t-il pas assaisonné ? « Le pauvre garçon, disoit-il au premier venu, vient de donner plusieurs Mémoires à l'Académie, mais il embrasse tant de choses qu'à la fin il ne dira rien qui vaille ; et, entre nous, ajoutait-il, je ne connois rien de si superficiel, de si adroit et si rusé, pour faire quelque chose de rien. Il a une physionomie d'une gravité douce et fine, qui feroit honneur à un homme de condition : la prudence et la politique et l'usage du monde et des belles-Lettres, si rares dans un Chirurgien, accompagnent et ornent tous ses discours : il a été aussi galant que Madame ; beaucoup d'Auteurs qu'il admet familièrement à sa table, sont ses amis, et travaillent pour lui. Sans cela, comment un homme si employé dans son art, et si digne de l'être, pourroit-il publier tant de différents petits écrits sur des matières qui lui sont absolument étrangères ? »

Je n'apprens rien de nouveau à mon Confrère : le fond de ces discours lui est parvenu, il a rougi de l'amitié qu'il lui avoit prodiguée, l'indignation et le mépris ont pris sur le champ la place.

(1) *Sinon* est le traître grec qui incita les Troyens à recevoir dans leurs murs le cheval de bois. (B)

Consolez-vous, Mr., le suffrage du Public vous vengeroit, si le mépris dont Rufus honore les jeunes Auteurs, et surtout les Traducteurs, et même les vrais génies, ne faisoit votre Eloge.

Vous avez vû par une petite lettre qui a paru contre le système de ce Médecin sur la voix, et qui, au jugement de l'Abbé des Fontaines, réduit pour toujours l'Auteur à exercer une vertu rare, qui est la *patience*, vous avez vû, dis-je, que *Rufus* ne sçait pas le François, et que ses écoliers ont tort d'être surpris que dans ses leçons il donne tous les jours, comme on dit, des *soufflets* à Ronsard. Mais ce n'est pas tout. Dieu sait quelles sottises il fait dire tous les jours au grand *Boerhaave*, qu'il n'entend pas, et qu'il a la fureur d'expliquer pour gagner de l'argent ! Les écoliers s'en sont apperçus, en confrontant ses discours avec l'Interprète François (1), qu'en conséquence il a trouvé pitoyable, ne rendant jamais le sens de cet Auteur, et qu'il a défendu à ses disciples d'acheter.

Rufus ne sçait de Physiologie que ce qu'il y a de plus commun, que ce qui court, pour ainsi dire, les rues ; cependant il n'estime pas les remarques Françaises d'*Heister* (2). C'est dit-il (comme *Verminosus* le disoit de l'Oeconomie Animale de *Qualisnassus*) c'est *Boerhaave* mis en pièces ; ce sont ses propres leçons habillées à la Française. Ne pouvant prouver lui-même ce qu'il avançoit, il trouva chez *La Forest* dont il étoit le complaisant, et aux démarches duquel il devait son rang Académique, il trouva, dis-je, le Commentateur de *Boerhaave* et le pria instamment, de concert avec *La Forest* qui avait ses raisons pour s'y joindre, de faire un parallèle qui démontrât clairement toute la *friponnerie* de la folle Physiologie dont je parle, et qui ne ressemble presque en rien, (si ce n'est par rapport au fond) avec celle de Haller, comme les Sçavans peuvent en juger.

Rufus est bien plus ignorant en pratique qu'en oeconomie du corps ; la routine même lui manque, faute d'habitude de voir des malades. Cela ne l'empêche pas d'être nommé examinateur des faits, des *Observations de Médecine Pratique* (3), il lit quelques pages du manuscrit qui lui est confié et dit ensuite à tous les Médecins qu'il rencontre, qu'il ne peut donner son approbation à une pratique aussi détestable. Ces bruits viennent aux oreilles de l'Auteur qui demande au médiocre Anatomiste, depuis quand il est devenu Juge des Praticiens. Alors, sans se déconcerter, *Rufus* nie le plus humblement qu'il ait tenu de pareils discours, et après mille excuses, lui proteste qu'il est rempli de considérations pour ses talens. On peut voir dans la petite Préface de ce *Journal* le cas que l'Auteur fait du jugement d'un *Rufus*.

Mais toutes ces petites jalousies vont bientôt s'éclipser à la vûe de *Hunauld*, du vivant duquel *Rufus* avoit la prétention d'expliquer les œuvres classiques de *Boerhaave*. Il alloit entendre ce Sçavant Homme au Jardin du Roi et même quelquefois dans ses leçons particulières, il lui témoignait l'estime et le dévouement le plus parfait, en un mot on peut dire qu'il lui

(1) Querelle de boutique : La Mettrie est le Commentateur de *Boerhaave* dont il avait à Leyde écouté les leçons. (B)

(2) de M. Sénac. (B)

(3) De La Mettrie, comme par hasard. (B)

faisoit une espèce de petite Cour, de peur d'être écrasé par un aussi redoutable ennemi ; cependant jamais le démon de l'envie, au teint pâle et blasé, n'a si pleinement possédé une âme vile et mercenaire, jamais on n'a si cordialement haï, ni sincèrement souhaité la mort d'un Rival. Il payait des Espions pour sçavoir ce qui se passoit, ce qui se disoit dans les Cours particuliers de *Hunauld* ; il le chargeoit de mille ridicules dans les siens, et employoit les moyens les plus honteux pour lui enlever quelques uns de ses Disciples, sous prétexte du moindre prix, toujours trop cher, quand la marchandise ne vaut rien ; enfin sans respect pour les mœurs les plus douces, pour les talens, marqués au coin du vrai génie, *Hunauld* n'étoit selon *Rufus* qu'un petit Anatomiste, un libertin si livré aux femmes et à tous les plaisirs, qu'il ne pouvoit vivre longtems.

Cette mort fatale à l'honneur de la Faculté, est arrivée au gré des désirs de *Rufus*, dont les indignes discours faisoient assez l'aveu : de sorte que, tandis que l'Anatomie en deuil ne pouvoit plus tenir son scalpel (si l'on me permet de la personifier) tandis que les gens de lettres et de goût pleuroient avec elles, l'heureux *Rufus* jouissoit tacitement d'un plaisir qui, tout cruel qu'il étoit, remplissoit son cœur, et le mettoit au comble de ses vœux. Qu'eût-il véritablement fait dans Paris sans ce favorable, ou plutôt funeste évènement ? Les *Boerhaave*, les *Albinus*, les *Cheselden*, les *Morgagni*, les *Hoffmann*, etc., n'adrescoient qu'à *Hunauld* ceux qui vouloient acquérir les plus subtiles et profondes connoissances de l'Anatomie et du mécanisme des corps animés. Mais depuis ces tems, *Rufus* a payé ses dettes, et ne va plus à la gargotte, ni à pied, et *Bertin* n'a encore cassé qu'une roüe de son carosse. Cependant *Rufus* ne sçait pas manier le scalpel, et certainement il n'auroit pas osé démontrer toutes les parties déliées du dedans de l'oreille, en présence de gens qui auroient assisté, comme un des *Tournesols*, à cette démonstration faite par la dextérité même chez *Hunauld*. Aussi *Rufus* n'a-t-il pas pris pour son prévôt de salle un gros boucher, tel que *Mertrud*, qui a guéri M. Ory par un remède que son Maître lui avoit appris, et qui a voulu entrer à l'Académie à la faveur d'un mémoire fondé sur 0 et qu'il ne put jamais lire dans la sçavante Assemblée, il a humblement choisi un jeune Chirurgien, meilleur Anatomiste que lui, et sans lequel il eût été obligé de plier boutique, pour parler vulgairement.

Jugez-en par ce trait. Un jour il le pria de lui faire voir le muscle antérieur de l'oreille qui, je crois, a été décrit par *Santorini*, et qui, selon cet Observateur, prend naissance de l'Apophyse Zygomatique, et va se terminer au-devant de la Conque. L'habile Chirurgien répondit que ce muscle ne se trouvoit que dans *Santorini* : il eut beau dire et beau faire, *Rufus* s'obstina tellement, que pour se délivrer d'un ignorant importun, on s'avisa de lui couper en son absence une très petite partie du muscle Crotaphite (1) et on l'attacha ensuite aux parties désignées avec autant d'art, que *Rufus* même en emploie pour ajuster des rubans dans cette glotte, qui en conséquence de ce frauduleux artifice, fit un bruit dont toute

(1) Temporal. (B)

l'Académie fut pétrifiée. Moyennant quoi le fripon fut trompé à son tour.

Vous êtes surpris, mon cher fils, que tant de gens vraiment doctes ayant été pris à un piège aussi grossier. Mais, sans le célèbre déserteur de leur corps, ils croiroient peut être encore que toutes les maladies viennent des vers du sang, et qu'il y a une liqueur qui par d'autres *animalcules* qu'elle contient, pour détruire ceux-là et conséquemment toutes les causes de nos maux.

Un Charlatan, sans sçavoir un mot d'optique, avoit *catoptriquement* trompé tout Paris. De même, sans le jeune Auteur de la Lettre critique et pleine de sel et d'agrémens (a), dont j'ai parlé, ou plutôt sans les expériences anatomiques faites par lui sous les yeux de *Hunauld*, qui huit jours avant sa maladie dont il est mort, me dit qu'il vengeroit l'illustre *Dodart*, et démasqueroit le fourbe qui vouloit s'élever sur ses débris, *Rufus* eut passé pour un esprit pénétrant, jusqu'à ce que le tems, qui met le prix aux découvertes eût anéanti les chimères et les friponneries de notre Anatomiste. Plus Charlatan que *Gaddesden*, plus fourbe qu'*Uranus* (b) il ne connoit que l'ambition et l'intérêt. Voici les Dieux, Médecins, auxquels il vous sacrifieroit tous. *Faenum habet in Cornu, longè fuge, etc.* Il ne faut pas plus de mérite, ni dehors plus spécieux pour en imposer au Public, et même pour usurper un empire dangereux sur les esprits foibles et crédules, faciles à séduire par de vains titres et une autorité frivole. Quoique je ne me sente dans le cœur aucune envie de nuire, j'ai donc du empêcher de mon mieux que *Rufus* ne nuise lui-même, en le peignant de couleurs aussi vives que vraies ? J'ajoute qu'il n'est comparable à aucun des fameux Anatomistes des deux camps ennemis : c'est le *Bacouill* de l'Anatomie. J'ai tout dit par ce dernier trait, et j'aurais peut-être mieux fait de ne pas entrer dans tous les petits détails misérables qui composent ce portrait. Les petites choses ont besoin d'être relevées par la dignité et la manière noble de les traiter. Mais qui a le pinceau de *Mr Le Sage* ? Qui peut se prostituer avec décence ?

PORTRAIT D'ORTOCOME, OU SECOND PORTRAIT DE RUFUS (c).

Ortocomé fit en 1714 et 15, quelques études à Montpellier, d'où il passa à Marseille dans le tems de la Peste, sans être alors Médecin. Quelques Garçons Chirurgiens lui apprirent la plus grossière Anatomie. Il

(a) Encore de La Mettrie ! (B) Il s'agit de l'oculiste Taylor.

(b) URANIUS étoit un fourbe adroit qui sçavoit masquer tous les vices sous l'apparence de la vertu. Ce Médecin de Syrie qui vivait au X^e siècle, trouva le secret de passer pour le plus grand Philosophe de Perse, sans sçavoir un mot de Philosophie. La vanité, la Présomption, l'impudence faisoient son caractère et tout son mérite, de sorte qu'il ne pouvoit tromper des gens éclairés, qui virent qu'il manquoit essentiellement de génie et des vraies connoissances, dit *Mr. Freind*, Je croyois le parallèle plus parfait qu'il n'est ; rendons justice à *Rufus*, il l'emporte sur *Uranus*.

(c) Ecrit en 1750.

crut avoir pénétré fort avant dans le labyrinthe de l'homme ; il disoit lui-même qu'il s'étoit parfaitement mis au fait de l'Anatomie dans cette Ville, et qu'il y fit même, Dieu sait combien de belles et importantes Découvertes, qu'il réserve apparemment pour la Postérité, car personne ne les connoit. Cependant le Hazard ne les produit qu'à ceux qu'un travail assidu a rendus dignes de ses faveurs. Or que penser des Dissertations d'un homme, qui, de son propre aveu, aimoit mieux attendre dix jours son Démonstrateur, ou plutôt son dégraisseur de muscle que de mettre lui-même la main à l'œuvre ?

Importuné, et poursuivi par des Créanciers, qui ne veulent pas entendre, *que rien ne porte malheur, comme payer ses Dettes* il fut forcé de quitter furtivement Marseille. De retour à Montpellier, le cerveau rempli de la Topographie Chirurgicale de l'homme, dont il croyoit connoître tous les ressorts, il y dispute une chaire de Professeur contre Fizes, Canthuel, ce Docteur qui sait si bien couper le *velum Palati* dans la vérole et notre Ami *Jonquille* sieur de *Dom Marcos*, lequel leur fut préféré à tous, et avec raison, quoique Docteur sans Doctrine, puisque *Fizes* a fait trente *Hérésies* dans un petit écrit, selon *Ortocomé*, et qu'au jugement encore du même Docteur (qui par malheur n'en a guères), le fendeur de gorges a pillé tout ce qu'il sait dans un livre Anglois.

Mais Montpellier n'étant pas un Théâtre digne d'un personnage que D... devoit un jour faire briller dans ses *Bijoux* plus savans, qu'*indiscrets* (1), plus spirituels, que charmans et voluptueux ; il vint à Paris, où il débuta par revendiquer les découvertes des Boerhaaves, des Hunaulds et surtout de M. Petit le Médecin, et par déchirer à belles dents quiconque avoit le malheur d'être son confrère avec du mérite. Il n'applaudit et ne cultiva que la Forêt, qui véritablement étoit digne de bien peu de choses, s'il ne méritoit les hommages d'*Ortocomé* et de tout Anatomiste, c'est tout dire ; aucun homme de génie ne le fut, ni le sera jusqu'à un certain point. Mais notre Disséqueur lui prodiguoit moins son estime et la considération à lui-même qu'à son crédit, dont il faisoit bien plus de cas. Où est mon pauvre et ancien ami Bertin, de la Santé duquel je n'ai aucune nouvelle ? Il ne pourroit s'empêcher de dire, en se rappelant le brillant cercle que nous formions un jour chez ce Juif, *Ortocomé*, lui, Bertin, et moi : l'air de feinte avidité, pour marquer une admiration qu'il n'avoit pas, avec laquelle notre figure de Rousseau (car *Ortocomé* a l'honneur de ressembler à ce grand Poète) étoit à l'afut des bons mots de notre Amphitryon, qui ne venoit pas vite ce jour-là, et enfin la pesante gravité, avec laquelle ce complaisant et plat convive sembloit se baisser en quelque sorte, comme pour relever avec sa machoire d'âne les misérables bluettes, ou étincelles que nôtre Portugais émerveillé de lui-même faisoit sortir quelquefois de son *briquet* (2), et pour lesquelles notre soteaux d'Anatomiste eût voulu, pour mieux flatter son Héros, être, pour ainsi dire, tout *amadou*. Belle expression de Juifs ! *La Forêt* ne craignant pas plus *Ortocomé* que

(1) Diderot. On sait que le sous-titre de l'Ouvrage est les C... qui parlent ! (B)

(2) Silva. (B)

Maqui, le méprisant à peu près au même degré, ce fut une raison pour le protéger : et pour mieux lui marquer, moins combien il étoit sensible à la cour qu'il lui faisoit, que son Crédit à Paris à force de démarches et d'intrigues, il le fit entrer à l'Académie des Sciences.

Académicien donc par la reconnoissance de ce Mécène, le ton d'homme important, toujours si mal soutenu, par quiconque peut bien avoir assez d'esprit, pour être un sot mais non pour être un fat ; ce ton, dis-je, lui attira la haine et le mépris de tous les Académiciens qui le jugèrent bientôt ce qu'il est, Médiocre Anatomiste, éloge le plus misérable qu'on puisse mériter.

Avant que d'être reçu à l'Académie, vieux écolier de mon âge, il avait été fait Docteur d'une fabrique plus douce et plus flatteuse, je veux dire par les secours généreux de la galante Protectrice de la rue St-Jacques. L'Amour n'avoit peut être jamais fait un Médecin si laid ; mais c'est la preuve qu'il est plus solide qu'on ne pense, et qu'il ne se laisse pas prendre à l'amorce des dehors.

Je ne blâme pas la Manufacture de ce Doctorat, elle en vaut bien une autre. Le mal que fait *Orcotome*, dans la boutique de cette femme, n'est point encore de planter des Cornes sur l'intrépide front d'un Libraire. C'est bien la moindre chose qu'un Imprimeur soit Cocu ; et cocu de la façon d'un mauvais Auteur. Le mal qu'il fait dans ce Théâtre Typographique, c'est d'y exercer sa langue de Vipère, d'en répandre le venin sur le mérite et la vertu, et n'estimant que ses productions, d'honorer tous les savans d'un parfait mépris.

Une aussi puante vanité suppose une pauvre espèce ; aussi l'est-il, vous allez en juger. Sans esprit, ni génie, lourd, il parle toujours, sans se faire entendre, et souvent, tant il est clair, sans savoir lui-même ce qu'il dit : ignorant, qui se croit habile, et homme supérieur, parce qu'il fait l'Anatomie ; embarrassé, indécis au lit des malades, qu'il ne peut quitter, il en impose par un air de réflexion qui masque aux yeux du peuple une incertitude produite par le défaut de vûes et de lumières.

Si notre Docteur, après avoir longtems flotté dans le doute, se détermine enfin à ordonner quelque chose, c'est à tout hazard. Il construit ses formules d'une manière si grotesque, il mêle ensemble des Drogues si peu nubiles, comme parloit *La Fôret*, qu'il n'y a pas jusqu'au Pharmacopole qui ne lève les épaules, en disant, voilà un Médecin ni Chymiste, ni Galénique.

Abandonné du Public, aussi mauvais Lecteur que mauvais Ecrivain, car il lit comme un *Valet*, et écrit comme un *Frater*. *Bavaroise* est son correcteur et son Maître d'Ecole. Au défaut de mérite, il a eu recours à l'intrigue, qui lui a fourni les ressources dont il avoit besoin. Il s'est insinué chez l'Ambassadeur d'Espagne, qui par de pressantes sollicitations l'a fait nommer Professeur au Collège Royal. Quand je vois que Nihel même le loue, je dis : « le mérite n'est rien ; il n'y a qu'*heur* et Malheur dans ce Monde. »

Voilà deux Portraits de *Rufus*. Choisissez le plus ressemblant.

CHAPITRE XVI

DE MR. DOUILLET* (1)

C'est ici le vrai *Douillet* du *Philantrope*. On le lève, on l'habille, on le parfume, on le déshabille, on le couche. Son pot de chambre est d'argent ou de la plus belle porcelaine du Japon. Il n'est point dans tout Paris des perruques d'un plus beau blond, ni de plus belles dentelles. Ce médecin à l'air d'un Seigneur dans son appartement, et d'un Sçavant dans sa Bibliothèque, qui est superbe et jamais dérangée. C'est là qu'il a fait son traité Latin de la petite vérole, avorton inconnu, mort en naissant. C'est là que, depuis dix ans, il travaille à laisser à sa *Patrie* un nouveau et précieux *Legs* de toute sa pratique de Médecine, que je lui conseillerois d'abandonner pour l'honneur de sa mémoire ; Quand on n'a pas les plus profondes connoissances d'un art, il faut éblouir les autres de sa routine, mais il y a trop d'amour-propre à être soi-même assez aveugle, pour croire donner d'excellentes choses. Un *Douillet* ne s'est jamais occupé de sa profession, tant théorique, que Pratique, que parce qu'elle remplit certains momens de la vie, dont le vuide est affreux. Il n'a jamais, dans ses plus grands jours de solitude, écrit, ni lu plus d'une heure de suite, de peur d'échauffer son sang, et de priver sa bile de sa douceur balsamique. Plus partisan d'une vie douce et tranquille, et d'une volupté commode, que de la turbulence de la pratique de la Médecine, et de l'amour il ne voudroit pas se baisser pour ramasser un malade, ni le plaisir. Il faut, comme parloit *La Forêt*, qu'il soit sollicité et tiré par la manche. Il est vrai qu'il avoit autrefois la peine de descendre de chez

* Videauime.

(1) Il s'agit de Sidobre. Rien ne nous est parvenu de lui ; nous savons seulement qu'il était docteur de Montpellier, qu'il écrivit un traité de la Variole. (Lyon, in-16 1699) et qu'en 1732, il était médecin par quartier. Hoffmann déplore l'injuste oubli dans lequel il était — déjà — tombé et le tient pour un excellent clinicien. (B)

lui, pour monter ensuite dans l'appartement voisin de sa maîtresse : mais ces plaisirs étoient bien fatigans, il a fait faire une porte de communication qui les a rendus plus faciles. On n'est dans la vie que pour se procurer ses aises et ses commodités. C'est à la faveur de ce passage que M. Douillet a consenti de passer tous les jours cinq ou six heures sur le sofa de son Amante, riche Italienne. Voilà le théâtre de ses plaisirs et la malade chez qui le Médecin étoit allé toutes les fois qu'on le demandoit où il ne tarderoit pas. C'est là que *Boileau* semble avoir pris son incomparable portrait de la mollesse, *Douillet*, l'heureux *Douillet*, l'y représentoit au naturel avec tous les charmes de la volupté qui la suit. C'est dans les bras de l'objet de tous ses désirs, qu'il versoit ces larmes délicieuses, mêlées de toutes les douceurs de l'amour.

Un Epicurien peut-être un homme de beaucoup de mérite et de talens, s'il sçait partager son tems entre l'étude et le plaisir. Mais un homme sans génie, sans esprit, ennemi du travail par tempérament, ne peut devenir un aigle en quelque art que ce soit. Ainsi la médiocrité de notre petit Docteur n'aura rien qui surprenne ; il n'a jamais cherché le Public avec plus d'empressement qu'il n'en a été désiré, et cependant il a fait fortune dans le sein de la plus douce tranquillité. D'où vient tant de bonheur si peu mérité ? Est-ce de la discrétion que tout Médecin doit avoir, et que la prud'homie de celui-ci a affichée au plus haut point, de sorte que l'honneur des plus grandes familles lui a été confié sans crainte, ainsi que les maux les plus honteux ? Est-ce des grandes maisons auxquelles il s'est attaché de bonne heure ? Je le crois, et cela seul prouveroit que c'est toujours bien fait à un Médecin de s'appuyer de la protection d'un Ministre, d'un Cardinal, ou d'un Prince, si le fin Politique *Chysologue* ne confirmoit cette vérité par la sagesse de sa conduite. En effet, *Douillet*, ne pouvant se dissimuler son peu de mérite, a paru ne pas se soucier d'être fort répandu dans Paris, et l'amour-propre se console en effet facilement du peu d'hommages qu'on lui rend, lorsque l'indolence et la paresse sont ses attributs favoris. C'est pourquoi *Douillet* s'est borné à traiter un petit nombre de Seigneurs. Sa fortune qui est de plus de 30.000 livres de rente viagère (car un tel homme ne vit que pour lui, il est son parent, son ami et même sa Maîtresse à lui-même) sans compter des *effets* considérables à commencer par Mr. le Maréchal de XXX qui l'emmena avec lui à la Guerre, et lui fit donner pension de plus de mille écus, par le Régiment dont il étoit Colonel. Ce Médecin garda longtems cette pension. Neveu d'un homme qui avec peu de sçavoir étoit devenu le *Philantrope* de son Université, il se crut de bonne heure un grand Praticien. Il n'avoit cependant tout son mérite qu'en spécieux dehors de gravité et de suffisance. Mais cela suffit pour se bien peindre dans l'imagination d'un homme sérieux, qui souvent ne pense point lui-même, mais qui veut qu'un Médecin ait l'air de réfléchir : et l'on verra dans la suite, lorsque je parlerai des *Médecins domestiques*, que ce qui feroit le chef-d'œuvre d'un homme d'esprit, je veux dire de plaire à toute une grande maison, n'est qu'un jeu qui ne coûte rien à un homme mystérieux, qui cache ses sottises et son

ignorance sous le voile de la gravité. Une des plus belles femmes qui aient paru à la Cour, Madame la Duchesse de XXX auroit volontiers déifié ce mince enfant d'Esculape. Quelle pénétration, disoit-elle. Il voit mon mal de poitrine comme au travers du meilleur microscope, il connoît le point mathématique où mes douleurs et mes tubercules ont pris leur origine.

Mr. le Duc de XXX étoit fortement persuadé qu'il lui avoit fait cracher un abcès par un trou fait au diaphragme (1). Si ce Médecin qui sans esprit avoit trouvé l'art de séduire à sa manière eut dit à ce valeureux Seigneur : Mr. votre santé dépend d'une très lente mastication, vous ne pouvès mieux faire que de dire un *Patèr* et un *Ave* entre chaque morceau que vous avalerez, ce Duc qui n'avoit peut-être jamais fait de Prières qu'au Dieu Mars, eût tous les jours religieusement prononcé celles-là. Il étoit dans cette illustre famille trop justement désolée, ce que *Sigogne* est à Mr. le Marquis de *Baufrémont*. M. *Douillet* l'a dit, *Sigogne* l'a dit étoit un dictum d'une aussi grande autorité que celle d'Aristote avant Descartes. Mais mon cher Fils, ce qui doit vous consoler, si quelque jour attaché à une grande Maison, avec beaucoup d'esprit et de sçavoir, vous trouvez à peine un petit vuide favorable, dans des cœurs exactement remplis de prévention, c'est que tandis que chaque famille élève un Médecin, au-dessus de tous les autres, (comme chaque Régiment fait son Chirurgien) à deux pas de là, dans l'Hôtel voisin, on ne croit seulement pas ce grand Saint capable de guérir la gale, ou le *mal de Job*, tel que l'imagine le P. *Calmet* (2).

Vers l'âge de soixante ans, *Douillet* renonça à la pratique et afficha en quelque sorte qu'il ne feroit plus la Médecine, qu'en faveur de ses amis. Cette Politique n'est pas mauvaise, on n'en est que plus désiré, moins importuné, et mieux payé. Est-ce là ce qui s'appelle un heureux caractère parfaitement soutenu depuis la première, jusqu'à la dernière scène ? Je vous souhaite, mon Fils, à cet âge une aussi belle retraite. Je dois ajouter au reste que *Douillet* est un honnête homme, qui a toujours autant aimé à obliger qu'à amasser de l'argent ; mais un jeune Médecin, qui lui a fait en mourant une banqueroute considérable, l'a un peu corrigé. Les vieux Médecins sont quelquefois trop bons, et les jeunes sont trop fins (3).

(1) Ceci est fort possible : il s'agirait d'un abcès sous-diaphragmatique évacué par vomique. (B)

(2) La vérole (B)

(3) Ce panégyrique au vinaigre de Sidobre ne constitue pas une des meilleures actions de La Mettrie. Il n'aurait jamais dû oublier que dans une circonstance critique, Sidobre avait assuré son gagne-pain en le faisant nommer aux Gardes. Mais il pousse le cynisme au-delà des bornes du possible lorsqu'il fait ainsi parler le pauvre homme tout stupéfié de sa mésaventure :

« Moi qui l'avais placé dans une si grande maison ! Moi, qui lui avais ouvert ma propre et brillante carrière ! L'ingrat ! Traiter ainsi un protecteur, à qui on a les obligations les plus essentielles ; Saluer ainsi son patron, le mauvais cœur ! Mais j'ai ici sa punition en poche : C'est une phiole de gouttes du Général La Motte, dont j'ai moi seul le secret, il faut que je lui en fasse avaler une pinte ; il aura bien le diable au corps, s'il ne crève pas d'un remède qui, à petite dose, a tué tant de mes malades. »

(La Faculté vengée), Acte III. (B)

CHAPITRE XVII

DE L'EMPEREUR JULIEN* (a).

Hunauld, qui connoissoit particulièrement cet Archiâtre (b) et par la protection duquel il alloit être Président d'une Académie de Médecins (c), sans la mort trop prompte de *Julien*, *Hunauld* m'a dit que cet Empereur avoit tant de vanité et d'orgueil, que, si son Cocher fut venu lui dire, Monsieur vous êtes le plus grand Médecin du monde, il ne doutoit pas qu'il ne lui eût répondu : Mon ami, puisque tu t'y connois si bien, il faut que tu sois toi-même un Grand Médecin.

* Chirac.

(a) Comme tant d'autres, Pierre Chirac (né à Conquert, petite ville du Rouergue, en 1650) partit pour Montpellier pour y faire sa théologie. Le malheur voulut que pour gagner sa vie il fut obligé de se placer comme précepteur chez un apothicaire : le Seigneur y perdit un de ses ministres, mais l'on n'ose dire que la Médecine y gagna. Il entra donc à la Faculté très tard, en 1680. Distingué aussitôt par le Chancelier Chicoyneau qui lui confia l'éducation de ses enfants, il fit des progrès si rapides qu'il obtint le bonnet dès 1683, et le titre de professeur dès 1687. Il enseigna jusqu'en 1692 ; de cette date à 1697, il fit la Campagne de Catalogne, puis exerça au port de Rochefort ; revenu à Montpellier, il remonta dans sa chaire d'où il ne descendit que pour accompagner le Duc d'Orléans à l'armée d'Italie : il fut assez heureux pour sauver ce prince d'une amputation du bras, grâce aux eaux de Balaruc. Dès lors, le Duc ne lâcha plus un homme aussi habile ; il en fit son premier médecin en 1715. A la mort de Dodart, Louis XV en fit son archiâtre (1731) ; son règne fut bien court, car il mourut en 1732 âgé de 82 ans.

D'un abord froid, laconique, tranchant, hautain, sûr de soi, n'admettant ni contradiction ni désobéissance, il en imposait aux malades qui n'osaient pas piper, et son diagnostic généralement précis, lui valait une clientèle innombrable ; mais il était d'une avarice sordide, d'une jalousie tracassière et d'une méchanceté peu scrupuleuse sur les moyens de nuire.

Il avait eu deux grandes idées, qu'il ne put réaliser : la création d'une Académie de Médecine que la Faculté inquiète de voir diminuer ses droits entrava de son mieux et l'union des frères ennemis, par la création d'un corps de docteurs-chirurgiens. En cela, il avait vu juste.

Ses œuvres sont tombées dans l'oubli : mal écrites, mal observées, pleines d'hypothèses erronnées, elles sont dépourvues de toute valeur : Citons : Lettre sur la structure des cheveux, in-12 1698 ; un mémoire sur les fibres du cœur,

Voilà le fond du caractère de *Julien* : en voici les suites. Il parloit peu par orgueil (et aussi mal qu'il écrivoit comme on le verra dans la suite) sec, dur, brusque, il n'avoit ni la complaisance de *Philantrope*, ni le manège de *La Forêt*. Telle étoit sa rigueur misanthropique qu'il nioit quelquefois le sentiment même qu'accusoient les malades, et que peut-être ils avoient réellement. La constance inébranlable avec laquelle il suivoit le plan qu'il avoit une fois formé, les encourageoit, plus qu'elle ne fait honneur à l'*Empereur Julien*, aux yeux de ceux qui connoissoient le fondement d'une telle conduite. Elle ne suppose point ici la justesse *du coup d'œil*, si vantée par Panégyriste, mais plutôt un génie systématique, duquel partoît cette funeste fermeté, génie dont la nature est de ne jamais perdre de vûe le principe qu'il a une fois forgé. Or un tel génie, si l'on veut qu'il excelle, est-ce dans l'Art de guérir, ou de tromper les autres et soi-même philosophiquement ?

Quiconque ignorant la vraie manière de philosopher, ne peut résister à la démanigaison de bâtir des Hypothèses, fait nécessairement la Médecine, en conséquence de ce qu'il a imaginé, et s'il est aussi rempli d'amour propre que *Juliano de Chiriadis*, ou *Chiriacus de Julianis*, quels ravages un Médecin Célèbre ne doit-il pas faire durant soixante ans de pratique ! Certes, plus un tel génie a d'étendue et de sagacité, plus il est dangereux, parce qu'il tire une foule de conséquences qui peuvent être justes, mais qui pêchent toutes par leur premier principe trop gratuitement supposé ; et c'est ainsi que le public doit craindre jusqu'à l'esprit des Médecins auxquels il donne sa confiance. Mais, mon cher Enfant, rassurez-vous, il n'y a plus rien à craindre de la doctrine *Chiracienne*, j'en ai trouvé l'Antidote, et à cause des *bruians* hommages qu'on rend, j'en doublerai la doze. Je prouverai que *Julien* n'étoit qu'un mauvais Philosophe, pauvre d'expériences physiques, riche en faits imaginaires, en rêves qu'il prenoit pour des réalités, parce que, comme *Dufaut*, il n'avoit pas besoin de dormir, pour rêver. On verra, qu'outre le Cartésianisme, qui avoit été son premier lait philosophique, *Aliment* qu'il a aimé jusqu'à sa mort, il a toujours adopté et chéri, autant que Chrysologue même, les plus fausses et les plus ridicules hypothèses de ces mauvais Chymistes qui ont précédé le grand *Boerhaave*, et qu'enfin *Julien* n'a pas plus connu le vrai chemin de la médecine, que de la Philosophie, et que d'ailleurs il avoit fort peu d'esprit hors de sa sphère, et même lorsqu'il croyoit briller le plus par la gentillesse et la légèreté, comme dans la dispute avec *Vieussens* (1).

Mais il n'est pas tems de s'étendre sur toutes ces choses : si *La Forêt* vivoit, il s'impatienteroit de ne voir point arriver son portrait. Le voici.

in-12, 1698 ; observation sur les incommodités des équipages des vaisseaux, in-8°, 1724 ; traité des fièvres malignes, in-12, 1724.

Il fit de nombreuses expériences de physiologie et autopsies. (B)

(b) Premier médecin. (B). — (c) Si Julien fut mort un mois plus tard, cette Académie eut été installée malgré la Faculté qui sentoit combien cet Etablissement étoit préjudiciable à l'ignorance de ceux de ses membres, qui n'auroient pu y entrer. (B)

(1) CHIRAC revendiqua dans ses Lettres ou Réflexions préliminaires sur l'Apologie de M. Vieussens (Montpellier 1698, in-12) la prétendue découverte d'un acide dans le sang. (B)

CHAPITRE XVIII

DE LA FOREST* (1).

Mais quel est ce Médecin, qui fait entrer son Carrosse avec tant de bruit jusqu'au fond des cours, qu'on soutient lors qu'il descend, et qu'on porte en quelque manière jusqu'au grand escalier ? C'est *La Forest*. Les beaux chevaux ! Et avec quel art le Cocher les fait piafer, et tourner plusieurs fois par ordre du Maître : le bruit qu'ils font, annonce ce brillant

(1) Jean-Baptiste SYLVA, d'origine Juive portugaise, et fils d'un médecin bordelais naquit à Bordeaux le 13 janvier 1682. Il faut remarquer qu'au XVIII^e siècle les médecins juifs constituaient une infime minorité : les temps ont bien changé, et ils ont pris leur revanche depuis !

Ceci dit, en passant, avouons qu'avec les qualités inhérentes à sa race, il ne pouvait que réussir : docteur de Montpellier en 1702, la province lui paraissant un trop petit théâtre où l'on ne peut que végéter dans des emplois médiocres, il partit pour Paris où il débuta par l'étude de la pharmacie, et de la chimie : cet art lui plaisait particulièrement et pour disposer à sa guise d'un laboratoire, il s'était logé à pied d'œuvre chez un apothicaire. En même temps, il poursuivit la médecine et devenait Docteur de Paris en 1712. (Pour d'autres le 21 novembre 1711).

Protégé par les Helvetius, il parcourut une brillante carrière, devenant Médecin de la Maison de Condé, puis médecin consultant du Roi. A la mort de Chirac, il s'en fallut d'un cheveu qu'il n'enlevât le titre si envié — et si rémunérateur de premier médecin, n'hésitant pas à le disputer à son protecteur Helvétius. Ce fut d'ailleurs Chicoyneau qui l'obtint. Il se consola aisément, ainsi que de ses infortunes conjugales, en traitant galamment les *belles Madames* ses clientes : fort répandu, il passait pour réunir l'esprit, la science et l'expérience, et la foule des malades se précipitait à sa consultation.

Il avait tant à faire qu'il ne lui restait pas le temps d'écrire : cependant il tint à laisser un témoignage impérissable de ses veilles et il entra dans la fameuse dispute qui dressa les phlébotomistes du bras contre les phlébotomistes

équipage, et ne l'empêche pas de s'arrêter à deux pas pour parler d'affaires sérieuses avec un de ses Confrères, ou du moins pour en parôître occupé. Mais voilà une femme de chambre qui passe, il s'interrompt pour aller au devant d'elle, et lui demander des nouvelles de sa *belle santé*. Que de *jolies* choses il lui dit ! avec son air riant, il la suit à perte de vûë. Il revient enfin, et reprend le fil de la conversation par l'usage de ses *souris d'amitié*, et l'utilité des attentions, des politesses et même des révérences. Faisons toujours, dit-il, bon accueil aux femmes de chambres, elles nous le rendront bien à la toilette de leurs Maîtresses. Il faut *semer les petits soins et accorder la petite oye*, à tout le monde, on en recueille tôt ou tard le fruit (1).

Il faut vous peindre de vives couleurs de *La Forest*, ainsi francisé dans une comédie de Boissy (2), qui, si je ne me trompe, dans une autre pièce, a changé le nom d'*Esope* en celui de *la Joie*, médecin qui vient yvre sur le théâtre comme celui-ci l'est quelquefois dans ces coulisses. Il a déjà été peint ailleurs sous le nom de *Jean de Gaddesden*, parce qu'en effet il ressemble beaucoup à ce grand Charlatan du XIII^e siècle, comme *Erosiatre* l'a été sous le nom de *Bayle*, autant que j'en puis juger. Il faut vous faire voir que *La Forest* est un autre homme que *Gaddesden*, et que si Julien a favorisé la cuisine moderne jusqu'à se faire un plaisir flatteur d'immortaliser son nom par celui des *Ragoûts*, *La Forest* a autant surpassé le Cuisinier François en pharmacie, que F. et tous les singes de *Sénèque* ou plutôt de *Pline le Jeune* en bel esprit.

La Forest étoit le vrai Médecin de l'imagination, et du goût, ou plutôt du Palais, pour ôter toute équivoque, *Medicus ad Palatum*, comme porte le titre d'un livre fort rare. Si *Gaddesden* ne prescrivait aux gens de qualité, et principalement aux Dames, que les remèdes les plus précieux, les plus agréables, et tout ce qu'il y avait de plus rare et de plus recherché, dont il doubloit toujours la doze pour ces personnes riches, si cet empirique pour faire sa cour, semble donner dans les préjugés les plus à la mode, *La Forest* donnoit des conseils aussi singuliers et qui ne plaisoient pas moins. L'un ordonnoit pour la paralysie des *peaux de Renard*, dont il enseignait la préparation ; le *Coucou* pour l'Épilepsie, le *Spicanard* pour l'Hydropisie ; le *sang de Belette*, la *fiente de Pigeon*, et ce qu'il préfère à tout dans les cas désespérés, l'attouchement des mains Royales, pour

du pied : il se rangea au nombre de ces derniers, à la suite des médecins espagnols, contre Hecquet. (Traité de l'usage des différentes sortes de saignées, in-12, 1727) et exposa ses raisons dans un pesant ouvrage d'hydraulique, hérissé de formules, de lois, de théorèmes et de calculs. Ce qui suscita de violentes protestations de Sénac, qui tenait pour la basilique et de Quesnay, qui se déclarait éclectique ou plus exactement indifférent.

Sylva, anobli par le roi, choyé par les grands, chéri des dames, néanmoins ruiné par les prodigalités de sa femme, mourut le 9 août 1742. Sa vie fut rédigée par Bruhier. (1744) (B)

(1) On entendait par la petite oye les accessoires du costume, le chapeau, les gants, les bas, etc., puis par déformation les petites privautés galantes, ce que Crébillon le fils appelait les bagatelles de la porte.

(2) Le médecin par persuasion.

les Ecrouëlles ; un ceinturon de *peau de Veau marin* dont la boucle fut faite d'*os de Baleine*, pour la Colique, le *sang Dragon* pour le Cancer, enfin (car je passe sur bien des conseils habilement superstitieux) s'il enveloppe tout le corps, dans la petite Vérole, d'un drap rouge, s'il veut que les rideaux du lit, des fenêtres, et tout l'ameublement soit rouge, affirmant son grand Dieu, que c'est le vrai secret de n'être jamais marqué ; l'autre conseilloit les *peaux divines* pour la Paralytie, le *sachet d'Arnould* pour l'Apopléxie, à ceux qui y avoient foi sur les relations publiques, ou sur le témoignage *payé* de l'Abbé *des Fontaines*, de la *soie cramoisie*, ou du *pourpre* dans un œuf, pour la petite vérole (si quelque femmelette prônoit cette vieille pratique connue de Gaddesden), ce qu'il accordoit volontiers, pourvu qu'on lui permit la saignée du pied. On trouve dans ses Consultations imprimées, le *remède du frère Julien Augustin*, qu'il préfère à tout, et comme une dernière ressource dans l'Hydropisie. Il ordonnoit le *sang de Bouquetin* pour la Pleurésie ; le *nid d'ironnelle* autour du col, dans l'Esquinancie (1) la *décoction de poux*, dans la jaunisse ; il n'a jamais prescrit de quinquina en écorce, depuis la découverte commode de Mr. de *la Garaye* ; il eut fait venir de *Rennes ou de Bordeaux* les frères *Luces*, Moines empiriques qui sont en réputation, il eut envoyé aux eaux de *Barèges* pour la pierre, sur la foi d'un de ses compatriotes, qu'il regardoit comme un Visionnaire ; aux eaux de *Baths*, plutôt qu'à *Aix-la-Chapelle*, pour la fécondation ; et comme *Gaddesden* se fut mis à la tête des *Inoculateurs* selon le jugement de *Freind*, *La Forest* eut aussi volontiers changé avec le goût des François, si le plus bel esprit du siècle, trop partisan des Anglois, qui ont eux-mêmes abjuré leur Système, eut pu enhardir sa Nation, qui toute folle qu'elle est, ne l'a pas été assez pour l'en croire. Mais le zèle du bon Citoyen excuse aisément un homme illustre qui ne sçait pas la Médecine.

Les talens de *La Forest* ne se bornent pas là. Il encourageoit les enfans à boire le *remède de Mademoiselle Stephens*, non seulement en leur donnant beaucoup de bon-bons, mais en leur faisant faire cette singulière prière : « Mon Dieu qui avez tant sué dans le Jardin des Oliviers, pour boire le Calice, je suis sûr que vous n'auriez jamais avalé cette détestable boisson. » A d'autres, il avoüoit franchement qu'il falloit toujours enfin tailler ceux qui avoient déjà été crucifiés par cette liqueur. Une jeune fille le consulte sur sa grande maigreur ; il faut, disoit-il, recevoir la transpiration d'une personne saine et vigoureuse, d'un sexe différent du vôtre, c'est ainsi, ajoutoit-il, en faisant allusion à *Sydenham* qu'on applique sur le ventre dans la Colique, des chiens, ou des chats ouverts vivans. Une autre avoit eu un instant de faiblesse qu'il falloit cacher, dont elle vouloit promptement arrêter les suites, ou le poison l'eût vengée de la perte de son honneur ; consolez-vous, ma chère enfant, disoit-il, en la prenant par-dessous le menton, tenez, usez de cette recette, elle a rendu plus d'un service essentiel au beau sexe.

Gaddesden apprenoit aux Dames la manière de faire des *eaux de*

(1) L'angine. (B)

senteur, des pommades pour le teint, le lait virginal pour les rousseurs, etc ; *La Forest* poussait plus loin les doctes recherches, il sçavoit l'art de peindre les sourcils, les cils, de changer la couleur des cheveux, et enfin, ce qui est le plus grand objet de la galanterie, d'augustier le Diamètre de ces parties qui effarouchent les petits amours. Le moyen de n'être pas le Médecin et de l'Amant et de la Maîtresse quand on cherche aussi efficacement à augmenter leurs plaisirs !

La Forest étoit le Médecin des Dames, non seulement par la raison que je viens de dire, mais parce qu'il étudioit à faire passer en Médecine tout l'art de la cuisine moderne. Chez lui, les gens riches n'avoient à essayer aucun de ces dégoûts, faits pour le petit bourgeois et pour les pauvres. Ses boissons étoient agréables et même quelquefois délicieuses, ses purgatifs étoient à la fleur d'orange et au citron ; jamais le *Seigneur Jupiter* n'a si bien doré la pilule. S'il eut été Médecin du Roi, il eut inventé une Médecine Royale. C'est ainsi que *La Forest* pousoit à l'excès des soins, trop négligés par ses Confrères.

La Charlatanerie de son babil répondoit à tout cela. « Madame, vous vous ennuyez du lait, votre goût est usé pour tous les laits (et en cela *votre estomac est d'accord avec votre goût*) un suc aussi doux, aussi fade n'est pas digne de le réveiller, mais plutôt de l'endormir en quelque sorte, à force de l'émousser. D'ailleurs vous êtes *si bilieuse*, que je ne suis pas surpris d'apercevoir deux ou trois grumeaux lactés dans vos *Selles dorées*. Eh bien, Madame, avez-vous raison, il faut le quitter, nous y reviendrons toujours quand la nature nous fera signe qu'elle le veut bien. Essayons la petite pointe d'opium, divine drogue qui nous a été envoyée du Ciel pour l'Antidote de l'agacement des nerfs, et la *Consolation* des viscères irrités. L'opium vous échauffe, dit-il, même dans le *Diacode* ? Il faut se rabattre sur une autre espèce de syrop naturel, c'est le miel de *Narbonne*, que *Madame de Sévigné* a bien raison de conseiller à sa fille, au lieu de sucre dans son Caffé, et qui est en effet un autre petit *Consolateur* à sa manière, etc. » Car c'en est assez pour faire connoître l'adresse avec laquelle cet empirique varioit tous les *pectoraux* et les *Antiphysiques*, et qu'il n'est pas étonnant que les *Poitrinaires* alarmés par sa mort, n'aient pas cru lui survivre six mois.

Le même manège étoit tout aussi habilement employé, pour prévenir l'ennuyeuse infirmité de tous les autres genres de médicamens, qu'il changeoit aussi légèrement, que ses conversations. *Geofroi* vous dira qu'il remuoit toute sa boutique pour le moindre mal, et que peu de Médecins ont la même ressource en pharmacie. Moyennant quoi, il entretenoit un long commerce avec ces femmes *vaporeuses*, *Hystériques* et avec ces hommes *mélancoliques*, ou *Hippocondriaques*, que Molière appelle les *bonnes vaches à lait*.

Des malades qui l'étoient si peu, n'avoient pas besoin d'un plus sçavant médecin, et ils n'auroient pas trouvé la même gentillesse, ni les mêmes agrémens d'une imagination badine, dans l'esprit le plus obligeamment distillé de toute la Faculté. La maladie venoit-elle à augmenter

considérablement ? un diseur de bons mots, souvent méchans (1) ne suffisoit plus, on lui associoit son confrère le *Somnambule*, à qui, par déférence, pour son expérience et son ignorance, il laissoit juger les procès, et ne faisoit jamais le *Physiologue*, lui qui avec tout le monde avoit la fureur de tout expliquer.

J'avois dessein de parler du bel esprit de *La Forest*, mais cela me mèneroit trop loin, et je le réserve pour une plus favorable occasion. J'ai encore à peindre l'Auteur, l'Homme et le Médecin Galant, le premier article sera court.

Le principal ouvrage de ce Juif de race Portugoise, est son *Traité sur les différentes sortes de Saignées, etc.* Plusieurs Médecins et Chirurgiens connus l'ayant mis en poudre, l'Auteur (qui ne devoit pas plus compromettre sa réputation qu'un homme riche ne doit exposer sa vie, l'épée à la main) songea sérieusement à réparer son honneur cruellement flétri. C'est pourquoi il engagea *Bertaut et Clairin*, deux hommes excellens dans leur sphère, à prouver, l'un par l'Anatomie, l'autre par la Géométrie, la vérité de sa doctrine sur les *révulsions* et la *dérivation*, et de quelques mesures mal prises sur certains vaisseaux. Mais malgré tant de travaux, dont j'ai quelquefois été témoin, et le coup d'œil de *La Forest* sur les résultats des épreuves, le louangeur B... convient qu'on n'a rien trouvé à la mort de ce frivole Ecrivain, que de morceaux décousus qu'on n'a pu rassembler. Je ne parle point de ses *Observations sur la Petite Vérole*, on ne les trouve plus que chez l'épicier, où elles font compagnie à celles d'Erosiâtre, et B... a beau le faire réimprimer, il ne les tirera pas de l'éternel oubli, où est condamné tout livre qui n'apprend rien de nouveau aux sçavans. Je dois à plus forte raison *passer l'éponge* suivant le langage de *Julien*, sur les Consultations de *La Forest*, qu'il n'a regardées sans doute lui-même, que comme des ouvrages lucratifs, ou des friponneries qui ne sont pas faites pour duper ceux qui se portent bien.

Voilà l'Auteur, et voici l'Homme. On jugera de sa vanité par ce trait M. de la M... (2) qui étoit assez simple pour croire qu'on l'aimoit beaucoup parce qu'on le lui témoignoit d'une façon démonstrative, s'avise de dédier à *La Forest* la Traduction des *Institutions de Boerhaave*, dans l'espérance de s'en faire un appui : il eut la politesse de lui lire sa dédicace, avant qu'elle fut portée chez l'Imprimeur. Que faisoit *La Forest*, tandis qu'on lui cassoit, pour ainsi dire les dents, à coups d'encensoir ? Il méditoit de plus grands éloges ; mais comme il n'osa pas faire lui-même son Panégyrique, en présence d'un homme qui s'en étoit chargé, il lui donna le tems de s'en retourner chez lui, ou quelques heures après M. de la M... trouva ce billet de la main de *La Forest*. « Vous avez oublié,

(1) En voici un. Dans la maladie de M. le D. XXX qui étoit une Parotide, un grand prince lui demanda ce que c'étoit que mon Confrère *Salé* : « Monseigneur, répondit *La Forest*, c'est un Chirurgien qui, parce qu'il a parfaitement attrapé quelques unes de mes plus affreuses grimaces, se croit aussi grand médecin que *Ropenusita* »

'La Peyronie. (B)

(2) La Mettrie. (B) On voit que ces politesses n'étoient pas toujours désintéressées, mais au moins non sans candeur, il l'avoue.

Monsieur, que le Roi vient de me donner ma noblesse et que Mr. *Boerhaave* a fait réimprimer lui-même à Leyde mon *Traité des Saignées*. Complétez donc, je vous prie, mes qualités par le titre d'écuyer, et, ne me privez pas du suffrage le plus flatteur. Au reste, Monsieur, on ne peut avoir plus d'esprit que vous en avez, et l'on verra bien que c'est votre pinceau et non celui de la vérité, qui a fait mon portrait dans votre *jolie Dédicace*. »

C'est ainsi que *La Forest* pour être flatté étoit lui-même le plus vil des flatteurs. Homme vain, il ne donnoit point d'Eloges on peut dire qu'il les prêtoit, à condition qu'on les lui rendît au centuple. Homme faux, jusqu'au fond du cœur, on étoit toujours la dupe de toutes ses plus fortes protestations, et surtout les gens de mérite, qu'il voyoit d'un œil jaloux, dans un avenir, qui étoit pour lui transparent : ainsi il étoit juste qu'ils fussent les premiers trompés.

Ce pauvre *Hunauld* connoissoit tous les visages de ce cœur perfide : il me disoit quelquefois : « *La Forest* vient de m'accabler d'amitiés et de caresses, je le crains d'autant plus dans les maisons où l'on dira du bien de moi. » Heureux qui, comme Riboë (1) ne pouvoit être que son petit Copiste, ou son mauvais Singe, et dont le contraste avantageux devoit servir d'ombre et de lustre au brillant de son esprit ! Le distributeur de la racine du Brésil étoit cause de la Fortune de *La Forest*, mais celui-ci étoit trop fin pour servir d'habiles gens, qui auroient pû le supplanter, comme il avoit cherché à nuire lui-même à son propre Mécène, qu'il traitoit de Charlatan. La plupart des Médecins ressemblent à celui-ci, jeunes Docteurs, ne comptez point sur les vieux, à moins que vous n'ayez l'avantage d'être sots — (car sérieusement c'en est un).

Tant d'adresse, de ruses, et de manège, étoient les sûrs garans de la fortune d'un aussi habile empirique. Aussi avoit-il gagné de grands biens, avant la mort de sa femme ; mais comme la chrétienne aimoit à venger les maris, que le sien avoit *cocuifiés*, et qu'elle n'étoit pas faite, pour ne pas payer tous les frais de la galanterie, elle ruina le Docteur par sa prodigalité, et le laissa presque sans un sol. *Dom Cocuage* n'étoit pas un être à faire peur à un homme de l'éducation et du caractère de *La Forest*. Sans être Philosophe, il avoit du moins cette philosophie commode, que donne l'usage du monde, et qui rend heureux dans le Sacrement, tout Epoux raisonnable. Mais tout ce qui lui coutoient les plaisirs de Madame, lui mettoit le poignard dans le sein. Dans son désespoir, il s'abandonna aux réflexions les plus amères, lorsque cette Maîtresse qui le ruinoit sans être la sienne vint à mourir. Ce seul événement pouvoit le consoler de n'avoir pû succéder à Mr. *Chirac*, malgré les 100.000 liv. promises à la Princesse de XXX et qui, comme le doüaire de sa femme, étoient fondées sur les *brouillards de la Seine*. » Je ne suis plus, disoit-il (1) Médecin du Roi, mais ma femme est morte, c'eût été trop de bonheur à la fois. »

(a) Boyer. (B)

(1) Il en reçut les complimens durant trois jours

Finissons par le portrait du Médecin Galant, il l'a été jusqu'à l'indécence et l'impureté.

Ambroise Paré, ce fameux Chirurgien de plusieurs Rois, s'étend beaucoup sur la manière de faire *une petite créature de Dieu*. A quoi servent tant de discours, et tant d'art, où il ne faut que faire sentir la nature ? Tous les Ecrivains qui, comme *Venete*, ont embelli le *Tableau de l'Amour Conjugal*, et ont tout mis en œuvre pour attirer les célibataires au septième Sacrement, par l'attrait du plaisir, tous ces voluptueux sont inutiles ici. D'un seul geste, d'un seul mot, *La Forest* enseignoit tout, Théorie et Pratique aux filles, comme aux femmes. Il disoit aux femmes froides, avec *Madame de Sévigné*, dont il copioit toujours les phrases précieuses, ou ridicules : « Mais vraiment, Madame, il faut que vous ayez un tempérament de citrouilles fricassées dans de la Neige, cela ne peut se concevoir, quoi, comment ? A votre âge, belle, et bien faite, comme vous êtes, est-il possible que vous ignoriez encore tout cela et que votre petit doigt ne vous ait jamais rien dit ? Tenez, grande innocente, laissez-moi vous montrer, c'est là l'endroit sensible, et le siège du plaisir, il ne demande que le plus petit secours pour favoriser les vœux et les efforts, sans cela inutiles d'un mari charmant qui vous adore. *Pétie* par les mains de l'amour, dans le siècle galant où nous sommes, comment encore une fois vos sens sont-ils si engourdis si muets à la voix des désirs, qui se fait entendre dans les plus jeunes filles dès qu'elles sont nubiles ? Pourquoi vos nerfs sont-ils si tardifs à ressentir les plaisirs que vous m'inspirez à moi-même, comme à tous ceux qui vous voyent ? »

« Combien de bonnes fortunes m'ont valu ces petites scènes de l'amour-Médecin » ajoutoit ce vilain Juif, en faisant des grimaces qui ne devoient pas donner envie aux femmes de lui en voir faire d'autres ! Il les nommoit avec toutes l'indiscrétion d'un petit-maître, sans respect, ni pour rang, ni pour dignité, et se vantoit des faveurs même qu'il n'avoit pas demandées. Telle étoit sa conversation favorite que l'amour propre n'abrége pas pour l'ordinaire.

Mais avec certains dehors, jusqu'à tel point un visage tourné au sérieux, et un esprit adroit et insinuant ne peut-il pas en imposer ! *La Forest* n'avoit pas besoin de sa propre confiance, pour tirer parti ou plutôt pour abuser de sa profession. « Une femme aimable, lui disoit-elle, mon Dieu, Monsieur, je ne sais ce que je sens dans le bas ventre, au fond de la *partie* même, mais ce sont des mouvemens singuliers, de ma matrice sans doute, car alors il me monte quelque chose, je deviens rouge tremblante, je suis dans des états... La matrice, répondoit-il, est un espèce d'animal fort singulier, qui se remue dans le Célibat, et encore plus dans le Veuvage ; il exprime ses désirs et ses besoins par certains mouvemens, qu'on sent mieux qu'on ne peut le définir ; tel est son langage, muet d'abord, il se fait entendre peu à peu, et la matrice parle enfin à haute voix si on ne lui répond rien. En tout cela, Madame, ce ne sont que des propres droits, que la Nature revendique, et vous vous refusez vous-même, en ne lui accordant rien ? »

Cette autre parle de démangeaisons, de petits boutons extérieurs, de fleurs blanches qui l'écorchent, qui l'empêchent de marcher, et donnent une espèce de chaude-pisse qui exige beaucoup pour sa guérison, puisqu'il faut que la femme se passe de son mari. Vous devinez le résultat de toutes ces consultations. Toute femme qui accusoit ces petits secrets de Nature étoit sur le champ exposée aux regards avides du Docteur impur et lascif. Discours pleins de mollesse et de volupté, examen curieux, tact libertin, chatouillemens impudiques, il ne faisoit aucunes grâces dans le tête-à-tête ; sa gravité les lui eut reprochées ; à l'abri de ce mystère, on trouve tous les jours en Médecine des sentiers couverts, qui conduisent aux plus grandes faveurs.

La Forest prétendait que tout cela n'étoit que de petites privautés de l'art, par lesquelles on ne pouvoit déplaire aux femmes sensibles, mais qu'il falloit assaisonner le maniemment de propos bien assortis, de complimens, de politesse, pour tout ce qu'on touchoit. « Il ne faut pas dire, racontoit-il, un jour chez lui, je m'oriente (en mettant le doigt en certain endroit) comme ce vieux Paillard, *Mr Fagon*, mais il faut dire, j'en ai bien vû, mais je n'en ai jamais vû de si petit. Si ce n'est que le ventre, que vous tâtez, ajoutait-il, souvenez-vous de ne jamais le trouver mol, cela m'est une fois indiscretement arrivé ; l'amant étoit caché dans la ruelle, je fus remercié le lendemain, la femme de chambre me fit connoître mes torts et, depuis ce temps, je me suis corrigé ; je n'ai jamais dit, le *ventre est mol*, mais toujours, le *ventre est satisfaisant*. C'est qu'il est en effet, poursuit ce coquin de Médecin, de la politesse d'un homme par qui une jolie femme se fait patiner, de faire l'éloge de tout ce qu'il touche, ou du moins un petit compliment à la manière du pays, comme *Sanctus Romanus*, cet *Ex-Chirurgien*, chassé de port Louis, aujourd'hui Médecin empirique de Vannes, qui d'un seul coup de filet prit les tétons de trois dévotes, sous prétexte de trouver le siège de la douleur ; elles le laissèrent faire tout à son aise, parce qu'il disoit sans cesse, morbleu comme il sont durs, je n'en ai jamais vu de cette fermeté ! »

Tel est l'abus que *La Forest* et tant d'autres Médecins impudiques, font de leur profession, en se servant indignement de la simplicité des malades, qui croient nécessaires des attouchemens dont le plus souvent on peut se dispenser ; et même on le doit, sur-tout lorsqu'on est jeune, si ce n'est dans le besoin. Le beau sexe est respectable on doit lui épargner jusqu'à la moindre inquiétude.

Voilà le portrait de cet homme superficiel par rapport au vrai sçavoir profondément versé dans l'empirisme, bel esprit médiocre et ridicule, comme on le fera voir, cœur faux, et dont enfin le caractère forme un parfait contraste avec celui de *Julien*. Ils ont cependant joué l'un et l'autre un grand rôle dans Paris, et la raison en est simple. L'art de plaire, ou plutôt ce don de l'heureuse Nature, séduit les esprits comme l'orgueil et tout ce qui leur en impose. Le peuple veut être trompé, et les Médecins réussissent à le satisfaire pleinement par les moyens les plus opposés.

Je ne sçai si quelques-uns de ces portraits seront trouvés dignes d'être un

jour insérés dans la continuation de *l'Histoire de la Médecine*, non qu'on prétende qu'ils puissent se comparer à ceux qui ont été tracés par des Historiens du mérite de Freind, ni servir à autre chose qu'à faire voir quel protégé est l'empirisme, et sur quelle fertilité de moyens différens, sont fondés ses succès dans tous les siècles, mais il est certain que la matière est fort intéressante par elle-même, aux yeux d'un Philosophe, et principalement pour ceux qui voudront courir la même carrière. Il n'y a sans doute que la manière peu agréable dont ce sujet aura été traité, qui puisse en diminuer le mérite.

SUITE DU PORTRAIT DE LA FORÊT (a).

La Forêt fut Disciple Zélé et admirateur de *Julien le Saigneur* : comme il n'avoit point assez de génie et de connoissances pour découvrir l'ignorance, les erreurs et les préjugés d'un maître dangereux dans l'art des Sophistes, il l'écouta, non comme un Hippocrate, un Galien un Sydenham, un Boerhaave, mais comme un *Législateur*, et le premier qui eût encore paru ; titre que son esprit de basse flatterie lui prodigua dans la suite. Tout imbû, tout rempli de la Théorie, ou plutôt des Systèmes de Julien, moins éclairé, qu'embrouillé par eux ; la Forêt vint à Paris ; et véritablement il étoit fait, (si jamais il en fut) pour occuper la Scène, et briller sur ce grand et magnifique Théâtre des charlatans. Le Père d'Erosiatre, qui étoit venu du fond de la Zélande, et à bon droit aussi, prit chez lui notre pauvre docteur, qui n'étoit riche qu'en mines et en babil. Plus au fait du jargon de l'Art qu'un Empirique de profession, Charlatan Lettré et d'une autre volée ; au fait des langues savantes, que le patron ignoroit, la Forêt fut employé à écrire des Ordonnances pour 20 sous par jour, et à composer des Consultations, dont le quart du profit lui revenoit, c'est-à-dire, 3 L. ; et il étoit fort occupé ; car tout Paris, plein de Badauts, que la nouveauté attire, accouroit en foule chez le marchand d'ypécacuanha, comme s'il eut vendu des Etoffes de goût ; et c'étoit pour une misérable poudre aujourd'hui dédaignée, et de rare application.

Malgré un emploi aussi humiliant, l'ambition ne laissoit pas de jeter de profondes racines dans le cœur de notre Jeune Médecin de Montpellier ; *dans un bureau*, disoit-il, *l'Elève de Cléo, sedens in Telenio !* Il voulut être docteur de Paris, et il le fut bientôt ; ensuite il ne songea plus qu'aux moyens de se faire connoître, de percer la foule, et d'*éclabousser*, comme il paroît, tous ces Fantassins de la Faculté. Quels furent les moyens qu'il employa ? On croira qu'il s'enferma long-tems pour dévorer

(a) 1750.

les livres de l'Art, ouvrir les corps, et faire mille expériences de Physique et de Chymie, et qu'il joignit à tant d'Etudes beaucoup d'assiduité aux Hôpitaux, et s'appliqua en un mot très sérieusement à la Médecine ? Oui ma foi ! c'est bien connoître Paris et le Pélerin. Il sentit au contraire (et il étoit trop fin pour être dupe) qu'il étoit fort inutile de prendre plus de peine, que tant d'ignorans Médecins fort acrédités ; et qu'il lui suffisoit de s'insinuer dans ces maisons qui tiennent Bureau de Bel Esprit. Né pour réussir en ce genre, il écouta tous les Oracles de la Faculté, il apprit le grand Art de haranguer un Malade, de le Consoler, d'adoucir ses maux ; que dis-je ! de les suspendre en quelque sorte par les charmes de l'éloquence, c'est ainsi qu'après avoir réussi dans les Bureaux dont j'ai parlé, il traita bientôt ceux qu'il avoit fait rire, comme *Bacouill* ceux qu'il avoit fait *joüer*.

Enfin une femme accouche de ce grand maître du Jargon Bel Esprit, je veux dire qu'elle le produit dans le grand monde. C'en est assez pour donner le branle à la roüe ; Femmes, Sçavans, Beaux Esprits, tout Paris veut voir le vilain et charmant Juif ; tout Paris le croit grand Médecin. Pourquoi ? Or devinez : parce qu'on lui trouvoit de l'Esprit, mais beaucoup, à s'écrier. C'est par ce chemin agréable et semé de fleurs qu'il pénétra dans la Maison de Condé.

J'ai connu cet esprit tant vanté, et si je ne me trompe fort, je puis le saisir, et le définir, mieux encore que je ne l'ai décrit ailleurs. Léger, superficiel, La Forêt devoit à sa mémoire tout ce qu'il savoit ; regardant le naturel, comme la marque d'un petit génie, se faisant un mérite de ce qui n'est qu'un jeu ; tout ce qu'il disoit, tout ce qu'il écrivoit, il aimoit à l'envelopper dans le voile entortillé du langage le plus précieux et d'un Néologisme à peu près aussi ridicule, que celui que j'ai d'abord mis dans sa bouche. Voilà l'Auteur et le Médecin ; à présent voici l'homme.

Assaisonnant tous ses discours de traits malins et mordans, envenimant les plus belles actions, indiscret, infidèle au plus sacré secret ; acteur toujours intéressé dans toutes les intrigues d'amour, dont il se mêloit volontiers, il ne manquoit jamais l'occasion de s'attribuer le succès d'autrui. Esclave de l'opinion des hommes, il craignoit toujours de déplaire, ou de ne pas les trouver favorables, quoiqu'il comptât fort sur les ressources et sur la fécondité de son imagination vive et brillante, jusqu'à se croire en état de ramener au sien, tous les sentimens divers, de concilier, et de maîtriser les Esprits. Otez Bayle, Montagne, Fénelon, Montesquieu, et peu d'autres, la Gascogne a produit peu de génies capables de lui faire honneur. Allez à Toulouse, à Montpellier, dans tout le Languedoc, on y trouve à peine un Homme ; ce ne sont que Sçavans et Boufons ; les uns massifs, pesans, lourds, comme Astruc, semblent abrutis par l'Erudition ; les autres, assez définis, se croient de beaux esprits pour un bon mot, une saillie, ou quelques traits rares qui ne sont que de ces foibles bluettes dont j'ai parlé. L'Esprit ne seroit-il donc qu'un jeu frivole d'imagination, sans force et sans raison ? Si celui de Chirac avoit des forces, à qui les devoit-il ? à la vanité ? D'ailleurs imagination puérile on a vu

qu'il écrivoit presque aussi maussadement que feu Malouet (a) de l'Académie des sciences de Paris. Mr. XXXX et Freind, à Paris et à Londres, voilà les seuls beaux Esprits que je connoisse. Je n'exclus pas DXXXXX. Quel génie ! quels talens ! et à quel âge ! *Homo magnæ Spei !*

(a) V. les Mémoires, ou le Chirurgien de Rouen p. 64.

CHAPITRE XIX.

EMBARRAS QUI RESTE APRÈS TANT D'ILLUSTRES EXEMPLES EN CONCLUSION DE CETTE PARTIE.

Voilà, mon cher Fils les heureux originaux que je voulois vous faire connoître, et dont tous les siècles nous fournissent des Copies ; Vous me demandez si vous réussirez, en suivant ces modèles. Hélas ! qu'en sçai-je ? Peut-être qu'oui, peut être que non. La voye du sçavoir et de la probité vous paroît plus convenable et plus digne d'un homme bien élevé. Vous pensez juste, mon Fils, et de tels sentimens font honneur au cœur et à l'esprit. Mais ce n'est pas la route la plus sûre, elle en a perdu cent, pour un ou deux, qu'elle a menées au port. Tout ce que coûtent vos voyages et vos études, ne rentrera peut être jamais par des moyens si simples et si sages. Quel parti prendre ? Encore une fois, mon Enfant, je l'ignore, l'embarras est bien grand.

Essayons de dissiper tant d'incertitude, même au hazard de l'augmenter. Pour y réussir, il faut que vous connaissiez le tronc de la Médecine, avec toutes ses branches, soit propres soit étrangères. Ces branches ont quelquefois conduit à la réputation et à la fortune.

Voyons donc quelle utilité, quelles ressources vous pourriez trouver non seulement dans l'Anatomie, dans la Botanique, dans la Pharmacie, dans la Chirurgie, dans la Chymie, mais dans la Géométrie, dans la Physique, dans la Littérature et dans le bel esprit. Après quoi, je vous feroi connoître les hommes, dans les Médecins, dans les Malades, etc. Après la permission, ou plutôt l'excuse que j'ai demandée aux Médecins en forme d'Epigraphe, au frontispice de ce Livre, je puis dire avec *Juvénal* :

.....Quidquid
Desipiunt Medici, nostri Ferrago libelli.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTE (1).

Vu le 26 Juin 1930

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer

Le Recteur de l'Académie de Paris

CHARLETY

(1) Cette première partie ne regut jamais de suite : mais les divers chapitres que La Mettrie méditait alors d'écrire plus tard, il les fit entrer dans un autre pamphlet très important : L'Ouvrage de Pénélope, dont j'ai donné ailleurs une étude approfondie. Le lecteur voudra bien s'y rapporter. Cf. La Mettrie, ouv. cité.

De même, il trouvera dans cet Ouvrage un Chapitre d'ensemble sur la valeur, la portée et l'exactitude des pamphlets de La Mettrie : il est impossible de séparer du tout la Politique du Médecin.

IMPRIMERIE OMNÈS ET C^{ie}

75, Rue Rochechouart

PARIS (IX^e)

1 9 3 1
